

A young man with reddish hair, wearing a black graduation gown and a white collar, is walking from left to right across a grassy area. He is carrying a brown leather folder or book. In the background is a large, multi-story stone building with several arched windows and a central entrance. The scene is brightly lit, suggesting a sunny day.

Lina Savignac
L'Irlandais
Martin

La Caboché

L'IRLANDAIS

Martin

LINA SAVIGNIAC

L'IRLANDAIS

Martin

Roman



Couverture : une idée originale de

Raymond Gallant

Révision

Nicolas Gallant

Mise en pages

Pyxis

Photo

Pierre R. Chapleau, Prac Photo

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Lina Savignac, 1949 -

L'Irlandais... : Roman

Sommaire: [1] Elwin. [2] Martin.

ISBN 978-2-923447-55-1 (v. 1)

ISBN 978-2-924187-01-2 (v. 2)

I. Titre. II. Titre: Elwin. III. Titre: Martin.

PS8637.A87I74 2011 C843'.6 C2011-942073-2
PS9637.A87I74 2011

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012
Bibliothèque nationale du Canada, 2012

Éditions la Caboche

Téléphones : 450 714-4037

1-888-714-4037

Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca

www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :
lina.savignac@gmail.com

Toute ressemblance avec les événements ou les personnages
ne pourrait être que fortuite.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que
ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Avis au lecteur

Je tiens à souligner le caractère spécifique de ce roman d'époque. Basée sur des faits réels et véridiques, cette trilogie a exigé beaucoup de recherches. Par contre, je me suis octroyée le droit de romancer certains faits et quelques lieux. Des personnages imaginaires ont pris d'assaut les pages de ce livre, calquant leur vie à mon privilège de romancière.

L'auteure

À mes deux fils sans qui Elwin et Martin
seraient restés dans l'ombre des pages.

1

LE FILS DE L'IRLANDAIS

Automne 1869. Appuyé contre la jambe de son père, Martin O'Reilly s'efforçait d'admirer le coucher de soleil qui disparaissait derrière le boisé. Cela ne faisait pas très longtemps qu'il avait ce nouveau papa et habitait dans cette maison. Il y avait de ça quelques jours, une petite sœur de la Miséricorde avait pris sa main et l'avait amené dans le bureau de la directrice. Cette promenade n'augurait rien de bon, sinon une remontrance qui lui vaudrait peut-être un coup de règle sur les fesses. La responsable de la Crèche de la Miséricorde ne se montrait pas très patiente avec les rebelles. Martin fut des plus étonnés lorsqu'il aperçut un gaillard le crâne garni de cheveux roux comme les siens. L'homme se tenait droit et dominait sœur Thérèse-de-Jésus d'une tête. En voyant arriver son fils, le grand diable rouge s'était jeté sur lui et l'avait serré dans ses bras jusqu'à ce qu'il étouffe. Et le voilà qui s'élevait dans les airs. Ignorant comment se dégager, Martin s'était mis à lui pousser sur les épaules et l'abdomen afin de se soustraire à cette étreinte trop rapprochée et non désirée. Cet homme était-il fou ? Il

semblait déborder d'amour pour lui et ne savait pas où répandre ses bisous mouillés. Dès qu'il fut libéré, Martin recula, car depuis qu'il avait goûté aux prétendues joies de la famille, il craignait tout excès. Il y avait quelque temps, un homme bourru, accompagné d'une dame se prénommant Bérangère, lui avait fait valoir le bonheur d'avoir des parents et d'appartenir à une tribu. Tous les trois, ils avaient quitté la crèche, puis étaient montés dans un train où ils étaient restés près de vingt-quatre heures, sans pouvoir en descendre. Difficile de se tenir tranquille pour un jeune garçon habitué de se tirailler avec ses comparses, surtout en l'absence de sœur Marthe.

Il n'avait fallu que quelques jours pour que les Falardeau retournent cet enfant turbulent et paresseux. Ils avaient pris ce gamin en élève dans le but d'en faire un bon habitant, mais bien vite, Joseph Falardeau s'était aperçu que cet orphelin était de la mauvaise graine et qu'il valait mieux s'en défaire tout de suite. Les parents adoptifs conclurent donc qu'ils avaient choisi une pomme pourrie. Heureusement, le fait de vivre isolé sur une ferme située à la bordure d'un bois avait permis de garder la chose secrète. Ainsi, sans tarder, ils se débarrassèrent de l'enfant en le plaçant dans un train en direction de Montréal avec l'espoir qu'une religieuse l'attendrait à sa descente. Ces gens n'étaient pas riches et avec la somme versée à la directrice de la crèche pour ses bonnes œuvres, ils n'avaient plus assez d'argent pour payer leurs propres passages allers-retours. Par conséquent, Martin devrait se débrouiller seul. Et puis, que voulez-vous qu'il lui arrive dans un wagon ?

Martin fit donc l'expérience de voyager sans escorte. Lui qui vivait toujours en compagnie d'autres garçons s'ennuya à mourir. Puisqu'à force de tout régler, les religieuses avaient involontairement inculqué la désobéis -

sance comme valeur nécessaire à la survie psychologique des enfants, Martin se leva et quitta son siège de bois dur pour se dégourdir un peu. Pourquoi ne pas se délier les jambes en courant dans ce corridor ? Quel bonheur de se sentir enfin libre ! Soudainement, son élan fut stoppé par une main puissante. Derrière lui, un mastodonte à la peau noire, habit de la même couleur, casquette ronde sur l'occiput, lui demanda de s'identifier.

— Je m'appelle Martin, déclara-t-il en examinant le monstre qui le surplombait.

— Et ton nom de famille ? grogna l'homme.

— Je ne sais pas. Je m'appelle Martin, s'impatienta l'enfant.

— Où vas-tu, monsieur Martin ?

— À Montréal, monsieur Noir.

Contrairement à Martin, le steward n'apprécia pas le jeu de mots et agrippa fermement le voyageur par le bras et le reconduisit dans une cabine vide.

— Si tu bouges d'ici, je sors mon chaudron et je te fais cuire aussi vrai que ta peau est blanche et appétissante. Crois-moi, tu as intérêt à te tenir tranquille.

Martin comprit que ce type n'entendait pas à rire et que s'il ne voulait pas finir dans une marmite suspendue au-dessus d'un feu de bois, il aurait avantage à l'écouter. À la gare Bonaventure, une religieuse attendait le jeune voyageur et le ramena séance tenante à la Crèche de la Miséricorde. Martin reprit sa place au sein des trois et quatre ans sous la gouverne de sœur Marthe. Quel plaisir de retrouver ses amis et ses bonnes vieilles habitudes ! Malheureusement, c'est un fait reconnu, le bonheur a la queue glissante. Voici que la directrice le confiait à un autre homme, mais cette fois, il n'y avait pas de maman. Celui-ci lui parlait de paternité, prétendait être son père naturel et l'invitait à venir

vivre dans sa maison située à Belœil. Martin doutait de la véracité de la déclaration, bien qu'il ignorait sur quels critères fonder cette observation. Une fois les papiers signés, sœur Thérèse-de-Jésus l'embrassa sur le front, puis lui chuchota à l'oreille :

— Martin, je ne veux plus te revoir à l'orphelinat. Tu as bien compris ?

L'enfant fit signe que oui. Puis en implorant la directrice, il osa une réflexion.

— Attendez, je n'ai pas dit bonjour à mes camarades et à sœur Marthe.

— Une autre fois, conclut la religieuse en le poussant dans le dos afin qu'il sorte de son bureau.

Alors, la pupille des sœurs de la Miséricorde mit sa main dans celle du grand rouquin qui se réclamait d'être son père.

Elwin venait de l'échapper belle. Il aurait pu perdre son enfant à cause d'une nonne peu consciencieuse. Dans le fond, ne fallait-il pas remercier les Falardeau qui l'avaient renvoyé à la crèche ? L'Irlandais choisit de s'adresser à Martin en français, seule langue que le bambin connaissait. Il serait toujours temps de lui apprendre les expressions propres au peuple de Gaël. Fier comme un paon, Elwin trimballait son fils à travers le village, le présentant à tout le monde. Martin, ne voyant pas d'intérêt à ces exhibitions publiques, préférait jouer avec Mika ou chez le voisin. Il y avait là quatre jeunes enfants qui s'amusaient dans un grand carré de sable avec un petit cheval de bois, une charrette miniature, une panoplie de pelles et de bols. Il fallut peu temps à Martin pour faire partie de la compagnie et inventer quelques histoires aussi invraisemblables les unes que les autres. On lui laissait l'entière jouissance des jeux pourvu qu'il respecte ses nouveaux amis. Le maître des

lieux se prénommaient Hector et était le garçon le plus âgé. Ici, les filles ne géraient pas grand-chose. En vérité, on refusait leur présence, si bien que le chef les refoulait, poussées en main, jusque sur la galerie. On ne se forgeait pas un caractère d'homme en se distrayant avec des catins. Lorsqu'un litige survenait, tout le monde s'en référait à Hector.

Martin avait réintégré la chambre qu'il occupait avant son départ. En fait, il n'aimait pas l'endroit et le jugeait plutôt insignifiant. Entre ces quatre murs, il n'y avait rien pour s'amuser, par contre, il pouvait y trouver la paix lorsqu'il en avait besoin. Conscient du manque de divertissement, Elwin fit comprendre à son fils qu'il ne pouvait pas se permettre d'acheter un cheval de bois, une brouette et quoi que ce soit d'autre au beau milieu de l'année. Un cadeau ou un jouet, ça se méritait ! Martin devait donc attendre sa fête ou bien le Jour de l'An.

— Que dois-je faire pour y avoir droit ? Et puis, je ne connais même pas la date de ma naissance, chialait l'enfant.

— Eh bien, en voilà toute une affaire ! Moi, je peux te dire que tu es venu au monde le 12 octobre, au moment où l'automne colore les feuilles.

Martin dut donc attendre son anniversaire pour recevoir son premier cadeau. Quand il demeurait à la crèche, sœur Marthe lui avait expliqué que cet avantage était accordé aux gens riches. Le petit espérait faire partie du lot des privilégiés, car maintenant, il avait un papa. Ainsi, le 12 octobre, son père invita les amis de la maison d'à côté et exigea que son fils mette ses plus beaux vêtements. Puis lorsque les enfants furent tous arrivés, Elwin demanda à chacun de s'installer autour de la grande table de la salle à manger. Martin était fortement impressionné, parce qu'il n'avait jamais pris un repas dans cette pièce. Son paternel

avait même sorti la vaisselle avec des petites fleurs bleues. Cette fois, les filles étaient de la partie. Puis Elwin exigea que tout le monde ferme les yeux et, adoptant un pas solennel, il avança lentement en tenant à bout de bras un magnifique dessert. Bien malgré lui, Martin leva les paupières. À ce moment, la tête se mit à lui tourner tellement il était heureux. Jamais il n'avait vu plus belle pâtisserie ! Et dire que tout ça était pour lui ! Sous un feu nourri d'applaudissements, le père commença à découper la merveille, donnant à chacun une large part du délicieux gâteau au chocolat confectionné par Agathe. Pendant que les petits affamés se régalaient, Elwin en profita pour se rendre dans le hangar, attendant à la maison, et en ressortit avec le cadeau caché avec tant de soin. Voyant Elwin arriver avec une couverture présentant des pointes à divers endroits, Martin ne se contenait plus de joie. Maintenant, plus de doute, ce papa-là était bien le sien. Jamais un enfant adopté ne recevrait autant. Elwin déposa la surprise par terre et invita son fils à soulever la couverture. Réunissant toutes ses forces, le garçon fit voler la rude pièce de lainage réservée à l'étalon Grattan et trouva un magnifique cheval à bascule. Pendant quelques secondes, Martin resta figé, tandis qu'autour de lui, les invités s'agitaient, chacun voulant se prévaloir de la chance de monter le superbe cheval de bois.

— Viens, Martin, dit Elwin. Grimpe, je te surveille. Et vous, les amis, vous devrez attendre un peu, car c'est à Martin que revient le droit de l'essayer en premier. Privilège du fêté.

Personne ne contesta la prérogative du petit Irlandais, mais une fois son tour terminé, Martin avait dû partager son cadeau.

— Je l'appellerai Patte de bois, déclara le nouveau propriétaire en reprenant possession de sa monture.

— Où veux-tu qu'on l'installe ?

— Dans ma chambre, répondit l'enfant.

— Excellente idée ! s'exclama Elwin. Ainsi, il ne pourra pas descendre l'escalier.

— C'est bien ce que j'avais pensé.

Ce soir-là, avant de se mettre au lit, Martin enjamba berceaux et cheval et fit une courte escapade avec Patte de bois. Il s'inventa une histoire à sa mesure où les bons triomphaient des méchants, grâce au soutien de sa fière monture. Lorsqu'il regagna sa couchette, le petit bout d'homme savoura sa chance et son bonheur. Cet état de béatitude ne réussit pas à faire pâlir les tristes anniversaires passés à la crèche, mais pour la première fois de sa vie, l'enfant ressentit un élan d'amour pour le grand Irlandais qu'était son père. Ivre de joie, Martin cria :

— Je t'aime, papa !

— Moi aussi, mon fils !

Martin venait d'étendre un baume sur les plaies de l'Irlandais, la mort de Mary l'ayant plongé dans une profonde tristesse. Maintenant, il avait une raison de vivre et même si des larmes lui piquaient les yeux et qu'une grosse boule lui forçait la gorge, Elwin avait tenu à répondre à Martin. Ramassé dans la chaise berçante qu'il avait traînée près du foyer, Elwin se languissait de Mary. Elle lui manquait tellement. Heureusement, Martin ne semblait pas souffrir de l'absence de sa mère. Il l'avait si peu connue.

Elwin se coucha tôt, ce soir-là. Avant de se diriger vers sa chambre, comme à toutes les veillées, l'Irlandais jeta un coup d'œil dans la pièce d'à côté. Martin dormait à poings fermés, un mince sourire accroché à ses lèvres. Rassuré, le père se glissa sous les couvertures en se plaignant du mal d'amour.



Le lendemain matin, Elwin passa au bureau de poste et fut surpris d'y découvrir une lettre. Il recevait si peu de correspondance qu'il vérifia par deux fois l'adresse sur l'enveloppe. Il n'y avait pas à s'y méprendre. L'envoi était libellé au nom de Mary et venait d'Irlande. Trop curieux pour attendre de lire la missive chez lui, Elwin se planta au beau milieu de la place. Le cœur de l'homme cognait dans sa poitrine et ses mains se mirent à trembler. Qu'est-ce que le vieux pays voulait à sa femme ? Elwin inséra son index sous le mince rabat et tira de façon à forcer l'enveloppe à livrer son message.

Bien chère Mary,

Je suis content de te donner des nouvelles de l'Irlande. Je me garderai bien de te reprocher ton long silence, mais ton grand frère commence à s'inquiéter. Peut-être es-tu trop occupée à élever mes neveux ? Je t'annonce donc que Juliet et moi prendrons le bateau, Le Britania, en direction du Canada. Nous avons hâte de te revoir et nous espérons passer un agréable séjour chez toi. Durant notre virée au pays des froids polaires, nous nous rendrons à Boston pour quelques jours. Je dois absolument discuter de certains points avec notre société mère. Nous quitterons Dublin lundi prochain et nous serons au port de Montréal aux alentours du 20 novembre. De là, nous prendrons le Grand Tronc jusqu'à la station de Belœil.

Au plaisir de t'embrasser ainsi que toute ta famille.

Ton frère, Joe Lonergan.

— Seigneur Dieu ! lâcha tout haut Elwin.

Les Lonergan ne savaient pas que Mary était décédée et l'Irlandais s'en imputa la faute. La mort de sa femme l'avait mis K.O. et il avait complètement oublié d'avertir les gens du continent. Ensuite, il avait eu à s'occuper du retour de Martin avec toutes les joies et les désagréments que cela comportait. Maintenant, il devrait réparer l'erreur et accueillir les voyageurs comme Mary l'aurait fait. Elwin remonta lentement jusqu'au 2^e rang et fit un détour vers sa cabane à sucre. Il avait besoin de se défouler. Il attrapa sa hache et se mit à cogner. L'effort lui remplaçait les idées, si bien que durant un certain temps, il cessa de penser à la lettre et prit plaisir à organiser la prochaine saison des sucres. S'il voulait apprendre à faire du sirop, de la tire et du sucre d'érable, Elwin devait chauffer la chaudière et pour cela, il fallait du bois, beaucoup de bois. D'ailleurs, l'Irlandais avait trouvé dans son voisin Albert le maître parfait.

— Tu me donnes un coup de main et je te paie en sirop d'érable, avait offert le propriétaire.

— La première année, ne t'attends pas à un gros rendement, avait tempéré Albert.

— Peu importe, ta rémunération sera ajustée en conséquence, ironisa le futur acériculteur.

L'automne s'invita rapidement dans le 2^e rang, apportant son cortège de vent, de pluie et de gel précoce, si bien que dans les chaumières, on empilait frénétiquement copeaux, éclisses et bûchettes dans la boîte à bois. Ça sentait la neige ! Au village, chacun s'activait et se préparait pour le long hiver, ramonant les cheminées, remplaçant les bardeaux manquants et posant les contre-fenêtres. Depuis peu, les femmes avaient fini de garnir les tablettes de conserves et les jardins dépouillés jouaient le prélude à la morte-saison. On prenait moins le temps de jaser dans les rues, mais les radio-trottoirs ne

perdaient pas pour autant leur auditoire. Dorénavant, les précieuses minutes consacrées aux oui-dire et aux cancans se gaspillaient au magasin général. Les abonnés à la Minerve renseignaient leurs compatriotes sur les dernières avancées du monde politique, d'autant plus que Sa Majesté la Reine venait de donner son imprimatur à la nouvelle constitution regroupant le Haut et le Bas-Canada, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick. Le *British North Act* comportait 146 articles et bien savant celui qui y comprenait quelque chose. Devant le comptoir du marchand Cartier, on s'attardait plus longtemps que d'habitude, tentant de démêler le faux du vrai. Elwin participait peu aux discussions, parfois fort animées. Il avait d'autres chats à fouetter, dont le beau-frère.

La loi de la simple hospitalité commandait que le parent de Mary demeure à la maison. Aussi, Elwin rapatria-t-il Martin dans sa chambre et le persuada de partager son lit. L'enfant exprima sa réticence.

— Et si c'était moi qui m'installais dans ta couchette ? demanda le père.

Cette fois, Martin accepta le compromis. Il se faisait même une joie que son papa passe la nuit avec lui pour quelques jours. L'oncle Joe et la tante Juliet pourront jouir de la grande pièce tout à leur aise, pas trop tout de même, car ils devront repartir, comme promis.



Comme prévu, le 20 novembre 1869, le couple de Dublinois posa le pied sur le sol canadien. Sur le quai de la gare de Belœil, Elwin attendait, victime du crachin qui tombait depuis le milieu de la nuit. Assis dans sa voiture, un ciré sur le dos, Elwin rentrait la tête afin que l'eau de

pluie ne prenne pas la direction du cou. Grattan piaffait d'impatience. Elwin ne s'inquiétait guère de reconnaître son beau-frère et sa belle-sœur. À cette époque de l'année, les touristes se faisaient rare et peut-être les airs de famille le guideraient-ils ? En vérité, les quelques personnes ayant affaire à la station s'acquittèrent rapidement de leurs corvées et seuls, un homme à la carrure imposante ainsi qu'une femme décharnée fouillaient du regard les alentours à la recherche d'un inconnu. Tranquillement, Elwin fit claquer sa langue et Grattan avança jusqu'au couple d'étrangers.

— Bonjour ! Seriez-vous Joe Lonergan ? demanda Elwin dans le plus pur accent du pays.

— Oui ! Et vous, monsieur O'Reilly, si je ne m'abuse.

Joe tendit une main gantée de cuir fin et présenta son épouse.

— Enchanté. Mais si vous le voulez bien, montez vite à bord, sinon vous risquerez d'attraper la crève.

Tout au long du trajet, Elwin raconta le paysage, prenant garde de ne pas mentionner le nom de Mary. Elwin gardait sa mémoire avec un soin jaloux. Cette femme lui appartenait, à lui, l'Irlandais, et ce Joe n'était qu'un accessoire dans la vie de sa douce Mary. De son côté, Joe demeurait intrigué par l'absence de sa sœur, mais n'osa pas en parler. En fait, il mettait sur le compte des tâches domestiques le fait qu'elle ne soit pas présente. Ce fut Juliet qui creva l'abcès et posa la question fatidique.

Pour quelques minutes, Elwin demeura muet, se demandant quand et comment il révélerait son terrible secret. Comme il regrettait de ne pas avoir envoyé quelques mots pour annoncer le décès de sa femme. Mais ce qui était fait était fait...

— Rentrons d'abord à la maison, répondit laconiquement l'Irlandais.

Il faut dire que la résidence devant laquelle s'arrêta la voiture d'Elwin impressionna grandement les voyageurs. Une bâtisse charpentée comme en Irlande, mais dont le toit de chaume serait absent ainsi que le crépi qui l'aurait recouvert. Joe ne passa aucune remarque sur ce qu'il voyait, se réservant le droit de commenter plus tard. Elwin aida ses visiteurs à descendre du cabriolet, puis jeta une couverture sur le dos de Grattan. Agathe, qui guettait l'arrivée du frère de Mary, s'avança en traînant par la main le jeune rouquin. Cela ne pouvait plus mal tomber et Elwin en ressentit un malaise. Martin, légèrement sauvage devant les étrangers, se réfugia derrière la cuisse de son père, se cachant ainsi de ces nouveaux arrivants. Craignant que ces inconnus ne soient ici pour l'adopter, Martin se faisait toujours plus insistant sur la jambe de son paternel, allant même jusqu'à l'empêcher de bouger.

— Voici Martin, mon fils, déclara l'Irlandais dans sa langue natale tout en tentant d'attraper un petit bras.

Mais l'enfant se serra encore plus près.

— Entrez, invita Elwin pour faire diversion. Nous ne pouvons pas rester sous la pluie.

Juliet accepta avec joie, puisqu'elle arrivait difficilement à dissimuler un léger frisson de fièvre. Un sentiment indéfinissable l'habitait. Lorsque les voyageurs pénétrèrent dans la résidence, ils furent étonnés de la découvrir sombre et sans feu, même pas pour entretenir un minimum de chaleur. Joe trouva l'accueil froid. En fait, il se serait attendu d'entrer dans une maison chaude et d'y voir sa sœur.

— Gardez vos manteaux quelques minutes, ordonna Elwin, du moins le temps que j'allume le foyer.

Joe et Juliet acceptèrent de mauvaise grâce de conserver leur pèlerine mouillée. Mais où était Mary ? Ce n'était pas de son genre de se cacher. Avait-elle une quelconque

récrimination à leur adresser pour ne pas avoir donné signe de vie depuis un an ?

Une fois le feu bien amorcé, Elwin convia ses visiteurs à enlever une pelure, comme disent les gens d'ici, et à se rendre au salon. L'homme multipliait les petites actions, afin de se donner du temps. Comment apprendrait-il aux Lonergan la triste nouvelle ? Martin commença à se détendre quand son père lui offrit une collation. S'excusant de son étiquette déficiente, Elwin proposa un cordial à ses invités.

— Écoute donc, Elwin, je n'ai pas encore vu ma sœur, déclara Joe en prenant une bonne gorgée de whisky, j'espère qu'elle va bien ?

Elwin saisit immédiatement la perche tendue.

— Mary n'est plus ici, elle s'est éteinte l'été dernier, termina l'Irlandais en baissant la voix.

Joe qui portait à nouveau son verre à ses lèvres faillit s'étouffer, tandis que Juliet demeura de glace, comme si elle savait déjà.

— Oui, Mary est morte en couches. Une hémorragie fulgurante l'a emportée.

Inutile de divulguer toute la vérité sur cette triste affaire, car cela mettrait à jour l'injustice et l'outrage dont Mary avait été l'objet, tout comme elle aurait été gênée qu'on lève le voile sur sa fragilité mentale. Était-il nécessaire de se rendre jusque-là ?

— Et l'idée de nous avertir ne vous est jamais passée par la tête ? tonna Joe dans un fort accent de Dublin.

— Je souffrais trop. Veuillez m'en excuser.

Un silence de plomb tomba dans la pièce, figeant sur place toute initiative, même les mots semblaient superflus. Personne ne pouvait aller au-delà de la blessure infligée et exprimer ouvertement ses sentiments. Tranquillement, comme s'il était soudainement devenu un vieillard, Elwin se leva

et invita son beau-frère et sa belle-sœur à prendre possession de leur chambre. Terminant le court défilé d'adultes, un gros biscuit à la mélasse coincé entre ses doigts, le garçon grimpaït les marches une à une. Rendu sur le dernier degré, Martin attira Juliet et se mit en frais de faire visiter son refuge. Tenant pour acquis que les femmes s'intéressaient davantage aux gamins, Martin prit la main de Juliet et, avec entrain, lui montra où son papa coucherait ce soir. Du moment où ces étrangers étaient entrés dans la maison de son père, Martin ne craignait plus l'adoption. Juliet accepta l'invitation et s'extasia sur les modestes trésors qu'il lui faisait valoir. Le petit Irlandais en tira un certain orgueil.

— ... sérieux, vous êtes ma vraie tante ? baragouina-t-il en anglais.

— On ne peut plus exact, Martin. Savais-tu que j'ai aussi des enfants ? Ils sont grands maintenant.

— Vous ne les avez jamais donnés ?

— Donnés ! Grand Dieu, non ! Aucune maman n'agirait de la sorte, le rassura Juliet.

— Eh bien, moi, mon papa m'a abandonné et sœur Marthe, qui demeure à la crèche avec les autres enfants trouvés, s'est occupée de moi. Puis un jour, mon père est revenu me chercher.

Cette discussion troubla Juliet. Que racontait cet enfant ? Il devait certainement fabuler. Pour sortir de l'impasse dans laquelle elle s'était inconsciemment fourrée, Juliet préféra ne plus poser de questions, d'ailleurs, voulait-elle vraiment entendre les réponses ? La femme opta pour la diversion.

— Dis-moi, Martin, tu as de beaux jouets. Et ce cheval, comment s'appelle-t-il ?

— Patte de bois, répondit fièrement l'enfant. Tu peux le grimper si tu le veux.

Et devant le signe de négation de Juliet, il poursuivit :

— J'ai aussi une vraie chienne, son poil est jaune. Avant que je naisse, elle appartenait à un ermite. Mais aujourd'hui, papa l'a laissée dehors. Parfois, elle fait la polissonne et met ses pieds sales sur nous.

— J'ai un penchant pour les animaux, confia Juliet.

— Dans ce cas, vous serez mon amie. Et l'oncle Joe, il aime aussi les chiens ?

— Bien sûr ! Chez nous, nous avons un Yorkshire. Tu connais ?

— Non, je n'ai jamais rencontré de York machin, mais nous avons des loups.

Et voyant sa tante Juliet frissonner de peur, Martin conclut que les femmes étaient de véritables mauviettes. Décidément, si sa tatie criait en apercevant le moindre animal sauvage, la vie deviendrait drôlement compliquée, car il faudrait l'accompagner chaque fois qu'elle mettrait le nez dehors.

Lorsque Juliet Lonergan retrouva son mari, celui-ci se tenait toujours debout au milieu de la chambre principale et discutait vigoureusement avec Elwin. Le ton de la voix montait et la courtoisie semblait avoir déserté la conversation. Joe tenait son beau-frère pour responsable de la mort de sa sœur. Pour tout dire, un climat de mésentente s'était installé entre les deux hommes.

— Impossible de tout vous raconter, lança Elwin, le verbe tranchant. Sachez que la vie ici est fort différente de l'existence douillette que vous menez à Dublin.

— Un médecin doit au moins desservir votre pays de colonisation ? ajouta Joe. Vous auriez pu le consulter ?

— Vous venez de loin, Joe, et vous constatez bien à regret que Mary est décédée. Qui êtes-vous pour juger ce qu'il semble judicieux de faire ? Tenez, juste pour vous clouer le bec, oui, Mary a rencontré un docteur et sur sa

recommandation expresse, elle est entrée à l'hôpital. Mais, j'y pense, vous avez dit vouloir traiter quelque affaire en Amérique ? Serait-ce pour mettre la main sur le petit peu d'argent que Mary possédait suite à la vente de la maison familiale du Galway ?

— Votre jugement me déçoit grandement, Elwin. Je n'ai pas besoin du fruit du rachat de la demeure de mon père. Il n'a jamais rien fait pour moi et je n'ai jamais rien fait pour lui. Et puis, dépensez donc son patrimoine comme bon vous semble, je m'en contrefous. Je n'ai que faire des quelques livres irlandaises de son héritage.

Juliet prit le bras de son mari afin d'arrêter cet échange discourtois.

— Nous passerons la nuit ici, Elwin, mais dès demain matin, nous vous libérerons de notre présence et nous irons à l'hôtel, conclut Joe. Je crois que ce sera mieux pour chacun.

La raison venait de parler. Sans dire un mot, Elwin sortit de sa chambre et se dirigea vers celle de Martin. Dans un silence embarrassant, tout le monde se mit au lit. Parfois, on entendait la voix fluette de Martin qui posait des questions à son père, suivie d'un murmure plus profond.

La nuit fut très longue. Le couple Lonergan avait parlé jusque tard après minuit. Joe ne pouvait concevoir que ce cowboy ne l'ait pas averti du décès de sa sœur. Quelque chose clochait, mais quoi ? Le silence d'O'Reilly cacherait-il quelque mauvaise aventure ? Avant d'avancer plus à fond dans cette relation houleuse, Juliet proposa à son mari de consulter le médecin de Mary et d'obtenir les réponses qu'il se croyait en droit de recevoir.

— Et pourquoi ne pas parler de notre embarras au curé de la paroisse ? suggéra Joe. Peut-être finirons-nous par reconstituer les faits entourant la mort de ma sœur.

À peine le coq avait-il chanté que les Lonergan descendirent dans la cuisine en traînant leurs bagages derrière eux. Éveillé, lui aussi, Elwin entendit craquer la troisième marche, signe que quelqu'un était debout. Ce ne devait pas être Martin, car l'enfant n'était pas suffisamment lourd pour faire ce bruit. Elwin remonta les couvertures sous son menton et décida de ne pas se lever immédiatement. Pauvre Mary ! L'arrivée de Joe Lonergan le forçait à mentir sur les véritables raisons de la mort de sa femme. Pourquoi ne pas la laisser tranquille ? Toutes ces questions, hypothèses et suppositions s'avéraient néfastes pour son fils. Martin revenait de loin et il commençait à retrouver la paix. Ce maudit Joe risquait de tout saboter.

Dès que Martin entendit du bruit à l'étage inférieur, il n'eut qu'une idée : aller rencontrer les visiteurs. Pensez donc, il avait un oncle et une tante comme tous les autres enfants ! Il fallait en profiter au maximum, et puis il était si rare que quelqu'un couche chez eux. Comme une couleuvre, Martin se glissa hors du lit, enfila d'épais bas de laine, cadeaux de sa marraine Agathe, et entreprit l'escalier.

— Bonjour, Martin, lança Joe. Bien dormi ?

Martin ne savait que répondre. Les discussions des adultes l'avaient tenu éveillé un bon moment.

— J'ai été dérangé par des éclats de voix qui venaient de votre chambre, avoua Martin. Vous parliez de maman.

Une gêne subite s'installa dans le clan Lonergan. Qu'avait donc compris le bambin ?

— Et de quoi jasons-nous, osa tante Juliet ?

— Que Mary était morte... en couches, hésita-t-il. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela signifie que tu es trop jeune pour savoir ce qui s'est passé, répondit Elwin en descendant l'escalier, une chemise propre dans les mains. Je t'ai promis de te l'expliquer

lorsque tu seras plus grand et crois-moi, je tiendrai parole. Mais en attendant, inutile d'ennuyer nos invités avec cela. Je vais faire du feu, tu viens m'aider, mon garçon ?

Martin oublia vite la question posée. Si son père avait promis de lui expliquer, il s'y tiendrait. Pris sur le fait de répondre aux interrogations du jeune enfant, le couple Lonergan se renfrogna et accepta le bout pain offert par l'Irlandais.

— Nous aurions besoin d'un cocher, déclara Joe en avalant sa dernière gorgée de thé.

— De cocher, il n'y en a pas. Vous devrez vous contenter du tombereau des O'Reilly.

Elwin attela Grattan à la voiture de terrassement au lieu de la calèche légère. Il fallait montrer à ces gens que leur présence n'était pas désirée et qu'ils ne se trouvaient pas à Dublin où il suffisait de commander pour obtenir. Elwin les fit patienter, le temps que Martin rejoigne la marmaille des Préfontaine. Le veuf s'estimait heureux de pouvoir compter sur sa voisine, la douce Agathe. Jamais il n'aurait réussi à reprendre son fils avec lui si elle ne l'avait pas aidé.

— Un marmot de plus ou de moins, ce n'est pas ça qui fait la différence, ajoutait toujours la généreuse maman.

Ainsi donc, ne ménageant pas ses visiteurs, l'Irlandais s'aventura dans le chemin de travers, se trouvant dans un état lamentable à ce temps de l'année, et descendit vers le Richelieu. Elwin n'eut aucun mot pour décrire la beauté du site. Ses passagers lui étaient antipathiques et même s'ils multipliaient les ronds de jambe, il ne les aimerait pas plus. Il était à la limite de la civilité. Enfin, il devait tout de même ça à Mary. Il fallut un bon moment avant que Joe et Juliet n'arrivent devant l'Hôtel Saint-Mathieu. Elwin arrêta Grattan et, sans bouger de son siège, attendit que les Lonergan descendent. L'Irlandais ne démontra pas plus de politesse

et laissa à Joe le soin de se débrouiller seul avec les bagages qu'il charriait péniblement, faisant des allers et retours de la voiture au hall d'entrée de l'établissement. Une timide poignée de main en guise de remerciements et Elwin reprenait le chemin de traverse.

— Quel malappris ! s'insurgea Juliet. Jamais nous n'avons été traités avec un tel dédain.

— Quel rustre ! renchérisait un Joe outré. Et dire que notre douce Mary était mariée à pareil personnage. Pas surprenant qu'elle soit morte.

Voici que Joe Lonergan, embarrassé de sacs et de valises, pénétrait dans le hall de l'Hôtel Saint-Mathieu. Le couple dublinois fut accueilli avec les égards dus aux visiteurs étrangers. Philémon Bernard, le fils aîné du docteur Bernard, donna à Joe la clé de sa plus belle chambre. Le tenancier n'hésita nullement à profiter de l'occasion, puisque le principal intéressé ne s'était même pas informé du prix de cette merveille. Dès que Juliet aperçut la grande pièce décorée selon les critères de la mode victorienne, elle démontra sa satisfaction. Pour la première fois depuis son arrivée en Amérique, son mari put enfin voir un sourire sur sa pâle figure. Que pouvait-il demander de plus ? Joe loua la chambre pour une semaine, soit le temps de se recueillir sur la tombe de Mary, de consulter médecin et curé et de débrouiller la triste histoire de sa petite sœur. Lorsqu'il aurait découvert la vérité, mais seulement à ce moment, il réajusterait son calendrier, quitte à devancer ou à prolonger leur voyage à Boston.

Satisfaite de son hébergement, Juliet demanda à son mari de poser les valises sur une chaise d'appoint et lui ordonna de ranger ses vêtements. Discipliné, le puissant homme d'affaires obéit. Depuis longtemps, il avait abdiqué devant les manies obsessionnelles de sa femme. C'était là

la seule façon qu'il avait trouvée pour garder la paix du ménage.

— Place tes costumes correctement, nous n'avons pas de bonne ici, se plaignit Juliet.

— Si madame veut bien se pousser un tantinet, je pourrais cesser de faire le pitre et mettre ce pantalon dans la penderie. Dès que nous en aurons terminé avec cette corvée, nous nous rendrons directement au presbytère.

Les critères précis de Juliet étant respectés, cette dernière se repoudra le nez et invita son mari à se rafraîchir, du moins avec de l'eau de Cologne. Puis ils entreprirent l'étroit corridor tapissé de fleurettes roses et se retrouvèrent face à face avec Philémon Bernard. Ayant fait quelques études en France, Joe démontra son savoir et se plut à utiliser quelques belles tournures.

— Pardon, mon brave, commença Joe, pouvez-vous nous indiquer où se trouve le presbytère ?

— Rien de plus facile. Tenez, vous prenez la rue Richelieu, là devant nous. Vous marchez sur près d'un mille et sur votre gauche, vous verrez le magasin général, l'église et la cure. Toujours tout droit, vous ne pouvez le manquer. Préférez-vous que j'appelle un cocher ?

— Non merci, nous irons à pied. Cela nous fera le plus grand bien.

— Dans ce cas...

Les deux Dublinois quittèrent le confort de l'hôtel et se retrouvèrent sur la route longeant le Richelieu. Joe avançait d'un pas militaire, forçant sa compagne à trotter au côté de lui. Il est vrai que les bottes à talons plats de l'homme s'avéraient plus stables que la paire d'escarpins sur lesquels Juliet était juchée. La femme s'arrêtait constamment, reluquant tantôt la rivière, tantôt un immense saule pleureur ayant plongé ses pieds dans l'eau ou encore l'imposant mont Saint-Hilaire.

— Regarde, Joe, comme c'est beau !

— Je regrette, douce amie, mais nous n'avons pas le temps de nous attarder devant la nature, aussi magnifique soit-elle. Je veux absolument rencontrer le curé cet avant-midi et comme nous avons un mille à marcher, il faut avancer, ma chérie. Je désire tirer au clair, et le plus vite possible, ce qui est arrivé à ma petite sœur. Les explications de cet O'Reilly m'apparaissent trop laconiques.

Les visiteurs reconnurent immédiatement le magasin général, l'église et le presbytère. Érigé en pierre de taille, le bâtiment en imposait. Une abondante fenestration blanche allégeait la construction quelque peu massive. Le commerce tout autant que la maison de Dieu et le logis du curé étaient orientés vers la rivière et la montagne. Grimpant le court escalier qui menait à la porte vitrée, Joe tourna par trois fois la manette actionnant le grelot au timbre tremblotant. Juliet arrivait à peine, lorsque le battant s'ouvrit sur une dame relativement âgée. Elle semblait avoir été dérangée dans son travail.

— Ouiiii ? étira la servante du religieux.

Joe expliqua, du mieux qu'il put, son désir de rencontrer le responsable de la cure.

— Ouiii ? recommença Ernestine.

La femme avait rarement affaire à des gens qui ne parlaient qu'anglais. D'habitude, Ernestine se débrouillait, mais cette fois-ci, la pauvre ne comprenait rien. La bouche en cul de poule, on aurait dit que l'homme avalait tous ses mots pour aussitôt les recracher. De nature craintive, Ernestine aurait normalement refermé la porte au nez de cet intrigant, mais devant l'allure hautaine de la dame, elle changea d'avis et fit entrer les visiteurs. À force de gestes, elle assigna à chacun une chaise. Puis les laissant patienter, elle grimpa à l'étage malgré un pas lourd. Aussitôt rendue au palier supérieur, Ernestine frappa chez le petit vicaire.

— Monsieur l'abbé, monsieur l'abbé, j'ai besoin de vous, cria-t-elle à travers la cloison.

— Dieu du ciel, Ernestine, avez-vous rencontré le diable ?

— Pas loin, monsieur l'abbé ! Il y a un Anglais en bas qui parle drôlement. Je ne comprends rien. Venez voir, termina-t-elle en descendant les premières marches.

Victor Dubois rectifia sa tenue et suivit la vieille servante. La femme prenait de l'âge et perdait de l'assurance, si bien qu'elle avait peur de tout ce qui ne faisait pas partie de sa routine. Lorsqu'il arriva dans le corridor, faisant face au bureau, le petit abbé tendit la main et se présenta.

— Que puis-je pour vous ? demanda le religieux.

Comme un coup de grisou, les doléances de Joe explosèrent tout d'un coup. Lors de ses études au séminaire de Saint-Hyacinthe, Victor avait appris le grec et le latin, mais rien de cela ne ressemblait à ce qu'il venait d'entendre. Breddouillant quelques mots d'anglais, le vicaire tenta d'expliquer que, pour l'instant, monsieur le curé n'était pas disponible et que s'il pouvait les aider, cela lui ferait un immense plaisir.

— Passez donc dans le bureau, dit-il en se tortillant la langue.

Le couple suivit le guide et, sans plus attendre, s'installa dans les chaises faisant face au pupitre légèrement encombré de paperasse.

— Voilà, monsieur l'abbé, je me nomme Joe Lonergan et suis le frère aîné de feu Mary O'Reilly...

— *Slowly please*, pria le vicaire.

N'ayant rien compris, Joe recommença à la même vitesse.

— ... Nous sommes arrivés hier dans le but de visiter Mary et sa famille, et nous fûmes des plus surpris de savoir qu'elle était décédée durant l'été. Personne n'avait jugé bon d'avertir le clan Lonergan, d'autant plus que deux de mes

sœurs sont religieuses cloîtrées. Revenant quelque peu de mon étonnement, j'ai demandé des explications à monsieur O'Reilly. Sa réponse fut on ne peut plus laconique. Mary est morte en couches. J'ai l'impression que cet homme se moque carrément de nous. Vous qui présidez à presque toutes les remises d'âmes, je vous implore de nous éclairer un peu mieux.

Victor Dubois fit un effort louable pour tenter de comprendre le vibrant plaidoyer de l'Irlandais, mais rien pour répondre correctement à son interlocuteur.

— *Where do you come from, sir ?*

Étonné, Joe recommença à débiter ses nom, adresse et lien de parenté avec Mary Lonergan. De son côté, Juliet démontrait quelques signes d'impatience. Elle aurait bien aimé prendre part à l'échange verbal, mais son mari ne lui en laissait pas l'occasion.

— Ah ! Je vois, vous venez d'Irlande ! Dans ce cas, allez donc rencontrer monsieur O'Reilly dans le rang de l'Irlandais. Il pourra vous comprendre mieux que moi et vous aidera.

Joe Lonergan s'enragea de ce chassé-croisé linguistique qui compliquait la conversation, mais n'en aborda pas moins le vif du sujet.

— Je voudrais savoir comment ma sœur est morte !

— Il n'est pas affaire de prêtre de se mêler des choses appartenant aux femmes, répliqua l'abbé en français. D'ailleurs, le mieux placé pour vous informer reste encore monsieur O'Reilly lui-même. Voilà, conclut-il dans un long soupir, je mettrai monsieur le curé Durocher au courant de votre visite.

Si cet Irlandais voulait en savoir plus, qu'il se débrouille.

— Dans ce cas, nous reviendrons demain, déclara Juliet. En attendant, nous permettriez-vous de nous pencher sur la tombe de la pauvre Mary ?

— Certainement, bredouilla le vicaire. Je vous conduis.

Chemin faisant, l'abbé se demandait si ces parents de Mary avaient déjà rencontré Elwin. Joe posait trop de questions pour avoir vu son beau-frère, conclut Victor Dubois. Après quelques détours entre différents monuments, le prêtre indiqua une petite pierre blanche sur laquelle le nom de l'Irlandaise était gravé. Victor en profita pour se retirer afin de permettre au couple de se recueillir. Remuer cette triste histoire et découvrir que Mary avait un frère et deux sœurs religieuses, le laissa sur une impression bizarre.

Lorsque Joe vit la tombe sans garniture qui contenait les restes de Mary, il éprouva un serrement au cœur. La pauvre fille avait quitté leur pays pour venir se perdre dans une région où il y avait plus d'arbres que de chrétiens. Visiblement, cette contrée manquait de tout et survivait dans un état de nécessité et de privation quasi permanente.

— Te rends-tu compte, Juliet, que si ma petite sœur n'avait pas répondu à l'appel de cet O'Reilly, elle vivrait encore ? Elle serait toujours sur la terre de notre père dans le Galway et peut-être mariée à un gars de chez nous.

Juliet s'essuya les yeux. Peu encline à désapprouver son époux, la jeune femme se contenta d'acquiescer à cette déclaration péremptoire. Avant de clore sa visite au cimetière, Joe embrassa la pierre froide et se promit de revenir.

— Retournons à l'hôtel, ma chérie. Cet avant-midi nous a apporté suffisamment d'émotions. Après la sieste, je me propose de rendre visite au médecin du village. J'espère être plus chanceux. Mais, je te ferai grâce de cette entrevue. Reste plutôt ici, tu y seras plus à l'aise que dans un cabinet sentant l'éther.

Encore une fois, Juliet accepta de bon gré de demeurer à l'hôtel. Peut-être tentera-t-elle d'aller marcher sur le bord

de la magnifique rivière qui coule tout près, mais sans plus. Son mari avait raison, elle détestait tout ce qui avait trait à la médecine. Après un bref baiser sur le front de sa douce compagne, Joe Lonergan entama la seconde partie de sa quête. Il refit le trajet qui le ramenait au centre du village et frappa à la maison du docteur Bernard.

— Bonjour, dit Joe Lonergan en tendant la main à l'homme qui lui avait ouvert. Je me présente : je suis le frère de Mary Lonergan, l'épouse d'Elwin O'Reilly.

Joe s'estima plus chanceux cette fois-ci, car celui qui lui avait répondu parlait un excellent anglais, différent de celui pratiqué en Irlande, certes, mais tout à fait compréhensible. À force de soigner les patients des petites villes anglophones environnantes, le médecin avait forcément appris leur langue.

— Asseyez-vous, monsieur Lonergan.

Joe profita de l'occasion pour prendre le siège qu'il jugea le plus confortable.

— Que puis-je pour vous ?

— Voici : depuis près d'un an, je ne reçois plus de nouvelles de ma sœur. J'ai donc décidé de venir à la source et de visiter la famille O'Reilly. Malheureusement, son mari m'a instruit de son bien triste sort. Mary serait décédée durant l'été.

— À part le fait que Mary soit morte, que puis-je pour vous ? insista l'homme de science.

— Ma démarche s'avère fort délicate. Voici, je résume l'essentiel. Je n'ignore pas qu'en votre qualité de soignant vous êtes tenu au secret professionnel, cependant j'aimerais que vous m'expliquiez ce qui est arrivé à ma petite sœur.

— Que savez-vous exactement ? demanda le médecin légèrement suspicieux.

— Elwin O'Reilly n'a pas été très loquace sur le sujet et semble aussi fermé qu'une huître. Il m'a dit que Mary

était morte d'une hémorragie à la suite d'un accouchement. D'autre part, le vicaire de la paroisse m'a renvoyé à mon beau-frère.

Le médecin avait écouté. La question du Dublinois contenait-elle un piège ? L'homme était-il ici dans un but pacifique ou désirait-il faire du grabuge ? Paul Bernard se devait de répondre le plus adéquatement possible, tout en déguisant un peu la réalité. La vie avait suffisamment taxé Elwin et Mary.

— Il est exact que Mary, votre sœur, soit récemment décédée, bien que dans son cas, je n'aie agi que comme consultant. En fait, j'ai recommandé qu'elle soit soignée dans un hôpital de Montréal et vue par un spécialiste. Au moment de sa mort, j'ai écrit à l'institution et demandé des explications à son médecin traitant, mais je n'ai reçu qu'un résumé de dossier qui ne m'a pas éclairé plus qu'il le faut. Oui, votre sœur a payé un lourd tribut en mettant au monde un enfant. Le bébé a survécu à sa mère, mais là-dessus, vous devriez voir les religieuses de la Miséricorde.

— Vous m'en dites bien peu, docteur. De qui était cet enfant ?

— Excusez-moi, monsieur Lonergan, mais mon serment d'Hypocrate prime toutes les raisons, même familiales. Peut-être monsieur O'Reilly accepterait-il de vous en révéler plus sur cette triste affaire.

En prenant congé de Paul Bernard, Joe Lonergan avait obtenu une information importante concernant les circonstances du décès de Mary : l'enfant avait survécu...

2

Lorsqu'elle vit une inconnue se promener devant sa maison, Élise Dandonneau s'étira le cou plus long que d'habitude. Qui était donc cette femme et d'où venait-elle ? Longiligne, le teint blafard, un petit chapeau à plume juché sur un chignon raide, l'étrangère regardait couler la rivière comme si elle attendait que demain arrive. Peut-être était-ce une autre de ces souffreteuses qu'on avait envoyée en cure, qui sait ? Puis la belle Élise délaissa la mystérieuse dame et passa à d'autres préoccupations. Aujourd'hui, elle commençait sa première journée de bénévolat. Le jeune vicaire Dubois avait pris en charge l'œuvre de la Saint-Vincent-de-Paul et institué une cueillette de vêtements dans le but de venir en aide aux plus démunis de la paroisse. La femme de l'huissier avait hésité avant d'accepter quelque engagement, sachant que plus on porte secours à ces pauvres gens, plus ils prennent goût à l'abondance et en redemandent. D'ailleurs, en agréant l'invitation, Élise avait négocié son poste avec le petit abbé. Élise devait tirer le plus de bénéfices possibles de son affectation qui devrait, en même temps, avoir la qualité de ne pas la harasser. Il y avait bien assez qu'elle donnait ses précieuses heures, il fallait toujours bien que ça rapporte un peu.

Pour montrer son ascendant, madame Dandonneau se

fit accompagner par sa jeune servante, Amanda. Cette dernière avait été placée au triage des vêtements, tandis que sa patronne inscrivait le nom des bénéficiaires dans un cahier comptable. Peu d'hommes se présentaient au local retenu par la Saint-Vincent-de-Paul. Oh, il y avait bien certains veufs qui poussaient devant eux une marmaille bruyante et comptaient sur les dames bénévoles pour dégoter quelques vêtements s'ajustant aux corps gringalets. Puis, il y avait les habitués. Ceux-ci ne montraient aucune gêne et examinaient avec soin les oripeaux des autres. Finalement, il y avait ceux qui s'arrêtaient sur le pas de la porte, trop timides pour aller plus loin. Souvent, ils repartaient les mains vides, se promettant qu'à la prochaine distribution, ils vaincraient leur malaise.

Durant une grande partie de l'avant-midi, Élise Dandonneau fit preuve de retenue. Souvent, elle gardait pour elle les impressions malveillantes au sujet de l'un ou de l'autre, mais une chose la surprit tout de même, soit le grand nombre de nécessiteux. Sa corvée terminée, la femme de l'huissier ordonna à sa servante de la suivre et passa la porte. La tête tournée dans le dos, Élise saluait les autres bénévoles :

— Au revoir, mesdames.

Dieu sait comment arriva la rencontre entre les deux femmes, mais voici qu'en se retournant, Élise Dandonneau fit un face à face avec Juliet Lonergan.

— *Pardon me, madam, s'exclama Juliet.*

— Dites donc, vous ne pouvez pas regarder devant vous, vous auriez pu me jeter par terre, cria Élise.

Ne comprenant pas un traître mot, Juliet replaça son chapeau et reprit le chemin de l'hôtel.

— C'est ça, vociféra Élise Dandonneau, retournez donc d'où vous venez et tant qu'à y être, renseignez-vous donc sur l'usage des bonnes manières !

Amanda regardait sa patronne qui blâmait l'étrangère pour ce banal accident. On aurait dit la reine Victoria qui venait d'être bousculée. La jeune servante avait vu toute la scène et c'était madame Élise qui avait foncé dans l'autre dame, mais allez donc lui dire ça.

— Et toi, espèce dinde, arrive, ordonna la femme de l'huissier. Je ne te paie pas pour te tourner les pouces.

En retournant à l'hôtel, Juliet se sentit mal à l'aise. En fait, elle ignorait ce qu'il fallait en penser. Cette femme l'avait violemment agressée, puis abreuvée d'injures. Les gens ne savent donc pas vivre ici ? Et que faisait-on des règles de bienséance ? Lorsque Juliet pénétra dans le hall, elle rencontra son mari qui feuilletait un journal.

— Tu as passé un peu de bon temps ? demanda l'homme d'affaires.

— Ne m'en parle pas ! Je suis entrée en collision avec une hystérique qui ne regardait pas où elle allait. Poliment, je me suis excusée, mais cette énergumène m'a copieusement engueulée. Ces invectives ont annulé tous les bienfaits de ma promenade. Et toi, qu'as-tu découvert ?

— Peu de choses. Le médecin s'est réfugié derrière son serment de confidentialité. En fait, il m'a de nouveau dirigé vers cet Elwin O'Reilly. Il a au moins confirmé ce que nous savions déjà : Mary est bel et bien morte des suites d'un accouchement ; sauf ce détail important : l'enfant a survécu. Et voici donc la nouvelle question à se poser : où se trouve ce bébé ?

— Là-dessus, seul O'Reilly pourrait te répondre, conclut Juliet.

— Je dois t'avouer qu'après la réception que nous avons eue, j'ai peu le goût de retourner au 2^e rang. Mais avant d'affronter mon cher beau-frère, il me reste encore une personne à rencontrer. Jusqu'à tout récemment, Elwin était

l'employé du marchand général. De toute évidence, ce dernier peut nous renseigner ou, à tout le moins, me louer un cheval et une calèche.

— Bien, ce coup-ci, je t'accompagne, répliqua Juliet en se rappelant la collision avec Élise.

De l'Hôtel Saint-Mathieu au magasin des Cartier, il y avait certainement un bon mille. Joe Lonergan refaisait ce chemin pour la troisième fois et commençait à ralentir le pas. Autant la couleur du temps avait été exceptionnelle pour cette journée de novembre, autant les conditions atmosphériques se gâtèrent en fin d'après-midi. Vers quatre heures, le ciel s'obscurcit et, sans avertissement, le nordet se mit à souffler. Juliet resserrait autour d'elle les pans de son châle de cachemire et, de l'autre main, assurait la stabilité de son chapeau.

— As-tu froid, ma chérie ? interrogea Joe pour la forme, car il n'avait nullement l'intention de se départir de son manteau, même au profit de sa femme. Patience, nous arrivons bientôt.

En effet, le couple de Dublinois escaladait déjà les marches menant au magasin général. Dès qu'elle entendit la clochette, Lucie se précipita derrière son comptoir.

— Bonjour, monsieur, madame ! Puis-je vous aider ? demanda la commerçante.

Encore une fois, la langue fut une barrière aux requêtes les plus simples. Joe commença par se présenter.

— *I am Mary Lonergan's brother and this is my wife, Juliet.*

Lucie avança la main droite, signe qu'elle avait compris.

— *Just a moment*, déclara la marchande en levant son index.

Puis Lucie courut immédiatement vers le hangar et réclama l'aide de François.

— Viens vite, dit-elle. Un homme et une femme se trouvent présentement dans le magasin et ils ont prononcé le nom de Mary Lonergan. En tout cas, ces gens-là n'appartiennent pas à notre monde.

— Quoi ! Des Irlandais ? Mary n'a jamais parlé de sa famille, sauf de son vieux père décédé quelque temps avant son départ. Dis-leur de m'attendre, j'arrive.

— Je veux bien, mais je ne sais pas ce qu'il faut dire.

— Tu leur dis : « *WAIT PLEASE.* »

Tout en retournant vers son comptoir, Lucie répétait les mots inconnus. À croire qu'elle avait réussi à les prononcer correctement, car les étrangers lui répondirent par un large sourire. Les visiteurs n'eurent à patienter que quelques minutes avant que François rejoigne sa femme derrière l'étal. À côtoyer Elwin quotidiennement, le marchand avait forcément appris l'anglais, ce qui s'avérait très utile lorsqu'il servait des gros bonnets comme celui-ci.

Sans qu'on l'y invite, Joe Lonergan se présenta à nouveau.

— Vous êtes le frère de Mary ? Je suis honoré, déclara François fier de s'exprimer dans la langue de Shakespeare. Que puis-je pour vous ?

— Voilà, commença Joe, ma requête se révèle fort délicate. Ma femme et moi sommes venus au Canada dans l'intention de prendre quelques jours de vacances chez ma sœur, mais Elwin O'Reilly nous a fait part de son décès.

— L'Irlandais ne vous avait donc pas averti ? Cela ne m'étonne qu'à moitié, car Elwin avait bien des choses en tête à ce moment-là. Imaginez perdre Mary et son petit...

— Pourtant, le docteur m'a bel et bien affirmé que le nouveau-né était vivant, commença à s'énerver Joe.

— Bien sûr, à cette époque, Martin était âgé de deux ans. Difficile pour l'Irlandais de voir sa femme mourir et d'être obligé de se séparer de son fils.

— Je ne comprends pas, insista Joe. Mary est bien décédée en couches et l'enfant était viable ?

— Cette fois, c'est vous qui me perdez, il n'a jamais été question de bébé. Elwin a confié son petit Martin aux sœurs de la Miséricorde, il n'en venait pas à bout. Écoutez, monsieur Lonergan, j'aurais une suggestion à vous faire. Pourquoi ne pas démêler toute cette histoire avec le principal intéressé ?

— Je le voudrais bien, mais nous avons été très mal accueillis.

— Mal accueillis ? Personne n'est plus recevant que notre ami Elwin. Il donnerait sa chemise pour...

La voix assurée et haut perchée de Juliet mit fin à cet échange verbal stérile.

— Excusez-moi de vous interrompre, monsieur Cartier, mais je m'aperçois que notre visite a été une erreur. Avance, Joe, ces gens n'ont plus rien à nous apprendre. Nos salutations, monsieur, madame.

Et le couple reprit le chemin.

— Eh ! Mon cheval, ma calèche ? s'inquiéta Lonergan.

— Plus tard, s'enhardit Juliet. Peut-être l'aubergiste offre-t-il ce service ?

— Je l'espère, soupira l'homme. Cette histoire commence à nous faire tourner en bourriques. Nous allons et venons à travers les rues de la ville sans que personne ne nous comprenne. Nous avons l'air de deux sots qui courent derrière le fantôme de ma sœur.



Le lendemain matin, Juliet se sentait d'attaque. Elle avala un bon déjeuner, car Dieu seul savait quand elle dînerait. Les Lonergan formaient un couple pour le moins étonnant. En fait, ils se complétaient. Lorsque l'un n'était pas en possession de tous ses moyens, l'autre prenait la conduite des affaires et menait le dossier à terme. Aujourd'hui, Juliet n'avait qu'une pensée : savoir ce qui était arrivé à sa belle-sœur. Elle ne quitterait pas le Canada sans que cette intrigue n'ait été tirée au clair. Joe se laissait porter par la volonté de sa femme. D'ailleurs, n'avait-il pas questionné tout un chacun ? Personne n'avait voulu répondre. Maintenant, les Irlandais étaient prêts à écouter des explications plausibles.

Tel que pressenti par Juliet, l'aubergiste louait des attelages. Il fallait bien accommoder la clientèle et cela signifiait fournir une monture et une voiture en bon état et bien équipée. Cependant, un léger problème se posait : tous les chevaux de son écurie avaient l'habitude des ordres donnés en français. Le tenancier réserva donc à ses pensionnaires une petite jument prénommée Cocotte. Afin d'éviter que les Irlandais ne se retrouvent dans l'embarras, l'homme avait écrit sur un carton le langage simple que comprenait l'animal. Un claquement de langue sonore et voici Cocotte partie pour la gloire. Le cheval semblait connaître les petites rues et les principales artères du village, mais lorsque Joe voulut s'engager dans le chemin de travers emprunté par son beau-frère la veille Cocotte refusa net de tourner l'angle de la rue. Pour irriter davantage le conducteur, la jument se mit à reculer.

— Avance, sale bête, cria Joe. Non, mais qui m'a foutu pareille tête de mule dans les mains ?

Le carton posé sur ses genoux, Joe commença à hurler des ordres contradictoires, tantôt dans un français incompréhensible, tantôt en anglais. À ses côtés, Juliet se retenait de rire et finit par lui proposer de l'aide.

— Depuis quand ma femme désire-t-elle se substituer à un laquais d'écurie ? J'ai assez de problèmes sans qu'une femelle me dicte ce qu'il faut faire. Contente-toi d'être belle et de te taire !

Et c'est que Juliet fit. Elle se promet que plus jamais elle n'offrirait assistance à son mari, même s'il était dans la merde jusqu'au cou. Quel goujat !

De l'intérieur de son commerce, François Cartier entendait des cris et des insultes. Curieux, il entrouvrit la porte afin de savoir qui hurlait de la sorte, quand il vit les Lonergan aux prises avec la jument rétive. Il fallait d'abord maîtriser l'animal et le remettre sur le bon chemin. Le marchand général attrapa les rênes de bride, calma la bête en lui flattant doucement le cou et la crinière, puis après lui avoir administré une tape sur la fesse, il aboya :

— En avant, Cocotte.

Et la petite pouliche cendrée commença à trotter, allant droit devant.

Malheureusement, le rang Saint-Jean-Baptiste n'était pas en meilleur état qu'il y a deux jours. Du fait que Joe ignorait comment conduire Cocotte, celle-ci n'évita pas les trous et les bosses et ballota impunément les deux voyageurs. Enfin, après de longues minutes de brassage et de secousses capables de vous décrocher un organe, Joe Lonergan abandonna son équipage dans la cour de son beau-frère. Comme il n'y avait personne pour les accueillir, les Irlandais descendirent de leur voiture et se rendirent directement à la porte d'O'Reilly. Encore furieux contre Cocotte, Joe donna énergiquement de la sonnette. La

maison semblait déserte. Afin d'exprimer sa frustration, Lonergan actionna à nouveau la clochette et y mit plus de conviction.

Irrité par ce visiteur peu patient, Elwin s'avança vers la porte en maugréant.

— Veux-tu bien me dire... s'interrompit le rouquin.

Ce n'est qu'en poussant le rideau de cotonnade qu'il aperçut son beau-frère. En ouvrant le battant, impossible pour Elwin d'éviter l'humeur massacrate de Joe et de la face de carême de Juliet.

— Que me vaut l'honneur ? bougonna Elwin.

— O'Reilly ! Je suis venu chercher la vérité, tonna Joe. Une fois que j'aurai obtenu satisfaction, vous n'entendrez plus parler de moi et vous serez libre de vous lier à une autre femme. La mémoire de ma sœur aura été honorée.

— Depuis quand ai-je besoin de votre permission pour me marier ?

— Depuis que vous avez abusé de la santé de ma pauvre Mary. Vous l'avez mise enceinte, pardonnez-moi ce choix de mot, mais il faut ce qu'il faut. Vous l'avez laissé mourir au bout de son sang et puis qu'avez-vous fait du bébé, votre enfant, celui qui a volé la vie de Mary ?

— L'enfant ? Mais pour l'amour du Christ, vous déraisonnez ! Vous voulez savoir la vérité ? Alors, assoyez-vous, je vais vous raconter une bien triste histoire.

Le bec pincé, Juliet accepta l'invitation. Le corps aussi raide que si elle avait avalé un manche à balai, l'Irlandaise posa son précieux derrière sur le fauteuil désigné, tandis que Joe finit par s'écraser à côté d'elle. Quant à Elwin, il se réfugia dans la chaise berçante de Mary. Intérieurement, il la pria de l'aider à trouver les bons mots.

— Je vous demanderais de ne pas m'interrompre, dit-il en s'adressant au couple. Vous parler de Mary ouvre de

profondes blessures morales. Ce n'est qu'à cette condition que je vous révélerai ce que je sais.

Elwin attendit quelques instants avant de commencer, s'assurant de la bonne volonté ainsi que du silence de ses auditeurs. Juliet ne prit pas cette remarque à la légère. Pour la deuxième fois en peu de temps, on réclamait qu'elle devienne muette. Eh bien, muette elle serait. L'homme de la terre se dérhuma, puis d'une voix éteinte, il débuta :

— Dès son arrivée au Canada, Mary se sentait très bien et elle s'était même fait des amies. Bref, elle s'est adaptée facilement. Comme tous les jeunes couples, nous formulions des projets. En cela, mon épouse m'appuyait, allant jusqu'à partager mes fantasmes. Les difficultés ont commencé lentement et imperceptiblement, Mary se mit à éprouver une langueur indéfinissable. Cette lassitude se transforma en une profonde tristesse dès le moment où elle devint grosse de Martin. Souvent les femmes enceintes se plaignent de fatigue, mais l'apathie ressentie par Mary la paralysait totalement, si bien qu'elle pouvait dormir des journées entières. Le jour où elle accoucha de Martin, elle reprit un peu de vigueur, mais son énergie la quittait par je ne sais trop quelle brèche. Pour contrebalancer, elle surprotégeait notre fils si bien que je ne pouvais plus approcher Martin. Ses nuits étaient meublées de cauchemars et elle se mit à entendre toutes sortes de bruits, particulièrement un va-et-vient de chaînes. À ce moment, j'ai commencé à m'inquiéter pour sa santé mentale. Devant ce triste constat, je l'ai incité à entreprendre un court voyage à Québec. Mon but était de lui redonner un semblant de vie normale et un peu d'enjouement. Mary se sentait atteinte psychiquement et un soir, elle m'a confié vouloir consulter le docteur Bernard dès notre retour. À ce moment, le médecin du village a diagnostiqué une sévère

dépression et nous conseilla de l'hospitaliser à Saint-Jean-de-Dieu, établissement hautement spécialisé dans les maladies mentales. Les malaises de Mary étaient tels qu'elle accepta immédiatement l'internement.

Puis la voix d'Elwin prit un registre différent, comme s'il avouait une certaine culpabilité.

— Ma femme passa deux années dans cette institution. Je sais peu de choses sur la vie de Mary derrière les portes closes. Ici, le quotidien absorbait toute mon énergie. Je devais m'occuper de gagner ma croûte et d'élever notre fils, Martin. Le pauvre petit devait avoir hérité des travers de sa mère. Mary lui avait peut-être transmis sa tension intérieure, car Martin se montrait un enfant difficile, refusant d'obéir, sauf à sa maman. Je passe volontairement sous silence les embarras que j'ai moi-même éprouvés. Épuisé et à bout de patience, j'ai consulté le curé afin qu'il m'aide à voir clair dans ma triste histoire. Après m'avoir écouté, celui-ci m'a incité à confier Martin à une crèche jusqu'au retour de Mary. Notre pasteur avait raison. Les sœurs de la Miséricorde possèdent une main ferme et savent remettre un enfant à sa place. Et puis, en juillet dernier, j'ai reçu une lettre me disant que Mary était décédée. Aucun éclaircissement sur les causes de sa fin, sinon que je devais réclamer son corps le plus vite possible. Égaré, le cœur en miettes, je me suis exécuté. Là-bas, j'ai exigé qu'on m'explique comment une jeune femme de vingt-cinq ans, mélancolique, certes, mais en bonne condition physique pouvait mourir ? Et crûment, la directrice m'a avoué que Mary s'était éteinte en donnant la vie, saignée à blanc pour accoucher d'un enfant, triste résultat du viol perpétré par un infirmier. Comment n'ai-je pas tué cette religieuse qui, sans fausse pudeur, protégeait cet homme, ce démon ? Je l'ignore. Je pense que volontairement, on ne s'est pas occupé de celle

par qui le scandale allait arriver et on l'isola, la laissant mourir sans soin. Ce qu'il est advenu du bébé ? Je ne l'ai jamais demandé et, pour dire la vérité, je ne désire pas plus le savoir aujourd'hui. Il n'a rien des O'Reilly et n'appartient pas à ma famille. Je ne veux rien avoir à faire avec ce bâtard. Une fois mon deuil surmonté, je suis retourné à l'orphelinat chercher Martin, celui dans lequel coule le sang de Mary et le mien. À partir du jour où je l'ai repris avec moi, j'ai juré devant Dieu de lui consacrer le reste de ma vie. Quant à ma douce Mary, elle occupe toute la place, là, dans mon cœur, dit-il en se frappant fortement la poitrine, et elle y demeurera tant qu'un souffle m'habitera.

Elwin avait résumé la douloureuse situation et Mary lui avait inspiré les bons mots. Voilà pourquoi il l'avait aimé et la chérissait encore. Dans leur fauteuil respectif, les Lonergan avaient baissé la tête. Juliet écrasa une larme. Le triste sort de sa belle-sœur appelait la solidarité féminine. Quant à Joe, il pouvait maintenant faire le deuil de sa sœur, celle qu'il avait volontairement négligée durant son enfance, la considérant un peu comme la domestique du clan Lonergan. Il n'avait jamais fait un effort pour elle. Ne l'avait-il pas abandonnée sur le quai portuaire de Galway ? Mais s'embarrasse-t-on vraiment de sentiments lorsqu'une travailleuse familiale quitte la maison ? Il avait bien entendu et compris le récit d'O'Reilly, mais un détail le chicotait depuis le début. Qu'était-il advenu du bébé de Mary ? Du sang de Lonergan coulait dans ses veines.

— Merci, Elwin, de nous avoir renseignés. Même si dans le passé je n'ai pas soutenu Mary, aujourd'hui je ne puis me résoudre à laisser son enfant sans appui affectif ou financier ou de quelque autre ordre que ce soit.

— Libre à vous de le retrouver, conclut Elwin. Moi, j'ai fait du mieux que j'ai pu. Adressez-vous à l'hôpital

Saint-Jean-de-Dieu et essayez de délier la langue des sœurs de la Miséricorde. Néanmoins, je vous souhaite bonne chance !



Dès qu'il avait vu entrer son oncle et sa tante dans la maison, Martin avait fui par la porte arrière, préférant grelotter plutôt que d'assister à une engueulade entre son père et le tonton Joe. Assis dans le carré de sable, à moitié gelé, l'enfant s'amusa avec des soldats de bois. Après quelques minutes d'un combat improductif et une partie de sa garnison tombée sur les champs de bataille, le petit rouquin se leva et se dirigea vers la pruche où Elwin avait accroché une balançoire sur une branche maîtresse, faisant ainsi l'envie du voisinage. Martin grimpa sur la planche et se donna des poussées tellement fortes que, s'il l'avait voulu, il se serait envolé jusqu'au ciel. Secrètement, il caressait le projet de monter là-haut pour retrouver sa maman. Elwin lui avait dit que, maintenant, Mary demeurait au paradis, dans l'immense voûte étoilée, et qu'elle ne reviendrait plus jamais. On sait bien, le paradis devait être très haut, car le soir, lorsqu'il regardait les minuscules corps cosmiques, ces derniers ressemblaient à des points brillants et chacun d'eux représentait une personne morte. Voilà pourquoi, il valait mieux que ce soit les anges qui descendent sur terre pour faire les commissions et livrer des messages aux gens d'ici, conclut l'enfant.

Tout à coup, Mika sortit de la remise. La chienne s'était endormie sur de vieilles poches ayant contenu des semences. Lentement, elle s'avança vers la pruche où Martin se balançait et frôla son poil jaune et hirsute sur l'écorce rude.

— Enlève-toi, Mika, je risque de te frapper.

Mais l'animal refusa de bouger. Martin fut donc forcé de stopper son élan. Mika se rapprocha encore et avec son museau commença à faire pression sur le garçon ainsi que sur ses jambes dans le but d'amorcer un départ.

— Arrête, Mika, tu m'énerves. Tu vas me faire tomber. Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

Défiant l'interdiction paternelle, Martin se mit à suivre le labrador blond. Sans conteste, ce dernier se dirigeait vers le boisé derrière la maison. L'enfant avait pourtant juré de ne jamais pénétrer dans la forêt. Mais la curiosité l'emporta sur toutes les autres considérations. Juste un peu, pas très loin, raisonnait Martin, ça ne pouvait pas lui attirer les foudres de son père, et puis il était accompagné par la meilleure gardienne au monde.

— Eh, ne va pas si vite, criait Martin.

Au début, le découvreur ressentit une certaine liberté, celle de faire à sa guise et de défier la loi établie par l'autorité. La griserie que procure l'acte défendu était au rendez-vous. La faute présentait tout de même la qualité d'être minime, car dès que l'enfant levait les yeux, il apercevait encore la maison. Pourquoi son père craignait-il tant le danger ? Et les loups ? On ne les avait jamais vus. Sûr, on les avait entendus hurler, mais bien savant celui qui connaissait l'endroit où ils se cachaient. Dans la pénombre de la forêt de conifères, la lumière du jour était presque disparue. Plus Martin s'enfonçait loin dans la colonie de sapins, plus l'environnement devenait sombre, presque hostile. Du fait qu'à cette période de l'année la lumière fuyait tôt, il fallut peu de temps avant que Martin ne commence à voir les choses moins clairement et à paniquer. D'un seul coup, Martin avait perdu tous ses points de référence. Tout autour, il n'apercevait que des arbres, des moignons de branches cassées, des branchettes entremêlées,

des troncs moisis, un sous-bois de fougères aussi dense que la barbe de l'Irlandais, enfin, rien de familier. Il avait beau se tourner de tous les côtés, tout lui semblait du pareil au même ; pire, il ne distinguait plus la maison. Son seul repère était Mika qui continuait à avancer, s'arrêtant parfois pour l'attendre. Fatigué, le garçon s'écrasa au pied d'un érable mature et commença à pleurer. En braillant très fort, peut-être que son père l'entendrait. Ne craignant plus la punition dont il écoperait au retour, l'enfant appelait au secours.

Isolé dans sa cuisine, Elwin tentait de retrouver son aplomb. Le frère de Mary lui avait grugé sa réserve d'énergie. Il était content de s'être libéré du fardeau qu'il portait depuis le décès de sa femme. Maintenant, sa vie reprendrait son cours normal. Les Lonergan feraient ce qu'ils voudraient, cela lui importait peu. Joe l'avait remercié pour sa franchise. Si ce dernier désirait se faire justicier, libre à lui, mais en ce qui le concernait, il n'en avait pas la force. Il avait un enfant à élever, des terres à vendre et des lots à défricher. Il était près de cinq heures lorsqu'Elwin commença à s'inquiéter de Martin. Où donc était passé ce chenapan ? D'habitude, il traînait dans la cour, la remise ou encore l'écurie, parfois, chez les voisins. Martin aimait bien les Préfontaine. Entre eux et leur progéniture, une grande histoire d'amour et de patience s'était installée. Agathe et Albert s'avéraient d'excellents parents et ne regardaient jamais le nombre d'enfants ou le travail à faire avant de prendre sous leur aile le fils de l'Irlandais. Comme Martin était orphelin de mère, un peu à la manière du vilain petit canard, le jeune rouquin avait naturellement adopté Agathe, et cette dernière le lui rendait bien.

— Martin, cria Elwin dans la porte entrebâillée, il est temps de rentrer.

D'ordinaire, le père voyait immédiatement arriver le

garçonnet dont la tête était surmontée d'une touffe rouge, mais cette fois-ci, rien. Aucune réponse. Il recommença son appel et le résultat s'avéra tout aussi négatif. Sans trop s'inquiéter, Elwin fit le tour des remises, écurie, hangar à bois, toujours rien. Avec une pointe d'angoisse fichée dans le cœur, l'homme se dirigea chez les voisins. Chemin faisant, il orchestrait déjà une punition digne de la durée de l'absence. En y réfléchissant bien, il n'avait pas aperçu Martin depuis plusieurs heures. Sans se soucier de l'heure du souper, Elwin frappa à la porte des Préfontaine et entra sans qu'on l'invite.

— Martin est-il ici ? demanda-t-il nerveusement.

— Non, nous ne l'avons pas vu.

Questionnés par leurs parents, les compagnons de jeux de Martin répondirent également par la négative. Seul Hector trouva quelque chose à dire.

— Je l'ai aperçu cet après-midi, il s'amusait dans le sable. Ensuite, il s'est balancé.

— Et ? continua Elwin.

— Et puis, rien de plus, termina le garçon.

Cette fois, le cœur d'Elwin se mit à battre à contre sens. Il avait perdu son fils, mais comment cela avait-il pu arriver ? On n'égarait pas un enfant comme on égarait un bas. Inquiet, Elwin implora Mary pour qu'elle protège son petit et le guide vers lui. Bien que sa prière fût remplie d'intentions louables, la foi et l'intensité de l'appel n'atteindraient pas le ciel. L'angoisse dominait tout.

Elwin s'enfonça dans le ventre de la maison et se mit à la recherche de Mika. Cette maudite chienne ne répondait jamais lorsqu'on avait besoin d'elle. Les labradors bénéficiaient de la réputation d'être d'excellents renifleurs. Ce qui était bon pour la chasse devrait l'être pour retrouver un enfant de cinq ans. Si Elwin lui faisait sentir un vêtement

appartenant à Martin, Mika le mènerait probablement vers une piste intéressante. L'Irlandais se rappelait l'épisode où l'animal grattait inlassablement un coin du jardin de Mary. À force de creuser, le cabot avait réussi à mettre en charpie les seules preuves encore existantes du délit de Cyril Duclos, le délivrant de son terrible secret même au-delà de la mort. Persuadé que Mika représentait son unique recours, l'Irlandais courut à l'étage pour chercher un des chandails de Martin. Sans se décourager, Elwin recommença à crier le prénom de son fils ainsi que celui de Mika. Et si l'un se trouvait avec l'autre ? pensa soudainement Elwin.

À force de s'égosiller, l'Irlandais obtint une réaction et vit arriver l'animal efflanqué.

— Mika ! Sens, mon chien, sens ! Amène-moi près de Martin.

La bête renifla le chandail sale imprégné de l'odeur de l'enfant et se coucha en rond sur la pierre plate formant une des marches de l'escalier menant sur la galerie.

— Allez, Mika, debout ! l'implora Elwin.

Le cabot avait eu une rude journée et refusait de se lever. Perdant le peu de patience qui lui restait, l'Irlandais commença à bousculer l'animal, le prenant à brasse-corps pour qu'il se tienne sur ses pattes, lui lançant des ordres contradictoires, mais l'entêtée s'obstinait, opposant une fin de non-recevoir. Fou de rage, Elwin tournait en rond, ignorant ce qu'il devait faire. Ses doigts labouraient inutilement son crâne, malmenant sa toison rouge. C'est dans cet état d'esprit qu'Albert Préfontaine découvrit son voisin.

— Tu n'as pas encore trouvé le petit ? demanda-t-il prudemment.

— Non, mais si jamais je lui mets la main au collet, il va passer un mauvais quart d'heure.

— Ne crains-tu pas qu'il se soit enfoncé dans la forêt ?

Un soupir excédé servit de réponse.

— Dans ce cas, organisons une battue au plus vite, proposa Albert. Demandons aux voisins et aux autres résidents du 2^e rang de nous aider. Ainsi nous couvririons pas mal de terrain.

— Mais il fait nuit, nous ne verrons rien, continua Elwin. Il nous faudrait des lanternes, des chiens et des bâtons pour sonder le sol.

Ce qui fut dit fut fait. Pas moins de sept hommes, incluant Elwin et Albert, se mirent en route, prêts à s'enfoncer dans le bois derrière la maison de l'Irlandais. Jamais aucun d'eux n'avait participé à une battue, mais pour retrouver un enfant venant à peine de souffler ses cinq bougies, les bénévoles se firent inventifs et débrouillards. Ils s'organisèrent en rang serré et commencèrent par fouiller systématiquement l'orée de la forêt. Mika fut contrainte de collaborer, mais bizarrement, au lieu de sentir la terre en direction des arbres, elle s'entêtait à rebrousser chemin. Rongé par l'anxiété, Elwin s'obstinait à replacer l'animal dans le bon sens, le forçant à aller de l'avant, quitte à lui pousser dans le derrière au besoin. Étant donné que Mika refusait toujours d'avancer, on lui imposa une laisse. Personne ne voulait se passer du précieux flair du labrador. Pour réussir, il fallait garder toutes les chances de son côté. Après trois heures de recherche, les bras égratignés par les ronces et les épines, les pieds dans la boue, la figure ravagée par l'inquiétude, les hommes ressortirent du bois. Il était inutile de mettre leur propre vie en péril. Les bénévoles se réunirent donc dans la cour arrière de l'Irlandais et décidèrent de reprendre la battue, le lendemain, dès l'aube. À la lumière du jour, ils trouveraient certainement des indices à côté desquels ils étaient sans doute passés. Mais chacun gardait en tête une terrible vérité : dans le bois, il y avait

des prédateurs féroces qui ne feraient qu'une bouchée d'un jeune enfant.

À bout de force, les voisins réintégrèrent leur foyer, racontant à leur femme, en proie à l'inquiétude, le maigre résultat des fouilles. Une fois tout le monde parti, Elwin se retrouva seul avec ses craintes. Ne pouvant se résoudre à entrer dans la maison, il se laissa choir sur la galerie. La tête appuyée sur les genoux, les mains jointes sur ses jambes, ses pensées allèrent vers Mary. Pour la deuxième fois, il perdait son fils, l'abandonnant une première occasion à l'orphelinat, puis une seconde aux loups. Quel piètre père il faisait ! Il ne mériterait certainement pas une médaille, pas plus qu'une mention d'honneur. La forêt ne renvoyait que le bruit des feuilles sèches quittant les branches et atterrissant sur le sol. Soudainement, il entendit Agathe parler. Albert avançait en tenant dans ses bras un enfant barbouillé, affamé et fatigué.

— Saint Ciel ! cria Elwin, la voix étranglée. Te voilà !

Et le père se précipita sur son fils, l'arracha quasiment des mains de son protecteur et, enfouissant son visage dans la masse de cheveux roux, il laissa enfin couler ses larmes.

— Où étais-tu, mauvaise graine ? interrogea-t-il en se redressant légèrement. Nous t'avons cherché partout.

Il avait fallu les yeux du cœur et l'intuition féminine d'Agathe pour que cette dernière retrouve Martin. Quand elle avait su que le groupe ne reprendrait le ratissage du boisé qu'à l'aube, Agathe avait alors demandé à Albert si quelqu'un avait fouillé la cabane à sucre.

— Il se cache là-bas, dit-elle avec une profonde certitude. Viens avec moi, Albert, supplia-t-elle en regardant son mari. Je suis incapable de penser que le fils de Mary passera la nuit dehors.

Malgré la fatigue, Albert suivit sa femme. Fébrile, Agathe poussa plus loin la porte laissée entrouverte.

Immédiatement, l'humidité ambiante la pénétra jusqu'aux os. Là, sur un des bancs de bois, pelotonné en boule et sans autre vêtement qu'un chandail de laine, Martin dormait à poings fermés. Un long soupir de soulagement accompagna la découverte de l'enfant.

— Viens, mon chéri, viens voir tante Agathe.

Albert prit le petit dans ses bras. Martin n'opposa aucune résistance et se laissa porter en se blottissant au creux de l'épaule robuste. Agathe marchait dans l'étroit sentier, à quelques pas derrière son mari. Comme le chemin paraissait interminable à ceux qui devaient remettre leur précieux fardeau.

— Merci, à vous deux, pleurait Elwin. Merci du fond du cœur. Jamais je ne pourrai vous remercier assez.

— C'est Agathe qui a pensé de vérifier la cabane à sucre, articula le jeune père de famille. Moi, je ne l'ai qu'accompagné et porté ce petit vaurien.

— Vous êtes inestimables, soupira Elwin en s'essuyant les yeux.

— Allons nous coucher, conseilla Albert, je suis vanné ! Bonne nuit à vous deux !

Ce soir-là, en s'étendant auprès de son amoureux, Agathe confia à son homme :

— S'il avait fallu que se soit un des miens, je crois que je serais devenue folle.

Martin retrouva son lit. Il avait eu très peur quand Mika l'avait laissé dans le bois. Tant que la chienne était près de lui, il avait joué à l'aventurier, mais tout seul, le plaisir n'était plus le même. Martin avait alors rebroussé chemin. Heureusement, il n'avait pas pénétré trop loin dans la forêt, mais s'était tout de même écarté de sa route, surgissant à l'orée d'une érablière. Au moment où il avait vu la cabane, il se savait réchappé du pire.

Et pour le temps d'un brouillard nocturne, le sommeil se fit dépositaire de la paix et de la satisfaction d'avoir retrouvé un trésor.

Le lendemain matin, Martin se leva tard, et même s'il n'avait que cinq ans, il ne pouvait se soustraire des explications qu'il avait à donner sur sa fugue. Son paternel l'attendait de pied ferme et n'entendait pas à rire. Pour commencer, le jeune déserteur attribua la faute à Mika. Elle était la grande responsable. Il se réserva tout de même un manque de clairvoyance.

— Je savais que Mika ne m'emmènerait pas loin, voilà pourquoi je l'ai suivie.

— Ça aurait pu très mal tourner, ajouta le père. Tu te rappelles avoir prévenu ta tante Juliet des loups dans le bois ? Eh bien, cela vaut aussi pour toi. Je me suis fait un sang d'encre ! Nous t'avons cherché jusqu'à ce qu'il fasse nuit et même au-delà. Dorénavant, je t'interdis d'aller plus loin que la cour de notre maison ou celle d'Agathe. À la prochaine incartade, je t'avertis, je ne remuerai pas ciel et terre pour te retrouver, voilà.

La dernière phrase d'Elwin blessa l'enfant. Cela ressemblait drôlement à un désaveu. Quoi ? Son père ne l'aimait pas assez pour se porter une seconde fois à son secours ? Ce triste constat, jumelé à la défense de quitter la cour commune, rendit Martin pensif. Comment pourrait-il lutter contre ce qu'il jugeait une injustice ?

3

L'automne se transforma en hiver sans que personne n'y trouve à redire. Bien sûr, le froid piquait un peu plus, le soleil abrégait sa course et mourait toujours plus vers l'ouest. Les arbres se déparaient des couleurs qui, depuis quelques semaines les habillaient. Les outardes sonnaient le rassemblement et, dans les boisés dégarnis, les lièvres revêtaient une magnifique livrée blanche.

Après la sainte frousse que lui avait faite son fils, l'Irlandais s'était rapproché de Martin, en fait, il le traînait presque partout. Le petit curieux faisait un apprentissage inusité, s'instruisant autant dans la boutique du maréchal-ferrant que dans celle du marchand général. Lorsqu'Elwin se rendait chez son ami Ti-Phil, le colosse orientait nécessairement la conversation vers la construction, mais il n'oubliait jamais son jeune visiteur. Pour que Martin ne s'ennuie pas, Ti-Phil tirait un bout de bois d'une pile de planches, attrapait un marteau ainsi qu'une poignée de clous. Martin bâtissait des monstres à trois pattes dont la bouche largement ouverte découvrait des crocs menaçants. Ti-Phil adorait le fils d'Elwin et, entre eux, il se permettait d'utiliser un langage codé. Parfois, le grand diable abandonnait son ami ou son travail pour quelques minutes afin d'aider son jeune apprenti à fabriquer la créature qui grossissait à

chacune de ses visites. Durant ce pur moment de bonheur, le menuisier se laissait porter par l'imaginaire de l'enfant, Elwin devenant le spectateur silencieux de leurs fabulations.

Pendant que l'Irlandais et son fils reprenaient du poil de la bête, les époux Lonergan se perdaient dans les dédales des différents établissements à la recherche du bébé de Mary. Joe avait suivi le conseil d'Elwin et s'était rendu à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu. Il lui fallut peu de temps avant de se rendre compte dans quel genre d'endroit Mary avait vécu. Jamais son beau-frère ne lui avait parlé d'asile, et ça, Juliet pouvait le confirmer ! Visiblement mal à l'aise, Joe pénétra quand même dans cette prison pour aliénés mentaux. Dès l'entrée, il fut pris en charge par une nonnette et reconduit dans le bureau de la directrice, qu'il salua. Devant lui, une professe rondouillarde dont la figure comblait complètement la coiffe qui lui enserrait la tête et les joues. Elle s'appelait sœur Saint-Stanilas et son teint rendu rougeaud par la congestion faciale laissait présager une nature sympathique, mais fallait-il vraiment s'y fier ? En effet, sous son aspect bienveillant dormait un dragon qu'on avait intérêt à ne pas réveiller.

Ne sachant pas comment entamer la conversation, Joe choisit de se présenter ainsi que sa femme. Un faible rictus accompagna cette courte entrée en matière. Et sans plus tarder, Joe lança un pavé dans la mare.

— Mon beau-frère, Elwin O'Reilly, m'a fait part du décès de ma sœur, Mary O'Reilly née Lonergan. Il m'a également appris qu'elle était morte en couches en juillet dernier, ici, dans votre établissement.

Déjà le sourire de sœur Saint-Stanislas s'édulcorait quelque peu. Elle rassembla les deux boudins lui servant de

bras et finit par joindre ses mains potelées qu'elle déposa sur le bord du bureau. Joe ne termina pas son exposé pour autant.

— On m'a aussi informé que le nouveau-né avait survécu à sa mère. Je ne suis pas ici pour faire une enquête sur l'accident de ma sœur ou encore les raisons de son décès. Je cherche seulement à réparer les torts causés à son enfant.

— Je vous arrête immédiatement, monsieur. Vous arrivez de je ne sais où, vous débarquez tel un Viking dans notre institution et, sans précaution, vous venez tailler en pièces l'équilibre précaire régnant en nos murs. Peut-être que vos « on m'a appris ou on m'a informé » n'ont servi qu'à vous jeter de la poudre aux yeux et logent bien loin de la vérité.

— Cela me surprendrait énormément, coupa l'Irlandais, car je tiens ces informations de l'époux de ma pauvre sœur.

— Je vais être brève, monsieur, je ne peux pas vous renseigner. Tout ce qui touche les personnes internées s'avère hautement confidentiel. La directrice précédente, celle qui avait divulgué au mari certains éléments du dossier de madame O'Reilly, a été mutée. Ses déclarations lui ont coûté son poste. Ne comptez donc pas sur moi pour vous en apprendre davantage.

Pour montrer le sérieux de sa démarche et qu'on ne l'intimidait pas facilement, Joe lança :

— Mary a été violée par un membre de votre personnel...

— Assez ! cracha l'administratrice comme un coup de semonce. Que voulez-vous ?

— Je vous l'ai dit, je désire voir l'enfant de Mary dans le but de l'adopter. Le sang des Lonergan coule dans ses

veines. En ce qui concerne ma sœur, les torts ne peuvent pas être réparés puisqu'elle est morte depuis quelques mois, mais peut-être que je vous en demande trop.

De façon stratégique, Joe se leva, signifiant ainsi que sa visite se terminait. Puis, avant de quitter la pièce, il revint vers le bureau de la religieuse et prit un malin plaisir à la relancer.

— Dans ce cas, retrouvons-nous en cours, ma sœur. Vous savez, la justice a le bras long, même quand elle vient d'Irlande. Tous les deux, nous sommes soumis au même Code criminel, un cadeau laissé par les Anglais.

Durant cette algarade, Juliet n'avait pas dit un traître mot. Lorsque les deux protagonistes en eurent terminé avec leurs accusations, on entendit la voix calme et haut perchée de Juliet.

— Où pourrions-nous trouver l'enfant de Mary O'Reilly, ma sœur ?

D'une main nerveuse, la religieuse essuya la poussière inexistante sur son pupitre et articula pour elle-même :

— À la Crèche des Sœurs de la Miséricorde.

— Merci, dirent ensemble les Lonergan.

Ayant obtenu leur précieux renseignement, les Irlandais empruntèrent le court couloir d'un vert bilieux et s'engouffrèrent dans la porte de sortie. Dès qu'elle les vit quitter l'établissement hospitalier, la bonne sœur enfila le corridor opposé.

Sœur Saint-Stanislas avait perdu son teint rougeaud. Elle était offusquée de s'être fait avoir comme une enfant d'école à qui il suffit de montrer le bâton pour lui soutirer la vérité. Elle tenta de se ressaisir et de raisonner. Pourquoi s'énerver et prendre la mouche, ces Irlandais ne voulaient que le rejeton ? Qu'ils l'adoptent comme n'importe quels parents le feraient et qu'on n'en parle plus. Et puis, comme cette Mary O'Reilly était morte, il n'y avait aucun risque

qu'elle passe aux aveux. Seul son dossier subsistait encore, et ce sont les quelques pages qu'il contenait qui avaient perdu sœur Joseph. Il fallait donc les mettre en sécurité. Malheureusement, elle n'avait pas le droit de les détruire, mais de les cacher, oui.

La responsable de la bonne tenue de l'institution psychiatrique descendit dans le ventre de l'hôpital et se rendit aux archives. Saint-Stanislas fouilla dans l'un des nombreux classeurs recouverts d'une épaisse couche de poussière et elle s'arrêta à la lettre O. Ses doigts dodus s'insérèrent entre les lèvres de la chemise de carton brun et attrapèrent un paquet de feuilles soigneusement dactylographiées. La main gauche stabilisant le document, d'un index habile, elle commença à tourner les pages aux coins cornés. Pas d'O'Reilly !

— Impossible, ragea la religieuse.

Puis elle recommença sa vérification. Impossible, elle s'était certainement trompée. S'offrant une pensée quelque peu réconfortante, elle conclut qu'on avait probablement mal classé les documents de cette Mary. De plus en plus énervée, la religieuse fouilla les lettres N et P. Toujours rien. Une angoisse croissante s'empara de sa raison. Il fallait absolument qu'elle trouve, sinon comment se défendrait-elle devant un tribunal civil ? Ce rappel à la justice, comme menace bien réelle, la mit dans un état tel qu'elle perdit le contrôle de son corps. La directrice de l'hôpital ressentit une vive douleur abdominale, comme si de puissantes mains s'inséraient dans son ventre et tordaient les nombreuses circonvolutions de son intestin. D'un geste brusque, Saint-Stanislas referma le tiroir du classeur et se plia en deux. Non, elle devait garder son sang-froid. Elle réussit à relever le torse et reprit difficilement sa position verticale. En ramenant ses pieds l'un contre l'autre, elle serra les fesses et

aspira goulûment l'air surchargé de poussière et d'humidité, afin de dominer une nouvelle vague de contractions. Oui, elle maîtrisait la violente colique. Peu à peu, la bonne sœur reprenait confiance en elle. La pression intestinale diminuait graduellement pour revenir en force quelques secondes après. Soudainement, une poussée magistrale la soumit complètement. Attrapant sa lourde jupe noire, Saint-Stanislas partit en courant vers l'escalier. Seigneur ! L'ascension fut interminable. Heureusement que derrière la porte, menant à l'étage, un petit cubicule lui permit de reprendre goût à la vie.

— Merci, mon doux Jésus ! brailla la religieuse.



La Crèche des Sœurs de la Miséricorde était située à Pointe-aux-Trembles, à une bonne distance de Saint-Jean-de-Dieu, ce qui nécessitait les services d'un cocher. Juliet craignait les élans de colère de son mari. Depuis qu'il connaissait la fin affreuse de Mary, Joe s'était mis dans la tête d'adopter le petit et de le ramener à Dublin. Malgré les arguments évoqués par sa femme, l'homme tenait mordicus à faire de ce bâtard un Lonergan au même titre que ses autres fils. Juliet lui expliqua qu'elle n'avait ni l'âge ni la force de s'occuper d'un cinquième enfant et que d'ailleurs, elle avait largement contribué à l'agrandissement de la famille Lonergan. Elle avait fait son devoir.

— Dans ce cas, avait hurlé Joe, je l'éduquerai seul, tu m'entends, Juliet Lonergan. Jamais je n'abandonnerai le bébé de ma sœur.

— Et lorsqu'on te demandera où tu as déniché cette pièce rapportée, que répondras-tu ?

— En Amérique, pardi !

— Je te vois, tentant d'expliquer qu'il est le fruit du viol de ta sœur détenue dans une institution psychiatrique au Canada. Pense à tes clients et à ta carrière, Joe. Pense à notre vie de famille et pense aussi à moi.

Mais le puissant homme d'affaires refusait de reculer. Il adopterait cet enfant malgré ce qu'il lui en coûterait. Lorsque viendrait le temps, il l'enverrait dans un collège réputé comme il l'avait fait pour ses garçons. Il en serait ainsi. Juliet s'était donc abstenue de tout commentaire ou argument ayant avantage à être connu.

En payant le cocher, Joe savait qu'il avait rendez-vous avec les difficultés. Les religieuses gardaient jalousement leurs secrets, économisant les explications. L'homme prit sa femme sous le bras et d'un même pas, ils montèrent le grand escalier menant à la Chapelle de la Réparation. Dès qu'ils ouvrirent la porte, ils furent surpris par l'odeur d'ammoniac qui attaquait sauvagement les voies respiratoires.

— C'est bon signe, lâcha Joe, l'endroit me semble bien tenu. Ça sent le net.

Sans attendre, le couple se dirigea vers un petit cubicule dont l'accès était protégé par une vitre percée d'une lunule. Écrasée derrière une table de travail, une vieille religieuse gardait le fort et répondait aux rares visiteurs. Comme l'activité ne demandait pas trop d'effort, la responsable de la crèche avait confié ce poste à la doyenne, sœur de la Charité. À moitié sourde, cette dernière s'acharnait à faire répéter chacune des personnes qui osaient s'approcher du modeste guichet.

— Bonjour, ma sœur, commença poliment Joe, tentant une approche en anglais.

La fragile religieuse se retourna et dévisagea celui qui avait eu l'audace de la déranger durant son petit somme,

puis elle leva un index crochu, sommant ainsi les visiteurs de patienter. Doux Jésus, pas encore des Anglais, pensa-t-elle ? Sous l'œil attentif des étrangers, la doyenne quitta le cubicule et se mit à trotter dans un interminable couloir percé de nombreuses portes. Elle s'arrêta devant l'une d'elles et, faisant appel à ses jointures arthritiques, elle frappa doucement. Immédiatement, le battant s'ouvrit et une religieuse relativement jeune et affichant un sourire discret sortit de la pièce. Quelques mots rapidement échangés et la responsable de la crèche, c'est ce qu'en conclut Joe, se porta à la rencontre des visiteurs. Les bonnes sœurs avaient intérêt à se montrer de commerce agréable, car un accueil chaleureux disposait habituellement favorablement les futurs parents et ménageait les émotions souvent à fleur de peau. Dans un anglais digne d'Oxford, la religieuse s'adressa à eux.

— Bienvenue dans notre orphelinat.

— Nous désirons adopter un enfant, commença brusquement Joe.

— Dans ce cas, suivez-moi.

La supérieure de la Miséricorde les entraîna vers la pièce qu'elle occupait précédemment. Après avoir offert un siège à chacun, elle s'installa confortablement derrière le pupitre dont l'un des côtés était rempli de formulaires de toutes sortes. En arrière d'elle, un immense Christ en croix meublait tout le centre du mur. La tête inclinée du divin supplicié inspirait la bienveillance et Juliet se mit à l'implorer intérieurement. Au même instant, la religieuse amorça la conversation :

— Je vous écoute.

— En fait, notre demande s'avère assez complexe. Nous sommes à la recherche d'un enfant mâle, d'environ six mois, et né à la suite d'un accouchement clandestin ayant eu lieu à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu.

Cette fois, la supérieure perdit son sourire avenant, tandis que de profondes rides barrèrent son front d'albâtre. Ses lèvres se pincèrent légèrement, puis elle prit une grande inspiration, comme s'il y avait soudainement danger d'asphyxie.

— Qui vous a donné ces renseignements ?

— La directrice de Saint-Jean-de-Dieu. La triste réalité est que la femme dans l'embarras se trouvait être ma sœur et, par conséquent, l'enfant devient donc mon neveu. J'ai l'intention de l'élever et de l'éduquer comme un des miens.

— Votre projet m'apparaît noble et cela vous honore, mais malheureusement, je ne peux accéder à votre demande. Nos règlements nous interdisent d'accorder ce genre de passe-droit. Si vous le désirez, vous pouvez adopter n'importe quel nourrisson et nous pourrions même guider votre choix vers un mâle de six mois, mais un rapprochement tel que vous le suggérez avec le fils de votre sœur reste condamnable.

— Condamnable ! lâcha Joe en haussant soudainement la voix. Je ne m'accommoderai pas d'un autre petit bâtard, j'exige l'enfant de Mary. Ce bébé risque d'être élevé par de purs étrangers alors qu'il a une famille.

— Veuillez baisser le ton, monsieur. En criant, vous n'obtiendrez rien de plus. Sachez que dans cette institution, le mot bâtard est honni. Je vous prierais donc de changer de termes. À moins que vous souffriez de problèmes auditifs, monsieur Lonergan, je ne reviendrai pas là-dessus. La sélection des adoptables doit s'inscrire dans la plus stricte discrétion. Nos petits ne comprendraient pas pourquoi des parents en choisissent un autre plutôt qu'eux.

— Écoutez, insista Joe, à combien se chiffrent les frais inhérents à un de vos rejetons ?

— Monsieur ! s'insurgea la supérieure, nous ne faisons pas le commerce des enfants.

— Mais je suis persuadé que si je vous offrais un don pour le bien de vos protégés, vous l'accepteriez.

Mal à l'aise, la religieuse baissa les yeux en signe d'acquiescement.

— Dans ce cas, continua le futur père, ne perdons plus notre temps. Amenez-moi dans la pouponnière, je saurai le reconnaître entre tous. La voix du sang parlera et ainsi, ma sœur, vous ménagerez la chèvre et le chou.

La responsable souleva les épaules jugeant sévèrement l'assurance affichée par son interlocuteur et entreprit un long corridor percé de larges fenêtres, permettant une surveillance externe. Après avoir passé devant quatre salles, où l'on n'apercevait que la tête de petits lits, sans avertissement, la directrice poussa la porte de la cinquième. La clarté de cette immense chambre provoquait un réel inconfort pour les yeux, bien que ce ne soit pas à cause du soleil blafard s'infiltrant difficilement à travers les rideaux de tulle jaunis. Pour contrer le peu de générosité des rayons lumineux, la jeune religieuse œuvrant auprès des poupons avait allumé tous les plafonniers privés d'abat-jour. Des dizaines de petites couchettes meublaient la pièce. Toutes étaient occupées par des nourrissons de moins d'un an. Chacun d'eux avait été peigné soigneusement et portait une jaquette de coton blanc, une couche grise mal ajustée, ainsi qu'une paire de bas. Les plus âgés étaient accrochés aux barreaux de leur lit d'enfant et essayaient de se tenir debout, quelques-uns jouaient avec un ourson dont la peluche avait déjà connu de meilleurs moments, tandis que d'autres dormaient malgré le bruit de fond provenant des pleurs ou des gazouillis. Impressionnée, Juliet s'arrêta dans le cadrage de la porte et laissa planer son regard sur tous ces petits en mal de parents. Joe ne perdit pas une minute et s'infiltra à travers les rangées, jetant un coup d'œil dans chaque cou-

chette. Éliminant au premier abord les têtes brunes ou noires, le frère de Mary porta attention aux blonds et au seul rouquin que contenait la salle. Sentant son domaine envahi par cet homme peu amène, la responsable du groupe des 0 à 1 an tenta d'obtenir quelques informations élémentaires. Ne recevant aucune réponse, elle se tourna vers Juliet. Coincée sur le bord de la porte, la maman par défaut mesurait tout le poids d'élever un autre enfant. Le courage ne lui donnait pas rendez-vous.

— Je ne cherche rien, articula sèchement Juliet. J'accompagne mon mari. Il désire adopter le fils de sa sœur.

— Malheureusement, il nous est interdit de répondre à toute demande spéciale ou de vous influencer. L'adoption doit rester un geste gratuit et non un acte dirigé.

— Nous le savons très bien, rétorqua Juliet en pinçant les lèvres.

L'index pointant un nourrisson malingre et chétif, Joe s'écria :

— C'est lui ! Regarde, Juliet, voici le fils de Mary.

— Grand Dieu ! Comment le certifier ? s'interrogea Juliet en s'approchant de lui. Je crois que c'est le plus laid et le plus repoussant de toute la pouponnière. Tu veux vraiment adopter ce bébé ?

— Oui ! Je te l'ai expliqué à maintes reprises. Je refuse qu'un Lonergan demeure dans une crèche ou soit élevé par une autre famille.

— Il ne semble pas en très bonne santé, commenta Juliet du bout des lèvres.

— Ça laisse à désirer, répliqua la nonnette, mais...

— Ne me dites pas que nous choisissons un maladif ? s'inquiéta l'Irlandaise.

— Non, mais...

— Puis-je le prendre ? coupa Joe.

— Certainement, monsieur, mais attention à votre bel habit. Il se peut qu’il soit mouillé.

Joe nicha le bébé dans ses bras et fut immédiatement submergé par une bouffée d’amour pour ce petit être abandonné. Il n’avait jamais connu cette sensation avec ses propres enfants. Le poupon ne pesait pas plus qu’une plume et ses cheveux hérissés ainsi que sa peau sèche traduisaient une mauvaise alimentation.

— Je te propose un pacte que tu ne pourras pas refuser, mon fils, un contrat nous liant tous les deux. Tu t’accroches à la vie, et moi, je te donne tous les moyens de t’en sortir. Qu’en penses-tu ?

Pour toute réponse, une menotte agrippa le chapeau du visiteur et le jeta par terre.

— Pardonnez-lui, monsieur, s’excusa immédiatement la petite sœur, il est plutôt malcommode.

— Dans ce cas, j’y vois bien là le petit-fils du vieil Andrew Lonergan.

Pendant que l’on pomponnait bébé Lonergan, Joe et Juliet remplissaient et paraphaient des formulaires de toutes sortes, transférant aux Lonergan les droits parentaux. La directrice fut heureuse de leur remettre le poupon en main propre. Encore une épine de sortie du pied ! soupira la responsable. Une famille à l’aise avantagera cet enfant. Peut-être qu’avec de bons parents et une éducation adéquate, notre petit rouquin s’en tirera, car il partait dans la vie avec une longueur en arrière.

Lorsqu’il embarqua dans le train, de retour pour Belœil, Joe Lonergan ne se doutait pas que sa vie prendrait un tournant radical et que la douleur et l’inquiétude s’inviteraient dans son quotidien.

N'ayant jamais voulu que son mari adopte l'enfant de sa belle-sœur, Juliet refusa net de le tenir dans ses bras. Ils en avaient discuté auparavant et Joe connaissait à quelle adresse elle logeait. Comme son époux avait passé outre son opinion et opposait toujours une fin de non-recevoir aux arguments invoqués, Juliet avait décidé de se retirer de cette aventure. Qu'il se débrouille !

Dans le train, le petit avait pleuré à fendre l'âme et Joe n'avait pas su comment le consoler. Il le brassait d'un côté, puis de l'autre, assez pour donner un solide mal de cœur à l'enfant. Bref, il se demandait ce qu'il devait faire. Entortillé dans une mince couverture de laine, don des Sœurs de la Miséricorde, le mioche avait froid et faim. La directrice de la crèche avait laissé les parents sans ressource, même pas une bouteille de lait pour fermer la trappe de cette machine à brailler. Et Juliet qui refusait de s'en occuper. En fait, Joe n'avait pas prévu cette contestation féminine et l'abandon de la cause légitime qu'il défendait.

— Donne-lui ton petit doigt à sucer, grogna Juliet, rendue agressive par les pleurs du bébé.

Joe enleva donc son gant de chevreau et dégagea son auriculaire qu'il enfonça dans la bouche de l'affamé. Il fallut quelques secondes pour que l'enfant reconnaisse le doigt et commence à téter. Même si cela ne lui mettait rien dans le ventre, ce subterfuge avait au moins le mérite de le reconforter et de lui fermer le clapet. Dans le wagon, les voyageurs poussèrent simultanément un soupir de soulagement.

Dès son retour à l'Hôtel Saint-Mathieu, le père adoptif réalisa rapidement qu'il devait organiser son quotidien en fonction de ce tube digestif vivant et concentrer ses efforts sur tout ce qui entre dans cette petite bouche aux lèvres finement ourlées. Joe se mit à la recherche de nourriture, cela urgiait. Retirant la couverture qui nuisait aux mouve-

ments de l'enfant, Joe l'installa le braillard dans le milieu du lit, soit l'endroit où le nouveau père venait de jeter les bases de sa nouvelle pouponnière, et s'apprêta à quêter un peu de lait à la réceptionniste. Avant de passer la porte, il adressa un regard implorant à sa femme.

— Ne le laisse pas se tuer.

Accommodante, Juliet daigna afficher un signe de tête positif. D'un pas sûr, Joe se dirigea vers le hall d'entrée. Débitant son désarroi tout d'un trait, sans même reprendre souffle, l'homme se confia à la femme du propriétaire.

— Mon Dieu, monsieur Lonergan ! Du lait, nous en avons, mais il y a bien longtemps que je n'ai plus de biberon.

Devant la mine déconfite du nouveau père, l'hôtesse osa une suggestion.

— Si nous utilisons une bouteille de bière vide et nous y ajustons un doigt de gant percé, pensez-vous que votre chiard se satisferait de ce compromis ? Cela vous donnerait le temps d'aller au magasin général demain matin.

Joe fit valoir son incompetence en la matière et suivit l'experte dans la cuisine. De concert, l'homme et la femme mirent au point une tétine acceptable qu'ils adaptèrent à une Molson. Une fois ce problème résolu, le père en formula aussitôt un second.

— Et pour les couches ? Puis-je utiliser un de vos draps ? Il va s'en dire que je vous paierai.

— N'ayez crainte. Je vous en refilerai un qui, de toute façon, aurait fini sa vie en guenilles.

Fier de s'être débrouillé seul, Joe remonta dans sa chambre les bras encombrés par une vieille pièce de literie ainsi qu'une bouteille remplie de lait. Juliet n'avait pas bougé d'un poil, mais le bébé avait dangereusement roulé vers le bord de la couchette. Toujours réfractaire, Juliet jeta un œil critique sur l'invention du siècle.

— Tu penses qu'il boira ? demanda-t-elle d'une voix pointue. Enfin, je te le souhaite.

Content du coup de génie de la patronne de l'hôtel, Joe prit ombrage de la répartie pour le moins cinglante de sa femme. Fourrant les draps entre les belles mains blanches de la frustrée, il ordonna :

— Au moins, rends-toi utile et déchire.

Sans ajouter un mot, Juliet se mit à l'ouvrage, taillant dans le tissu élimé de grands carrés qui serviraient à cacher le derrière de l'enfant.

— Il faudrait lui trouver un nom, lâcha-t-elle du bout des lèvres.

— Que dirais-tu de Lewis ? se hasarda Joe.

— Lewis Lonergan, mmm... ouais, ça ne sonne pas si mal.

— Va pour Lewis Lonergan.

Dès que l'affamé eut goûté au lait, il ne se formalisa plus de la tétine, même si celle-ci avait coûté une paire de gants neufs à l'hôtesse. Il fallait voir le nourrisson posant ses minuscules mains sur la bouteille brune ayant déjà contenu le produit de la fermentation du houblon.

Lewis et Joe alimentèrent les conversations de salons, car il était peu courant qu'un homme s'occupe d'un poupon pendant que la mère restait là, les bras ballants. L'un fut donc taxé de dévouement envers son fils adoptif, et l'autre, de sans-allure. Mais qu'est-ce qui pouvait bien pousser un étranger à choisir un des leurs ? Les orphelins ne devaient pas manquer dans leur pays.

— Que feront-ils de ce mioche ? demandèrent certains.

— Où l'ont-ils déniché ? s'interrogèrent les autres.

— Et Elwin, que pense-t-il de tout ça ?

— De ce temps-ci, l'Irlandais file un mauvais coton, avait reconnu François Dubois, le marchand général.

En effet, Elwin avait les oreilles dans le crin. Il n'aimait pas que son beau-frère se couvre de ridicule et devienne l'objet de goguenardises. Heureusement, chacun de ces bavards ignorait la provenance du bébé et seuls quelques amis proches d'Elwin connaissaient la triste réalité. En vérité, son amour pour Mary ainsi que la douleur quotidienne qui avaient été siens durant ce long internement avaient fini par assécher son cœur. Même la curiosité de voir l'enfant n'avait pas réussi à faire pâlir sa volonté de le répudier. Voici qu'à moult reprises, le prénom du petit orphelin fut murmuré à travers le village. Ainsi, des bouches soi-disant muettes se dépêchèrent de livrer l'information, laquelle ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd, terminant son parcours sur les terres du 2^e rang. Lewis Lonergan ! Mary aurait aimé ce prénom. De son côté, Martin avait pressenti qu'un mystère planait autour du poupon de sa tante Juliet ou, devrait-il plutôt dire, le bébé de l'oncle Joe.

Un matin où la température frisait le moins dix degrés Fahrenheit, Martin et Hector s'amusaient dans la neige, lorsque ces derniers remarquèrent un équipage filant à la belle épouvante. Au risque de se déchirer un muscle des bras, l'homme tirait de toutes ses forces sur les guides de sa jument et réussit finalement à la stopper à quelques pieds de la maison de son père. Sous les traits figés par le froid, le jeune O'Reilly reconnut son oncle Joe qui, de façon malhabile, s'accrocha les pieds dans une entrave et faillit passer par-dessus bord. Deux minutes plus tard, le tonton s'engouffrait dans la résidence, laissant frissonner Juliet et le nouveau cousin dans le traîneau. Prudemment, Martin s'avança vers la voiture et demanda à voir le bébé. Approchant une main gantée vers la couverture de laine emmaillottant le petit,

Juliet dévoila une frimousse rougeaude ressemblant drôlement à une framboise surmontée d'une touffe de poils orange. Était-ce le froid qui rendait l'enfant aussi ingrat ? Martin fut franchement déçu de l'allure de son cousin, tandis qu'Hector, plus expressif, fit carrément une grimace en apercevant Lewis. Heureusement, conclut l'aîné, cet affreux clown n'appartenait pas au clan Préfontaine. Martin posa tout de même quelques questions concernant ce gnome pour le moins surprenant.

— Pourquoi est-il si petit ?

— C'est encore un bébé, mais comme toi, il grandira, répondit Juliet.

— Ira-t-il dans le groupe des trois à quatre ans comme moi, lorsque j'habitais à l'orphelinat ?

— Non, il viendra en Irlande avec nous, à Dublin.

— Il ne restera pas ici ? s'étonna Martin. Pourquoi l'emmenez-vous si loin ? protesta celui qui aurait aimé élargir son cercle familial.

— Parce que nous vivons dans ce pays, tout comme ses frères aînés.

— Il a déjà des frères ! Et moi qui suis tout seul, chiala l'enfant déçu de la tournure des événements. J'espère que papa me permettra d'aller chez vous. J'ai hâte de jouer avec lui, même s'il n'est pas beau.

Et puis Martin avait entendu des cris et des éclats de voix provenant de la maison. Oncle Joe semblait se chicaner avec son père. Martin détestait la dispute, d'ailleurs, sœur Immaculée punissait sévèrement celui qui élevait le ton. Mais là, Elwin et Joe hurlaient à tue-tête, si bien que la bagarre risquait de se déclarer à tout instant. Décidant d'aller au-devant de l'inéluctable empoignade, Martin rentra et s'arrêta dans le vestibule. Lorsqu'il vit les deux hommes s'affronter, prêts à se battre, l'enfant regretta de ne pas avoir

continué à jouer dehors. Comme son père était laid ! Les traits déformés par la colère, les cheveux grimpés dans les airs, il ressemblait à une hyène défendant son territoire. Et l'oncle Joe, dos à la porte, menaçait de ses bras le maître des lieux. Un spectacle de piètre qualité !

— Non, criait Elwin, je ne garderai pas ce chiard. Je vous l'ai dit à maintes reprises, je ne lèverai pas le petit doigt pour lui. Et puis, ne m'en parlez plus. Vous vous pavanez dans toute la ville, montrant le bâtard de Mary à tout le monde, ne venez pas, en plus, me demander de veiller sur lui ! Et votre femme, pourquoi ne s'en occupe-t-elle pas ? Elle a pourtant élevé quatre enfants, elle doit savoir comment s'y prendre. Elle ne me semble pas trop manchote.

— Elle refuse de m'aider, déclara Joe en baissant la voix.

— Jamais, vous m'entendez, Lonergan, jamais le fils de ce violeur n'entrera chez moi ! Ici, nous sommes dans la maison des O'Reilly.

— Maudit fou ! hurla Joe à son tour. Je ne vous demande que quelques jours, le temps de régler mes affaires à Boston, un simple aller-retour.

— J'ai dit : pas de Lonergan chez moi et jusqu'à présent, vous en êtes un, rugit Elwin.

Martin n'aimait pas entendre cette conversation. Son père avait prononcé des mots durs envers son oncle. Comment pourrait-il punir son papa de s'être chicané avec le frère de sa maman et d'avoir laissé tante Juliet et Lewis geler dans la carriole ? Décidément, son paternel n'était pas toujours gentil et lui, il devait se faire justicier comme sœur Immaculée.

En terminant sa phrase, Elwin mit la main sur la poignée de porte et l'ouvrit largement, signifiant à Joe de sortir. Se plantant bien droit devant son beau-frère, Joe y

alla d'un dernier commentaire, question d'avoir le mot de la fin :

— Ne vous inquiétez pas, O'Reilly, vous ne me reverrez plus. Je me demande encore pourquoi ma petite sœur est venue mourir ici quand elle aurait pu marier un bon garçon de chez nous et vivre sans qu'il lui en coûte sur la terre du vieil Andrew. Maintenant, je regrette de ne pas l'avoir retenue.

— Dehors ! hurla Elwin rouge comme la lampe du sanctuaire.

Coiffant son haut de forme, Joe Lonergan franchit la porte, protégeant ainsi son crâne dégarni. Sans plus de façon, il sauta dans la carriole et déguerpit, laissant derrière lui une fine poussière blanche qui, après être demeurée en suspension quelques instants, enfarinait doucement le décor.

Une fois son beau-frère parti, Elwin jeta deux bûches dans le feu qui faiblissait afin d'empêcher le froid de s'incruster entre les murs. Quand il eut terminé, il s'étonna de voir son fils derrière lui. Ce dernier affichait un air grave pour un enfant de cinq ans.

— Qui a-t-il, Martin ? demanda l'impatient.

— Rien, papa.

— Dans ce cas, profites-en donc pour ramasser tes jouets. Il faut les mettre dans le coffre, car lorsque l'un de nous deux se sera blessé...

Martin prit son courage à deux mains, interrompit et affronta son père.

— Pourquoi te disputais-tu avec l'oncle Joe ?

— Cela ne te regarde pas, mon fils. Il arrive parfois que l'avis des grandes personnes diffère.

— Et pourquoi as-tu prononcé le mot *bâtard* en parlant de ma mère ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et comment un bâtard peut-il appartenir à maman, elle est morte ?

Elwin resta bouche bée. Qu'avait donc entendu Martin ? De toute évidence, suffisamment pour savoir que quelque chose n'allait pas du côté de Mary.

— Je crains que tu aies mal compris. Viens ici me montrer tes oreilles, je crois qu'elles sont sales, argumenta Elwin.

Et le père attrapa son fils et examina les petits pavillons afin de faire diversion.

— Voilà, j'avais raison, elles sont pleines de cire.

— Comment maman est-elle morte ?

— Je te l'ai expliqué à plus d'une reprise. Ta maman s'est endormie, tout doucement.

— Elle s'était couchée avec le bâtard ?

— Je ne veux plus que tu utilises ce mot. Un bâtard est un enfant qui n'a pas de papa.

— Comme moi lorsque je vivais avec sœur Immaculée et le groupe des trois à quatre ?

— Ça se ressemble un peu.

— Je suis donc un bâtard, moi aussi ?

— Non, tu n'es pas un bâtard, reprit Elwin avec véhémence. Je suis ton père, même si ça ne te plaît pas. Et maintenant, ton papa te dit qu'il est grand temps de l'écouter et de ramasser tes jouets.

Devant le ton adopté, Martin s'exécuta, mais le sujet du bâtard restait entier. Pour obtenir satisfaction, l'enfant conclut qu'il devait poser la question à sa tante Agathe, elle saurait lui expliquer pour qu'il comprenne.



Devant le refus obstiné d'Elwin O'Reilly de garder Lewis pour quelques jours, Joe s'en remit à la bonne volonté

de sa femme. Pour la nième fois, il essuya un revers. Pas question qu'elle lève le petit doigt pour aider son mari. Il avait voulu en faire à sa tête, qu'il se dépêtre !

Joe était donc parti pour Boston avec le mioche dans les bras se disant que c'était là pure folie. Encombré par son porte-documents, sa valise et les couvertures, Joe se débrouillait tant bien que mal. Heureusement, le bébé coopérait, car durant plus de deux heures, il répondit aux désirs de son père et s'endormit au rythme régulier des roues d'acier sur les joints des rails. De l'opinion de Joe, Lewis aurait pu continuer à se laisser bercer plus longtemps, car dès l'instant où il se réveilla, le crevard commença à réclamer du lait. Suivant le conseil de Juliet, l'homme d'affaires lui fourra le petit doigt dans la bouche en jurant. Cet enfant possédait-il un estomac insatiable, ou encore, un trou sans fond ? Au moment où Lewis sentit ce leurre grossier contre sa langue et son palais, il en profita pour s'exprimer encore plus fort. Il avait faim et mit tant d'ardeur à le démontrer qu'il vint à bout de la patience de son père. Joe glissa la main dans son sac de voyage et toucha la bouteille de lait qu'il avait apportée, pour les au cas où. Mais le liquide était froid, ce qui risquait de donner des coliques au braillard. Sa tolérance nivelée à zéro, Joe offrit à son fils le biberon artisanal. Habitué à boire du lait chaud, Lewis fit d'abord la grimace, puis avala d'un trait tout le contenu du biberon.

En moins de trente minutes, chaque passager devint le témoin auditif des douleurs abdominales de Lewis. Durant plus d'une heure, le bébé se tordit dans tous les sens, s'arc-boutant sous la contention que représentaient les bras de son père, gênant ainsi le principal intéressé face aux figurants impuissants de cette tragi-comédie. Joe commençait à regretter amèrement l'adoption et il s'en fallut de peu pour qu'il décide, dès son retour, de confier l'enfant aux

religieuses, ou pire, de le laisser sur une des banquettes de ce maudit train. Seigneur Dieu, priait-il intérieurement, donnez-moi la force de passer au travers, et toi, petite sœur, occupe-toi un peu de ton fils. Finalement, les nœuds dans le ventre de Lewis se dénouèrent lentement. Fatigué, Lewis ferma les yeux et s'endormit. Jamais Joe ne s'était jugé si incompetent. Enfin, le tortillard finit par s'arrêter à la gare de Boston. Dès que les roues entamèrent leur dernier tour, Joe cala le bébé sur son avant-bras et sortit du cercueil qui crachait son ultime jet de vapeur. Encombré de valises, l'Irlandais héla un taxi et s'y engouffra.

— Vite ! À l'hôtel Ambassador, cria presque Joe.

Dès qu'on lui eut assigné une chambre, l'Irlandais grimpa le long escalier le menant au 202. À chacun de ses voyages, l'homme d'affaires choisissait toujours l' Ambassador et, curieusement, à chaque visite, on lui attribuait la 202. La pièce lui étant familière, Joe se jeta sur le lit et cala Lewis contre son flanc afin de le surveiller. Épuisé par l'interminable trajet, le père adoptif sombra presque instantanément dans un profond sommeil. Ce n'est qu'à son réveil, qu'il mesura l'étendue de la folie qui l'avait pris d'assaut en sortant ce bébé de la crèche. Il devrait s'en occuper pour le reste de ses jours et voilà que cela lui pesait déjà. Comment cela se faisait-il ? Il avait pourtant éduqué quatre enfants, mais à ce moment-là, il était plus jeune et Juliet rêvait au même avenir que lui. Actuellement, elle boudait dans un hôtel de Belœil au lieu de l'accompagner. Et en émettant un profond soupir, le père adoptif se dit que bientôt, il devrait encore nourrir ce rouquin, sans compter qu'il était mouillé d'un bord à l'autre. Peut-être que Juliet avait raison. Et si ce n'était pas le fils de Mary ? S'apprêtait-il à mettre du pain dans la bouche d'un étranger ? Quoi qu'il en soit, il devait s'organiser.

Plantant Lewis au milieu du lit avec des oreillers en guise de garde-fous, Joe dévala l'escalier et ne s'arrêta que lorsqu'il fut devant la réceptionniste. Cette femme entre deux âges devait certainement connaître les enfants et pourrait, à coup sûr, le dépanner.

— Bonjour, madame, commença Joe.

S'il voulait avoir la dame de son côté, valait mieux y mettre les formes. En contrepartie, l'homme récolta un sourire avenant. Essayant d'être bref et le plus concis possible, en quelques mots, Joe résuma son histoire d'adoption.

— Ma sœur est morte lors de son accouchement en me laissant un bébé sur les bras. Mais voilà, les soins d'un nourrisson nécessitent une foule de choses, à commencer par les couches et les biberons, soit de quoi subvenir à ses besoins les plus immédiats. Ensuite...

— Ne vous épuyez pas à me fournir une liste longue comme une avenue, je connais, trancha la femme. J'ai élevé trois enfants.

— Le hic est que demain, je dois partir pour une importante réunion d'affaires et je dispose de peu de temps me permettant de courir les commerces spécialisés. D'ailleurs, je ne sais pas grand-chose à propos des gamins, avoua candidement Joe.

— Vous me voyez désolée ! Malheureusement, je ne peux pas vous rendre ce service, car je dois rester à mon poste. Par contre, ma fille aînée pourrait faire ces achats pour vous.

— Peut-elle également agir à titre de gardienne ? Je paierai le prix demandé. Imaginez l'accueil de la Ford Motor Company si j'arrivais au comité avec un nourrisson dans les bras ?

— Laissez-moi parler à Deborah, termina la femme qui démontrait une confiance reconfortante.

Le lendemain matin, Joe se leva d'un coup sec. Même

s'il avait peu dormi, il devait se préparer pour la réunion et puis, il faut le dire, il était dans tous ses états, car il n'avait reçu aucune nouvelle de la dame. Ouvrant la porte sur un espoir, il fut surpris de voir tomber un billet.

Cher monsieur Lonergan,

Ma fille Déborah accepte de faire les courses pour vous et de garder votre petit Lewis. Passez à l'accueil avant de partir.

Madame Fraser.

Joe sautait de joie. Non seulement il pouvait accorder toute son attention aux négociations qui suivraient, mais encore venait-il de prouver que, dans la vie, il y avait toujours moyen de se débrouiller. Ce n'était pas parce qu'on portait des pantalons qu'on ne pouvait pas s'occuper d'un bébé. Excité, Joe prit Lewis dans ses bras et le souleva dans les airs, le faisant tournoyer jusqu'à ce que l'enfant soit embêté par une vilaine nausée. Heureusement, Lewis avait le ventre vide et ne rejeta que des sécrétions sur le veston de son père.

— Sacre Dieu, Lewis, tu aurais pu dégueuler ailleurs !

Le temps de ramasser les dégâts et de laver la tache sur son manteau, déjà la nounou frappait à la porte. Une fois les présentations terminées, la jeune fille déposa par terre un sac bien garni. Biberon, tétine et bouteille de lait côtoyaient allègrement les couches, les épingles et la poudre pour les fesses. Lewis accepta de faire des sourires à la demoiselle, modulant ses plus beaux gazouillis pour cette déesse.

Confiant, Joe prit un taxi et se rendit au 802 Harrison Street. Le temps lui pressait, car il avait largement dépassé l'heure du rendez-vous. Déjà, les directeurs des divers

départements avaient donné leur rapport et le président-directeur général de la compagnie l'attendait pour discuter finances. Il était question d'injecter des sommes importantes dans la Ford Motor Company gérée par Henry Ford. Joe démontrait une confiance aveugle dans l'automobile à essence qui, selon lui, révolutionnerait le monde des transports. S'ils voulaient faire fortune, c'était là qu'il fallait investir. Une fois les papiers signés et des promesses d'affaires dans la poche, Joe ne se raccrochait qu'à une idée : revenir à Belœil et reprendre le premier bateau en partance pour l'Irlande.

— Et puis, il fait toujours froid dans ce maudit pays ! ronchonnait-il.

Juliet démontra une certaine joie de revoir son mari. Elle s'était ennuyée de lui et le fait de demeurer seule dans une ville où elle ne connaissait personne l'avait rapidement lassée. Lorsqu'elle eut quitté les bras protecteurs de son compagnon, elle jeta un coup d'œil de travers vers Lewis.

— Tiens, je t'avais presque oublié, petit poison.

— Juliet, j'ai pris une décision. Que dirais-tu de rentrer chez nous ? Nous nous sommes brouillés avec l'unique personne avec qui nous avons un lien ici, et puis, il y a ce damné froid qui me glace les os.

— Je suis parfaitement d'accord, mais que ferons-nous de Lewis ?

— Pardi, Juliet, nous l'emmènerons. Nous avons sorti cet enfant de l'orphelinat, ce n'est certainement pas pour l'y retourner même s'il nous en coûte. Et puis, j'ai réfléchi à autre chose. Puisque ma sœur est décédée, j'aimerais ramener son corps dans le Galway. Qu'en penses-tu ? Nous l'enterrerons près du vieil Andrew.

— Mais mon pauvre mari, tu dois être tombé sur la tête. Cette entreprise me semble encore plus folle que d'adopter l'enfant. Et puis raisonne un peu, nous sommes en hiver...

— Pour quelques dollars, nous trouverons bien un bon bougre capable de creuser un trou dans la terre gelée.

— Et Elwin ?

— Comment Elwin ? s'insurgea Joe qui avait toujours la dernière chicane avec son beau-frère sur le cœur.

— Il ne te permettra pas de prendre le corps de sa femme.

— Et nous ? Nous n'avons pas un mot à dire ? Il l'a laissée moisir dans un hôpital de fous. Plutôt mal placé pour me faire la leçon, n'est-ce pas ? Ma sœur devrait reposer près de nos ancêtres. Le sang des Lonergan parlera. Cet O'Reilly ne peut garder la dépouille de Mary pour lui tout seul. D'ailleurs, quelle preuve avons-nous de ce soi-disant mariage ? Sa parole ? Je ne peux pas me fier à cet homme. Je le sens trop différent de nous.

Avant de confronter Elwin, Joe Lonergan protégea ses arrières et rencontra le curé Durocher. Ce dernier, toujours affable, reçut le frère de Mary et le félicita pour l'adoption du fils illégitime de la pauvre femme. Lorsque le visiteur aborda l'exhumation de sa sœur, l'humeur du religieux changea complètement. Plus le Dublinois énumérait les raisons le motivant, plus la figure du saint homme se faisait grave et austère.

— Je vous arrête immédiatement, monsieur Lonergan. Autant je saluais votre geste d'offrir une famille au petit Lewis, autant j'abhorre celui que vous m'exposez maintenant ! Les autorités ecclésiastiques interdisent toute

manipulation des corps, et ce, par respect envers l'être sacré. Imaginez la scène si chacun se permettait de ramener ses parents décédés dans le cimetière de la paroisse natale. Nous sommes un pays de colonisation, monsieur, et je ne crois pas que la vieille Irlande souffrira qu'une de ses citoyennes n'ait pas réintégré le berceau national. Mary est venue ici en toute connaissance de cause, pour retrouver son fiancé. Occupez-vous des vivants, monsieur Lonergan, et laissez les morts dormir en paix. Dites-moi, avez-vous parlé de votre intention à Elwin ? Je doute qu'il soit d'accord. Cet homme a essuyé assez de tempêtes, il serait malveillant de le replonger dans des affaires mortuaires.

— Si, malgré votre avertissement, je mettais mon projet à exécution, quelles sanctions le diocèse pourrait-il m'imposer ? Ce n'est pas un tribunal civil, à ce que je sache ?

— À votre place, monsieur Lonergan, je n'essaierais pas, conclut le curé Durocher. Maintenant, veuillez m'excuser, du travail m'attend.

De mauvaise grâce, Joe se plia aux recommandations du religieux et, du même coup, suivit les conseils de Juliet. Il conclut même un marché avec sa femme.

— Si je laisse tomber l'idée de ramener le cercueil de ma sœur au pays, accepteras-tu de m'aider à prendre soin de Lewis ?

Acculée au pied du mur, Juliet acquiesça, mais intérieurement, elle gardait une réserve, une protection contre les abus que pourrait causer l'amour.

Le cœur rempli d'amertume envers ce Nouveau Monde, les Dublinois plièrent bagage et reprirent le train pour Montréal et, de là, le dernier bateau en partance pour leur Irlande natale. Joe laissait derrière lui une sœur qu'il avait plus chérie depuis sa mort que de son vivant et qui reposait sous une épaisse couverture de neige, ainsi qu'un

beau-frère avec qui il aurait eu plaisir à s'entendre, n'eût été du mauvais caractère de ce dernier. Jamais plus il ne reviendrait dans ce pays et à compter de ce jour, il mettrait toutes ces énergies à faire de ce petit orphelin un fils dont il se permettrait d'être fier.

4

Ce matin, Martin ne se possédait plus de joie. Mis comme un prince, il se tenait droit devant son père et acceptait que ce dernier dompte sa tignasse rousse. Le peigne enduit de savon, Elwin effectuait des allers-retours sur le crâne du petit. Près de la porte d'entrée, son ami Hector prenait son mal en patience.

— Ah ! Tu as fini, papa ? s'énerma Martin.

— Je ne veux pas que les Clercs de Saint-Viateur trouvent à redire sur ton habillement ou ta toilette.

Enfin, Elwin enfila sur les frêles épaules deux lanières de cuir qui retenaient le sac d'école brun cousu par le cordonnier. Fier comme un paon, Martin fit quelques pas vers son voisin.

— Tu n'oublies rien ? demanda Elwin.

— Si, mais je ne suis pas une fillette pour te bécoter à chaque fois que je quitte la maison.

Martin ne voulait surtout pas embrasser son père sous l'œil curieux d'Hector, car il avait trop peur d'être jugé et de passer pour une fille. Il était presque devenu un homme et il devait agir comme tel. Accompagné de l'aîné d'Agathe, Martin poussa la porte et salua son paternel de la main. L'enfant appréhendait de marcher jusque chez les Clercs de Saint-Viateur. Il fallait descendre l'interminable chemin

Saint-Jean-Baptiste et une fois rendu à la rue Richelieu, il devait tourner à gauche, dépasser l'église, le presbytère, le couvent des Sœurs-de-la-Présentation-de-Marie pour finalement se retrouver devant l'établissement des garçons. Étonnamment, à écouter le verbiage d'Hector, le jeune étudiant n'avait pas trouvé la route trop longue. Et les voilà tous les deux dans la cour des frères de Saint-Viateur. Ils étaient arrivés de justesse, car déjà un frère sonnait la cloche. Par son habillement, l'homme ressemblait étrangement au vicaire Dubois. À chaque trajectoire, la lourde masse de bronze frôlait la soutane du religieux et échappait un ding et un dong sonores, spécifiques à cette école. Dès le premier coup, tous les élèves se mettaient à bouger dans tous les sens et de cette agitation naissaient de longues colonnes d'élèves silencieux.

— Va, prends ton rang avec les petits, chuchota Hector. Je dois te laisser ici.

Même s'il se trouvait au milieu d'enfants de son âge, Martin montrait des yeux tristes. Pourtant, encore ce matin, il affichait tant de joie. À présent, il se sentait abandonné par son protecteur qui filait déjà vers le groupe de troisième année. À la vitesse de l'éclair, Martin revit sœur Immaculée et le rang ordonné des trois à quatre ans. Mais aujourd'hui, pas de religieuses, que des frères aussi noirs que des corbeaux et possédant une réputation à la hauteur des mérites qu'on leur attribuait, soit d'avoir une bonne poigne avec les jeunes garçons. Souvent, des corniauds peu intéressés à étudier se retrouvaient sur les bancs d'école. Leurs parents, s'avouant incapables de leur serrer la vis, comptaient sur les Clercs pour imposer la discipline qu'ils ne pouvaient faire exécuter à la maison. Lorsque le frère Clément vint se poster devant les petits, Martin prit peur. Cet homme, plus grand que le chef des pompiers du village, avait la tâche

d'enseigner les matières de base à une bande de jeunes illettrés. En plus de leur inculquer les connaissances académiques requises par le gouvernement, le professeur devait leur transmettre des valeurs temporelles telles que l'ordre et un code d'éthique personnel.

— Eh, toi, le rouquin, arrêtes de rêvasser ! cria le frère Clément. Aligne-toi comme les autres.

Apostrophé devant tous les garçons de sa classe, Martin sursauta et se conforma immédiatement à la directive reçue. Une fois tout son petit monde en rang presque parfait, le religieux continua :

— Regardez bien quels compagnons se trouvent en avant et à côté de vous. Vous devrez vous en souvenir, car vous garderez cette place durant toute l'année. Compris ?

À cette mise en garde, certains répondirent par un signe de tête, tandis que d'autres y allèrent d'un oui sonore. L'ensemble n'était pas parfait, mais cela viendrait au fil des jours. Le frère Clément tourna donc le dos à ses jeunes élèves et s'aventura dans les entrailles de l'école. Le religieux parcourut deux longs couloirs ressemblant à de larges boyaux percés de part et d'autre par des portes closes, puis après un léger crochet sur la droite, il déboucha devant une classe qui portait la nomination suivante : 1^{re} année, frère Clément. Dans quelques semaines, personne n'aurait besoin de ce rappel, car les étudiants seraient habitués.

Pour la première fois de sa vie, Martin découvrait une salle de classe. Inutile de dire qu'il était on ne peut plus impressionné. À partir de la moitié de la pièce, trois rangées de quatre pupitres doubles, solidement ancrés dans le plancher, devenaient les témoins muets de la curiosité et du travail acharné des jeunes garçons. Un grand tableau noir occupait la quasi-totalité du mur mitoyen et se terminait tout près d'une tribune sur laquelle le frère Clément

exercerait son autorité. Deux fenêtres, affublées d'horribles stores verts, lorgnaient du côté de la cour. Lorsque tous les petits furent entrés, l'enseignant ferma la porte et commença alors l'installation. Du fait qu'il ne connaissait aucun de ses nouveaux élèves, l'enseignant laissa chacun s'installer selon son désir et, du même coup, porta attention aux amitiés déjà existantes. Le frère ne proscrivait pas la franche camaraderie, pourvu que la discipline soit respectée, mais riche de son expérience auprès des jeunes garçons, le religieux n'ignorait pas que la bonne entente, à cet âge, durait peu, l'un délaissant l'autre au profit de celui-là. Une fois tous les écoliers assis, le professeur se permit un mot de bienvenue ainsi qu'un court discours où il vanta les vertus du savoir.

— Durant vos cours, vous apprendrez, entre autres, l'histoire de la conquête du Canada par les Anglais sur les Plaines d'Abraham. Depuis ce temps, ils sont nos maîtres et le Roi d'Angleterre, notre souverain. Depuis ce jour, les Canadiens français ne cessent de secouer le joug colonial qui leur est devenu intolérable. Moi, aujourd'hui, je vous dis que l'avenir de notre peuple passe par l'école. Vos pères et vos mères n'ont pas tous eu la chance de s'instruire. Alors, il faut saisir l'opportunité qui s'offre à vous. Apprenez à lire, à écrire, sachez compter correctement et ainsi vous tiendrez votre destin en vos mains. Soyez des colons prospères, des marchands honnêtes, des prêtres compréhensifs, des avocats capables de défendre la veuve et l'orphelin, des notaires aptes à rédiger des actes officiels. En vous instruisant, vous serez considérés comme l'élite de demain. Rappelez-vous que tout ça commence ici, sur ce banc d'école.

Martin fut frappé de plein fouet par ce discours patriotique même qu'un fragile souhait vint s'entremêler aux

paroles de son maître. Le fils d'Elwin ignorait l'avenir, mais chose certaine, il deviendrait quelqu'un, quelqu'un de bien et son père serait fier de lui. Le frère Clément tira de son pupitre une feuille et cocha la liste des présences. Le grand religieux devait retenir, et ce le plus vite possible, le nom de chaque élève. Martin attendit d'être appelé et, comme tous ses camarades, leva sa main à l'appel de son patronyme.

— Martin O'Reilly ? D'où viens-tu, petit ?

Martin ne savait ce qu'il fallait répondre. Puis dans ce qu'il crut être un éclair de génie, il déclara :

— Du 2^e rang, monsieur.

— N'es-tu pas le fils de l'Irlandais ?

— Oui, monsieur.

Et le frère continua : Armand Petit, Charles Poitras, Jonas Quenneville... Intérieurement, Martin apprécia que son titulaire ne s'attarde pas trop sur son nom, car sa famille, même si elle sortait un peu de l'ordinaire, ne présentait rien de drôle. Il vivait seul avec son père, car sa mère était morte depuis trois ans. En plus de ses parents, Martin n'avait qu'un oncle et une tante qui s'étaient enfuis du pays en amenant son unique cousin avec eux.

Une fois sa liste de présences épuisée, le maître invita ses élèves à placer leurs effets scolaires sur la tablette située sous leur pupitre.

— N'oubliez pas qu'il faut partager cet espace commun, expliqua le frère Clément.

Peu habitués au silence, ce fut dans un murmure confus et un bruit de sacs qu'on laisse tomber que se fit le transfert. Enfin, l'école va commencer pour de vrai, pensa Martin. Bientôt, il serait capable de lire et d'écrire, mais avant de s'attaquer à cet exploit, il se contenterait de raconter à son père comment c'était passé son premier jour de classe. Elwin avait insisté pour qu'Hector accompagne son fils tout

au long du trajet. Avec autorité, l'aîné avait donc déterminé le *modus operandi* en décrétant :

— Le premier qui termine attend l'autre dans la cour de récréation.

Quand à la fin de la journée Hector rejoignit Martin, ce dernier déploya un large sourire signifiant : maintenant, je suis de ceux qui savent. Endossant son sac d'école, Hector se plia de bonne grâce au récit décousu du novice et prit plaisir à suivre les tribulations du frère Clément.

— Quand ce fut à mon tour de répondre présent, expliquait Martin, le professeur m'a demandé d'où je venais. En fait, je suis resté surpris.

— C'est vrai que ton nom sonne un peu bizarre, commenta Hector. Il n'y a que ton père et toi qui vous appelez ainsi.

Dès qu'il entreprit le chemin du retour, Martin constata que quelque chose avait changé en lui. On aurait dit qu'il avait grandi, que sa taille s'adaptait à l'événement vécu et qu'en dedans, les fils qui le retenaient dans le monde de l'enfance se brisaient, faisant place à celui des adultes. Oh ! Il était loin d'être un homme, mais il avait découvert comment en devenir un. Maintenant, grâce à l'instruction, il pourrait se permettre de faire des choix. Oui, il sera quelqu'un de bien, quelqu'un qui se dévoue pour les autres et en qui on a confiance.

Cela prit quelques jours et déjà Martin ne souffrait plus de la longueur de la route tant il était heureux de sa nouvelle vie. Parfois, Hector et Martin ne parlaient pas, se contentant simplement de marcher côte à côte. Souvent, dans le silence qui les accompagnait, l'image de l'orphelinat forçait l'imaginaire du cadet. Martin revoyait le long cordon des trois à quatre ans en culotte courte, avançant sous la fêrule de sœur Immaculée. Afin de refouler ce souvenir loin dans son subconscient, Martin s'obligeait à faire le vide ou

encore, appelait une autre vision. Rien à faire, tout était bloqué sur l'interminable alignement d'enfants en pantalon beige et de petites mains cherchant celle d'un ami.

Un soir, assailli par une morosité persistante, Martin se rapprocha de son père et lui demanda de lui parler de Mary. Depuis longtemps, il pensait souvent à elle et ressentait un désert dans son cœur. Pourquoi était-ce normal et même bien considéré de faire étalage des connaissances acquises à l'école, tandis qu'il devait se taire, et pire, rester ignorant des faits concernant sa propre mère ? Tous les enfants avaient une maman et personne ne s'en cachait. On parlait bien de la Vierge Marie et pourtant, personne ne l'avait vu. Et le frère Clément qui martelait sans cesse leurs devoirs envers le quatrième commandement de Dieu : « Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement. » Martin voulait bien respecter et aimer ses parents, mais il n'avait que son père. Pourquoi sa maman était-elle disparue sans qu'elle puisse lui faire un dernier câlin et lui donner un ultime bisou ? Constamment questionné sur le sujet, Elwin finit par s'ouvrir. Mais que pouvait comprendre un jeune garçon de six ans à la fin atroce de Mary ? Pouvait-il lui annoncer de but en blanc : ta mère est tombée malade peu de temps après ta conception et a sombré dans la folie ? Ou encore, elle a été violée et est morte en couches. Afin de se débarrasser de ces interrogatoires sans fin, Elwin avait raconté à son fils que sa maman s'était endormie tout doucement. Martin était peut-être jeune, mais sûrement pas dupe. Il savait qu'il y avait une autre raison, mais laquelle ? L'enfant avait analysé la réponse évasive de son père et usant de sa logique déductive, il avait conclu que tous les soirs, il se couchait certain de se réveiller le matin suivant. Pourquoi cela s'était-il passé différemment pour sa maman ?

Un jour, durant un des longs silences qui accompagnaient la route menant à l'école, Martin tenta de parler de sa mère avec son camarade. Mis sur le grill, Hector refusa net d'en discuter, prétextant qu'il n'était pas la bonne personne pour le renseigner. Pourtant, Hector en savait plus qu'il ne voulait laisser croire, mais il avait promis à ses parents de garder pour lui le terrible secret. À maintes reprises, l'aîné avait surpris des conversations plutôt houleuses entre ceux-ci. À ce moment-là, sa mère avait pris le parti de tante Mary, tandis que son père approuvait les agissements d'oncle Elwin. Il lui était même arrivé d'entendre des propos qu'il valait mieux ignorer.

— Tu devrais plutôt demander aux adultes ce qui s'est passé, lança Hector à son camarade. Moi, je suis un enfant comme toi et on ne me dit rien. Remarque, cela vaut peut-être mieux comme ça.

— Et si c'était ta mère, à toi, qui était morte ? répliqua sèchement Martin, fâché du peu de collaboration de son camarade. Tu entreprendrais tout ce qui est possible pour en savoir un peu plus.

Le silence était revenu, séparant les deux marcheurs. Martin avait donc suivi le conseil d'Hector et avait vaincu ses craintes. Une fois de plus, il posa la question piège à sa tante Agathe. Même si celle-ci connaissait la triste histoire de sa voisine et amie Mary, la jeune femme s'en tenait à la version officielle.

— Ta maman s'est doucement endormie et elle est montée au ciel. Elle a rejoint tes grands-parents Lonergan.

Insatisfait de cette réponse, Martin ne tenta même pas sa chance avec Albert. Dans ce couple-là, l'un parlait pour l'autre. Finalement, le fils de l'Irlandais s'orienta vers son ultime ressource, son père.

Pour entrer dans un sujet aussi obscur, Martin avait choisi une journée sombre ou la neige menaçait. Des

nuages opaques s'amoncelaient à l'horizon et déjà le vent s'acharnait sur les dernières feuilles. L'enfant avait volontairement opté pour ce décor lugubre pour discuter de sa mère. Son absence lui devenait intolérable et il s'ennuyait de celle qu'il n'avait jamais connue. Ce matin-là, Elwin rentra un peu plus tard de l'étable. Pourquoi se presser ? D'année en année, son pas se faisait plus lourd. Le dos prématurément voûté, l'homme pénétra dans la maison, sa vieille chienne Mika sur ses talons. D'un geste routinier, il envoya valser ses bottes lorsqu'il s'aperçut que Martin avait mis la table. Respectant les consignes de son père, Martin s'en était tenu à cette simple action, car Elwin lui interdisait toute utilisation du poêle. Depuis qu'il avait vu flamber son ami l'ermite, l'Irlandais demeurait prudent. Il suffisait de si peu... S'il fallait que son fils...

— Bonyenne, mon garçon, as-tu si faim que ça ?

— Non, je voulais juste te faire plaisir.

— C'est réussi, mon homme.

Ayant plus de temps libre depuis le départ de Martin pour l'école, Elwin avait quelque peu dilué son affection paternelle, se disant que les Clercs de Saint-Viateur feraient le travail pour lui. Encore une fois, Elwin se délestait de son amour pour son fils et chargeait une tierce personne de ses propres responsabilités. Ainsi, l'adulte ne vit pas le malaise qui, peu à peu, envahissait Martin. Elwin souffla sur les braises dans le poêle et le ralluma. Une douce odeur d'écorce de cèdre brûlée, accompagnée du crépitement propre aux conifères, ramena rapidement la chaleur dans la maison. Parfois, les craquements secs laissaient jaillir de petits feux d'artifice qu'on ne pouvait apercevoir, mais dont on entendait le bruit. Apparemment satisfait de son attisée, Elwin se dirigea vers la cuisine. L'Irlandais était un piètre chef et au fil des ans, son ordinaire ne s'était pas bonifié.

En vérité, sa réputation de maître queux battait de l'aile et il avait souvent recours à l'expertise d'Agathe afin de réussir quelques mets. Durant le séjour de Martin et de Mary en institution, l'homme s'était contenté d'un bout de pain et d'un grand verre de lait, mais depuis le retour de son fils, il redoublait d'efforts pour le nourrir correctement. Patient, Martin laissa à son père le soin de garnir les assiettes.

— Papa, commença-t-il, j'ai une question à te poser.

— Vas-y. Un problème à l'école ?

— Oui et non. En fait, il s'agit d'une chose qui me tracasse sans cesse.

Cette fois, Martin surveilla la réaction paternelle. Elwin lui jeta un œil de travers, se demandant pourquoi ce dernier faisait tant de chichis. Rasséréné, l'enfant poursuivit son interrogation.

— Le frère Clément nous a expliqué le 4^e commandement de Dieu, celui qui nous ordonne d'honorer notre père et notre mère. En ce qui te concerne, je n'ai aucun problème, conclut Martin. Par contre, la difficulté vient de maman, j'ignore comment la respecter. Je suis tenu dans le secret, soit à savoir où elle se trouve et pourquoi elle est décédée. Chaque fois que je désire t'en parler, tu me parais ennuyé, mais j'ai besoin de comprendre. Tu m'as dit qu'elle s'est endormie, mais quand je me couche, je ne me demande pas si je vais me réveiller. Pourquoi serait-ce différent pour elle ?

Encore une fois, Martin ramenait Elwin à la mort de Mary. Il devenait de plus en plus évident, qu'un jour ou l'autre, il devrait expliquer la vérité à son fils, mais comment trouver les mots justes sans le confronter au mensonge ? Avant de répondre, le père fit patienter Martin et termina son assiettée, ne serait-ce que pour se donner le temps de réfléchir.

— Je regrette de ne pas tout pouvoir te dire, Martin. Il est des choses que l'on n'apprend que lorsqu'on est rendu un homme. Je te considère encore trop jeune pour connaître le secret qui entoure les derniers jours vécus par ta maman, mais sache qu'elle t'aimait plus que tout, qu'elle t'a bercé sur son cœur et protégé contre le danger.

— Puisque tu refuses encore une fois de m'expliquer le décès de ma mère, j'irai demander aux autres ce que mon propre père cache et hésite à me révéler, lança Martin en montant sur ses ergots. Peut-être te sens-tu fautif ?

— Calme-toi et ne me menace pas. Tu as encore des croûtes à manger avant de devenir un homme. Personne dans le village ne te donnera la réponse que tu cherches, mentit Elwin, car aucun ne connaît la vérité. J'ai gardé le secret pour moi seul.

Martin était terriblement déçu que son père ne lui fasse pas confiance. Il ne savait quelle attitude adopter : devait-il crier sa rage d'être tenu à l'écart des renseignements concernant celle qui l'avait mis au monde ou bien baisser les bras et attendre des années avant d'être informé des faits ? Le fils de l'Irlandais choisit donc de bouder l'affection paternelle. Ce que Martin avait mal mesuré était la difficulté de vivre en s'éloignant de l'amour inconditionnel. Dans ce cas, il lui faudrait trouver ailleurs ce qu'il rejetait volontairement.



L'année scolaire tirait à sa fin. L'évaluation des matières enseignées terminait les dix mois d'un long apprentissage. Contrairement à plusieurs élèves du frère Clément, Martin ne craignait pas les examens. Étant premier de classe, il avait

la cote auprès du titulaire de la 1^{re} année. Non pas que ce dernier fasse des passe-droits cependant, ce fut par-devers cet homme en soutane que l'enfant avait trouvé l'affection qu'il refusait à son père. Après avoir remis la copie de son test écrit à son professeur, le jeune Irlandais se retrouva dans le corridor déserté, puis dans la cour de récréation délaissée. Il n'entendait plus les cris lancés lors des joutes de ballon, pas plus que le sifflet du surveillant. Après l'examen, chacun pouvait retourner chez lui. Pour tous les étudiants, les grandes vacances d'été commençaient, mais ces deux mois à ne rien faire ne plaisaient pas à Martin. Déjà Elwin l'attendait de pied ferme, car deux bras de plus sur la ferme n'étaient pas à dédaigner.

La récolte du foin s'annonçait généreuse et Martin, grimpé sur la charge d'herbe coupée, foulait du pied ce que les hommes avaient fauché. Mais le garçon détestait l'ouvrage d'une exploitation agricole autant que celui du bois. Comment faire comprendre à son père que jamais il n'aimerait la terre ? Lui, il voulait étudier, perfectionner ses connaissances et devenir un monsieur pour ne jamais plus être identifié comme le fils de l'Irlandais. Martin réfléchissait au travail qui l'attendait lorsque Hector fit son apparition dans la cour de l'école.

— Salut ! Il y a longtemps que tu as terminé ? demanda l'aîné.

— Quelques minutes, mentit Martin.

— Allez, on monte au 2^e rang.

Les premiers jours de vacances furent désastreux pour les deux O'Reilly. Martin refusait catégoriquement d'aider son père, prétextant qu'il avait besoin de quelques jours de repos. Elwin ne comprenait pas qu'à sept ans on soit si

fatigué et qu'il était nécessaire de récupérer. Au contraire, l'exercice au grand air lui ferait un bien énorme et le dégourdirait un peu. Martin grandissait et à force de se tenir dans les couloirs sombres de l'école et dans les jupes des frères, il commençait à ressembler à un poireau. Elwin n'aimait pas contraindre son fils et lui imposer quelque travail que ce soit, mais il fallait bien qu'il apprenne les rudiments de son futur métier. De guerre lasse, Elwin clôtura les discussions stériles et ne compta plus sur l'aide de l'élève. Le surplus de besogne rongea les heures et empêchait le père d'exercer quelque surveillance, si bien que l'Irlandais finit par lui laisser la bride sur le cou. Ainsi, Martin bénéficiait-il de beaucoup de temps libres et se retrouvait-il souvent à traîner au village. À l'occasion, il effectuait des commissions pour le marchand général. Après quelques semaines d'errance, Martin se dirigea vers le presbytère. En fait, il ignorait ce qu'il allait y faire, mais on ne sait jamais, quelqu'un pourrait peut-être répondre à sa question.

Martin monta les quatre marches du perron et activa la sonnette. Il était si peu grand que seule sa tête rouge dépassait du cadrage de la vitre. La vieille servante arriva en claudiquant et lui ouvrit.

— Tiens, le fils de l'Irlandais ! Allez, entre, ordonna-t-elle en refermant la porte sur les talons de Martin. Assieds-toi là, dit-elle en montrant trois chaises alignées le long du corridor. Qui viens-tu voir ?

— Monsieur le curé.

— Il n'est pas ici, mais je peux te faire rencontrer le vicaire.

Ernestine était habituée à recevoir des enfants qui s'étaient tripotés et, se croyant en état de péché mortel, désiraient se confesser au plus vite, au cas où la Faucheuse

les surprendrait dans leur sommeil, car il était écrit : « Je viendrai comme un voleur. » Martin accepta donc de voir l'abbé Victor Dubois. Sur l'agenouilloir de sa chambre, le vicaire s'administrait de grands coups de poing sur la poitrine et, chaque fois qu'il meurtrissait sa chair, il y allait d'un *mea culpa*.

— Monsieur l'abbé, le fils de l'Irlandais désire voir un prêtre, cria Ernestine à travers la porte.

— J'arrive, ma bonne dame. Priez-le de patienter.

Depuis le temps qu'elle travaillait au presbytère, la gouvernante s'en tint à la routine et retourna donc vers le visiteur, l'invitant à attendre. Ernestine avait envie d'en rajouter, de sermonner ce jeune vaurien qui arpentait les rues sans savoir ce qu'il devait faire de sa peau. Pourquoi ne se trouvait-il pas chez lui en train d'aider Elwin ?

— Je vous dis que son père avait pas mal plus d'allure, grommela la servante entre ses dents. Il ne possédait rien, mais au moins, il était éduqué.

Même si la langue lui démangeait un peu, Ernestine ne posa aucune question, pensant que la préparation à la sainte confession exigeait silence et introspection.

— Bonjour Martin, salua amicalement le prêtre. Comment vas-tu, jeune homme ? demanda-t-il en tendant la main.

Martin remarqua que l'abbé le traitait comme un adulte. Il rendit la politesse et dans sa main enfantine, il reçut les doigts froids et humides du petit religieux.

— Viens, entre dans le bureau, commanda le vicaire, nous y serons plus à l'aise pour parler.

Puis, il lui offrit un siège en face du pupitre.

— Que puis-je pour toi ?

— En fait, commença Martin profondément gêné de demander à un étranger ce que son père refusait de lui

dévoiler, je cherche la vérité. Avez-vous déjà rencontré ma mère, Mary O'Reilly ?

— Bien sûr ! Une belle grande femme avec des cheveux de feu, tiens, comme les tiens. Je les ai même visités et ta maman m'a servi un *barm brack*, une brioche irlandaise. Tu vois, je m'en souviens encore tellement c'était bon.

— Connaissez-vous la raison de son décès ?

— Ton père ne te l'a pas dit ?

— Cela me gêne un peu, mais non, il refuse de me répondre.

— Je ne suis pas le mieux placé pour t'en parler, car je crois que c'était pour une raison propre aux femmes. Cependant, je peux t'indiquer où sa tombe est située et tu pourras t'y recueillir. Tu sais lire ?

Devant la mimique que lui fit son interlocuteur, le vicaire conclut que l'enfant décodait l'essentiel du français, langue écrite.

— Rends-toi au cimetière en arrière de l'église et dès que tu auras dépassé la petite clôture de fer forgé, tourne à gauche, compte une dizaine de stèles et tu y verras une pierre blanche. Lis le nom, c'est celui de celle que tu cherches. Lorsque les gros chagrins t'accableront ou que tu t'ennuieras de ta maman, visite-la et raconte-lui ce qui ne va pas. Fais le silence dans ton cœur et écoute, elle te consolera et te conseillera, peu importe où elle se trouve.

— Vous croyez qu'elle est là-haut ? demanda candidement Martin.

— Je n'en doute pas une seule seconde.

— Merci, monsieur l'abbé, articula Martin avant de quitter.

Et l'enfant refermant doucement la porte derrière lui. Il se sentait moins abandonné. Enfin quelqu'un répondait à son appel. Sans s'attarder, Martin suivit les explications

du vicaire. Sur la gauche, une délicate croix blanche marquait la sépulture de sa mère. Au pied du symbole chrétien, une plaque de marbre portait une inscription : Mary O'Reilly, décédée le 18 juillet 1866, à l'âge de 26 ans. Pour la première fois, Martin associait quelque chose de tangible à la femme qui lui manquait tant. Puis se conformant aux conseils de l'abbé Dubois, il raconta ce qui lui pesait tant. Martin resta de longues minutes sur la tombe de sa mère et avant de la quitter, il lui promit de revenir. Le cœur plus léger, il reprit le chemin de retour et offrit même de l'aide à son père.

— Mon Dieu, Martin, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai été voir maman, ne put s'empêcher de dire Martin.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— J'ai été au cimetière sur les recommandations du vicaire Dubois.

— Le vicaire Dubois ? Je n'aime pas que la religion gère nos chagrins. Et ça t'a fait du bien ?

— Oui, papa. Peut-être devrais-tu venir avec moi.

Elwin encaissa la remarque de son fils.

— Tiens, puisque tu m'as offert ton aide, attrape le petit banc et le seau et va traire Fleurette.

Elwin coupa net toute envie à Martin de continuer à s'exprimer sur sa quête maternelle. Il ne voulait plus entendre parler de Mary, cela lui faisait trop mal en dedans. Dès que son fils se plaignait de n'avoir jamais connu sa mère, une boule s'installait dans l'estomac d'Elwin, remontait vers sa gorge et le suffoquait, puis sa mâchoire se raidissait, le rendant immanquablement aphone. Seigneur Dieu ! Quand cet enfant le laisserait-il tranquille ? Martin lui remettait constamment en mémoire qu'il n'avait pas pris un maximum de précautions pour protéger sa femme, l'abandonnant au

personnel infirmier durant son internement. En suivant les conseils du docteur Bernard, un peu comme Ponce Pilate, il s'en était lavé les mains. Pire, il l'avait oubliée là, ne la visitant pas sous prétexte que cela lui brisait le cœur. Pour finir, il s'était débarrassé de Martin en le confiant aux bonnes Sœurs de la Miséricorde. Encore une fois, il n'y avait pas de quoi fanfaronner. Et pour sceller son manque de courage, il avait recouvert sa douleur d'une couche de silence et de non-dit.

— Ça va ? demanda-t-il soudainement à Martin qui peinait sous le ventre de Fleurette.

Un faible oui parvint jusqu'à lui.

— Viens, je te montre comment on traite une vache.

Martin céda sa place et surveilla la position d'Elwin. Il fixa les larges mains de son père serrant et tirant tour à tour sur les tétines.

— Tiens, à toi maintenant, reprit-il en se levant du petit banc à trois pattes.

Martin s'exécuta et se mit à triturer les trayons de Fleurette. Le geste lui paraissait décadent, le recoupant avec celui qu'il effectuait sur lui-même dans l'intimité de sa chambre. Puis, sans qu'il sache comment, un jet de lait jaillit dans la chaudière. Victoire ! Il recommença et recommença encore, ignorant comment le miracle s'était produit. Elwin observait les mains de son fils. Mon Dieu, comme cet enfant était maladroit ! À son âge, ça faisait déjà belle lurette qu'il trayait les brebis de son père. Elwin le laissa tout de même se débrouiller avec Fleurette. Heureusement que la vache était patiente, car il y a longtemps qu'une autre lui aurait servi un coup de queue en plein visage ou l'aurait frappé avec son sabot.

Tous les jours, Martin se rendait sur la tombe de Mary O'Reilly. Cette visite lui faisait un bien énorme. Parfois il

se retrouvait seul, parfois le petit vicaire l'y rejoignait. Bréviaire en main, il discourait souvent sur des sujets aussi abstraits que l'amour entre deux êtres. Martin écoutait, mais ne comprenait pas pourquoi l'abbé l'entretenait de tels sujets. Préparait-il le sermon du dimanche ? Considérant Martin un peu comme son petit frère, le religieux lui demanda de l'appeler par son prénom, ce qui causa chez Martin un certain malaise, trouvant là un manque de respect. Tranquillement, Victor Dubois en vint à mettre sa main sur l'épaule de son compagnon, l'invitant ainsi à se rapprocher.

— Dis-moi, Martin, aimerais-tu servir la messe ? Étant donné qu'on se rencontre ici tous les jours, tu pourrais, éventuellement, devenir mon enfant de chœur. Actuellement, un jeune garçon est attaché à monsieur le curé, mais moi, je cherche quelqu'un de dévoué au Seigneur et qui m'assisterait durant le Saint-Office. Nous payons cinq cents par semaine.

— Je ne sais pas trop. Il faut d'abord que j'en parle à mon père.

— Je crois que tu as raison, vaut peut-être mieux agir au grand jour.

L'abbé Dubois n'insista pas plus longtemps et laissa le fils de l'Irlandais se débrouiller afin d'obtenir la permission paternelle. De son côté, Martin hésitait, ne sachant pas comment aborder la question. Lui qui levait le nez sur tout travail à la ferme, était prêt à servir le religieux pour moins d'un sou par jour.

Selon son habitude, Martin attendit le repas du soir pour déballer son paquet. Surpris par la proposition du prêtre, Elwin se demandait si c'était là une bonne affaire que de jouer avec la piété et le dévouement d'un enfant. De son côté, Martin réussit à réchauffer les arguments soufflés par le vicaire.

— Ne me dites pas que j’élève un curailon, marmonna Elwin pour lui-même.

Finalement, devant la logique de la chose, le père approuva. Mary aurait certainement été contente de voir son fils servir la messe de l’abbé Dubois.

— J’accepte à la condition que tu ne négliges pas tes études. Tu es encore jeune et je ne voudrais pas que mon héritier soit un cancre.

— Je te le promets, papa.



La nouvelle année scolaire commençait. Martin fut heureux de se retrouver à l’école. Tout l’été, il avait erré ici et là, accordé à son paternel quelques heures de travail peu productif et servi la messe tous les matins.

— Je t’avertis, Martin O’Reilly, cette année, que tu le veuilles ou non, tu t’occupes des vaches. J’ai besoin d’aide. Je suis fatigué de jouer au père et à la mère, je ne peux pas tout faire seul. Il faudra que tu te prennes en main. J’ai toléré ta paresse et ton insouciance une partie de l’été, mais cela est bien fini. La récréation est terminée. Je pense que tu devrais avertir Victor Dubois, car le matin, au lieu de chanter les louanges du Créateur, tu tireras les vaches. Elles deviennent ta priorité.

Martin se plia à la volonté de l’autorité, mais pourquoi négliger l’abbé Dubois ? Pour une fois que quelqu’un l’écoutait et l’aimait. Le fils de l’Irlandais se levait donc avant l’aube, satisfaisant du même coup son paternel et le vicaire. Il apprit à travailler rapidement et avec dextérité, tirant de la douzaine de vaches que possédait son père tout le lait nécessaire à la maisonnée, en plus de celui que

l'Irlandais vendait au marchand général. Sa toilette faite, Martin enfilait son sac d'école et courait une bonne partie du chemin de travers, se rendant en vitesse au diaconique comme convenu avec le serviteur du Seigneur. L'abbé Dubois appréciait Martin, allant même jusqu'à le gratifier d'un salaire plus élevé, soit un sou par messe. Le fils de l'Irlandais ramassait son argent et le mettait dans un cochon de plâtre, cadeau du vicaire. Dans l'intimité de la sacristie, le prêtre se rapprochait dangereusement de son subalterne, lui passait souvent la main dans le dos, sachant fort bien que chaque marque d'attention ou d'affection était aussi attendue qu'une pluie dans le désert. À l'occasion, lorsque la température hivernale se faisait trop glaciale, Victor Dubois lui offrait une gorgée de vin de messe, question de réchauffer son jeune assistant. Réconforté, Martin servait le Saint-Office en rendant grâce au Seigneur de lui avoir envoyé ce grand frère.

Et puis un jour, l'impensable se produisit. Victor Dubois sollicita plus de proximité. Se rapprochant du garçon, suffisamment pour que son souffle se mêle à celui de Martin, l'homme consacré lui demanda de le toucher. Ne comprenant pas trop ce que le vicaire désirait, Martin ne bougea pas. Conscient du peu de temps dont il disposait et de la peur que quelqu'un arrive, Victor força donc la petite main à se poser sur le bas de son abdomen. Par-dessus la soutane et l'aube, l'enfant de chœur découvrit un sexe dressé comme un mât de bateau. Surpris, Martin figea net. Pour la première fois de sa vie, Martin sentait un organe génital masculin en pleine érection. Le moment de stupéfaction passé, il voulut se retirer, mais le vicaire s'y opposa et tint la menotte serrée contre lui. Pour Martin, cet acte portait en lui-même le péché, celui de la perversion et du vice tant décrié par le frère Clément. Du même coup,

l'enfant réalisa à quel point le sexe de l'abbé était devenu gros et raide, ce qui n'avait rien à voir avec ce qu'il découvrait sur son propre corps. Au bout de quelques minutes, qui lui parurent interminables, le vicaire expira profondément et commanda à son servent :

— Viens, nous allons être en retard pour l'office.

Heureux que cet écart de conduite soit terminé, Martin enfila son surplis et suivit le jeune prêtre. Mais l'enfant de chœur ne pouvait se concentrer sur les répons en latin, sa pensée étant monopolisée par l'expérience qu'il venait de vivre. Quoi qu'il en soit, il ne devait en parler à personne et surtout pas à son père, car ce dernier le priverait de ses visites quotidiennes au presbytère. Pour tout dire, Martin n'en voulait pas à son ami, jugeant l'événement comme une simple incartade. Dieu ne nous enjoignait-il pas de pardonner ?

Sans grand entrain, Martin continuait sa corvée matinale. Il bousculait les vaches, ne les trayant qu'à moitié, si bien que trois heures plus tard, elles beuglaient à pleins poumons, demandant à être libérées d'un pis trop plein. À plusieurs reprises, Elwin sermonna son fils, le menaçant de lui couper la messe. Martin se défendait du mieux qu'il pouvait, chialant, criant, prêt à s'enfuir à la moindre réprimande. Personne au monde ne lui ferait lâcher son travail d'enfant de chœur.

— Écoute donc, jeune taon, répliqua Elwin, ne me dis pas que tu veux faire un curé ?

— Non, mais...

Et Martin allait chercher son prix de consolation auprès du vicaire. Ce dernier avait fini par abattre une autre barrière et se permettait de caresser son jeune compagnon. Martin trouvait là une grande valorisation, car par ce geste, il entrait de plain-pied dans l'univers adulte. L'enfant de

chœur ne doutait pas de la droiture des actes du vicaire, puisqu'ils étaient directement dictés par un religieux, gardien de la morale. Maintenant, il éprouvait une satisfaction physique et réussissait, occasionnellement, à avoir des érections.

Devant le comportement de son fils et ses piètres résultats scolaires, Elwin décida de mettre fin à cette situation grotesque. Sa patience avait des limites. Afin de se rassurer dans sa position paternelle, il sollicita une autre fois l'opinion du curé Durocher.

— Pourquoi me demander mon avis ?

— Parce que vous m'avez souvent donné de bons conseils et qu'en fait, je vous considère un peu comme mon père. N'eut été de vous...

— Cesse de m'encenser, Elwin. Puisque tu désires que je me mêle de l'affaire, voici ce que je ferais : j'enverrais Martin chez les Clercs de Saint-Viateur...

— Mais il y va déjà ! l'interrompt l'autre.

— Ici, je choisirais le pensionnat plutôt que l'externat. Les frères possèdent une excellente réputation. Et puis, c'est à deux pas du presbytère. Il pourrait continuer à agir comme enfant de chœur.

— Sauf votre respect, monsieur le curé, y a-t-il danger qu'il prenne la soutane ? J'ai peur qu'à force de respirer la fumée des lampions et à passer la patène sous les mentons qu'il vire du mauvais bord.

— Elwin, tu blasphèmes ! Sache que l'appel de Dieu est sacré et si cela tombe sur ton fils, aie au moins le bon sens de t'en réjouir et de l'encourager.

La suggestion du curé Durocher fut suivie à la lettre. Martin fut heureux de l'initiative de son père. Finie la corvée des vaches, fini d'arpenter le rang de travers matin et soir. Sans tarder, il avait fait sa valise, y fourrant bas et

caleçons, chemises et pantalons, sans prendre soin d'y mettre de l'ordre. Le lendemain matin, il partit accompagné d'Hector qui ne comprenait pas pourquoi son voisin devenait interne chez les Clercs de Saint-Viateur. Tout au long du chemin, le jeune Préfontaine débita des stupidités à propos de la réclusion des étudiants.

— Si jamais quelque chose n'allait pas, tu viens m'avertir, lança Hector, et je leur fais leur affaire aux frères. Toutes sortes de bruits courent à leur sujet. Il paraît qu'ils s'amuse avec les petits.

— Bah ! Il ne faut pas croire tout ce que l'on dit, tempéra Martin.

5

Le grand voilier qui ramenait les Lonergan en Irlande accostait dans le port de Dublin. Appuyée au bastingage, Juliet se permit de respirer un peu et de prendre ses aises. Jamais elle n'avait vécu de traversée aussi difficile. Joe avait tenté de l'épargner le plus possible, mais la présence de Lewis lui mettait les nerfs à fleur de peau. Elle ne pouvait pas croire que son mari s'était embarrassé de cet enfant. Joe ne traînait pas dans son sillage un simple visiteur, mais son fils adoptif. Le bébé s'était montré exécration, avait pleuré la plupart du temps, peu dormi et vomi sans cesse. Ayant déjà démontré un estomac capricieux, Lewis avait malheureusement souffert du mal de mer. Sur le quai du port, deux jeunes hommes, mis comme des héritiers de diplomate, attendaient impatiemment que les passagers descendent. John et Edward Lonergan étaient venus au-devant de leurs parents, curieux de voir cet enfant qui arrivait du Canada. Il y a quelques jours, l'aîné avait reçu un télégramme lui annonçant le retour imminent de son père et de sa mère, ainsi que celui du fils de tante Mary. Lorsque les Lonergan aperçurent le couple, ils sautèrent en agitant un foulard jaune. Tout de suite, Juliet reconnut ses garçons. Comme ils étaient gentils ! Ils s'étaient déplacés pour les accueillir.

Une fois le bateau accosté, le capitaine fit déployer la

passerelle, permettant aux voyageurs de circuler. Immédiatement, John et Edward se mirent à courir en se dirigeant vers la partie terrestre du pont amovible. Edward bouscula une jeune demoiselle au passage et, sans la moindre excuse, continua son avancée vers ses parents. Voici que Juliet apparaissait la première, suivie de près par Joe qui tenait un bébé perché sur son avant-bras. Son paternel aurait exhibé un magnifique ara qu'il n'aurait pas été plus fier.

— Bonjour, maman, comme vous m'avez manqué ! articula Edward.

Puis une chaleureuse accolade vint traduire l'attachement filial. Ne voulant pas être en reste, l'aîné baisa le bout des doigts de sa mère et offrit une chaude poignée de main à son père.

— Et comment appelle-t-on ce jeune avorton ? demanda John.

— Je vous présente, Lewis, déclara fièrement Joe.

Jamais les adolescents Lonergan n'auraient discuté le choix de leurs parents, soit de ramener au pays le bébé de la sœur de leur paternel. Cependant, ils ne comprenaient pas pourquoi leur père s'était entiché de cet enfant. Il avait une face à faire pleurer et ses cheveux carotte n'amélioraient pas l'affaire.

— Venez, suivez-nous, la voiture n'est pas tellement loin, déclara John après avoir récupéré les valises.

— Et puis, avez-vous vu tante Mary ? demanda Edward.

— C'est une longue histoire à raconter, répondit le paternel, sans en ajouter davantage.

Durant tout le trajet, les Lonergan parlèrent de tout et de rien, mais aucun n'osa aborder de front le sujet de la présence de l'enfant. Joe avait peut-être pris une décision discutable, mais rien n'indiquait qu'il devait tenir conférence maintenant. Ce n'est qu'une fois rendu dans leur

maison cossue que le sujet épineux fut froidement traité. Sans atermolement, Joe commença par raconter la triste histoire de Mary.

— Imaginez notre surprise lorsqu'on nous a annoncé que ma sœur était décédée des suites de son accouchement. Selon son mari, le personnel infirmier ne lui aurait pas prodigué les soins que nécessitait son état.

— Mais il est tout de même le père de cet enfant ? questionna l'aîné.

— Selon O'Reilly, Mary avait été forcée durant son séjour à l'hôpital psychiatrique. D'ailleurs, cette triste situation m'a été confirmée. Le fait d'avoir perdu sa femme dans des conditions si dégradantes et si difficiles a rendu Elwin presque fou. Il refusait catégoriquement de prendre soin du bébé, prétextant qu'aucune goutte de sang des O'Reilly ne coulait dans ses veines. L'enfant moisissait donc dans un orphelinat. Je ne pouvais souffrir qu'un Lonergan grandisse dans un tel endroit, ou pire, se retrouve entre des mains étrangères. Pour bien comprendre, essayez de vous imaginer que pareille affaire soit arrivée à l'un d'entre vous. D'une manière ou d'une autre, il était votre cousin et maintenant, il est devenu votre frère adoptif. Je ne vous cacherais pas que je compte sur votre aide pour rendre à terme la mission dont je me suis investi. Jusqu'à ce jour, votre mère réduit son assistance au minimum, lança-t-il une pointe d'amertume dans la voix. Remarquez, elle en a pleinement le droit, car elle a fait sa part en vous élevant. Je ne peux raisonnablement lui demander plus, et d'un autre côté, je ne pouvais pas laisser l'enfant dans cette crèche.

Edward se leva et se rapprocha du bébé. Cela suffit à faire peur au petit qui se mit à brailler, quêtant refuge dans les bras de son protecteur.

— Et sauvage avec ça ! tonna Edward. Aurons-nous besoin d'une armure pour approcher ce gamin ?

— Il est craintif, reprit le père. Accordez-lui un peu de temps.

Les éclats de voix et les pleurs de Lewis attirèrent les deux autres fils Lonergan, de grands adolescents qui dévalaient l'escalier menant au salon. Les deux larrons figèrent net quand ils virent que le bébé ressemblait plus à un singe apeuré qu'à un humain.

— Sont-ils tous aussi laids au Canada ? J'espère que vous avez choisi le plus beau.

— Tais-toi, Georges. Tu pourrais commencer par nous saluer et embrasser ta mère.

Tancé devant les aînés, le gringalet se reprit en posant un bisou sonore sur les joues de Juliet.

— Nous te présentons notre cousin et notre frère, Lewis Lonergan, lança Edward en se levant. Je laisserai à papa le soin de t'expliquer le pourquoi et le comment de sa présence parmi nous.

Devant une tasse de thé, bien que le *five o'clock tea* soit largement dépassé, Joe justifia de nouveau le cas Lewis.

— En conclusion : donnons-nous le temps d'appivoiser cet enfant et la joie qu'il nous procurera nous récompensera au centuple. D'ailleurs, le Christ n'a-t-il pas dit : « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites ? »

Fort de cette parole d'évangile, les Lonergan refermèrent le clan autour du plus faible. Et du temps et de l'attention, tout le monde en donna à Lewis, mais ce dernier demeurerait toujours aussi farouche et difficile à approcher. La seule personne dont il pouvait tolérer la présence était Joe. On aurait dit que le fait de l'avoir tiré de son berceau de misère avait suffi à établir une relation affective correcte

avec son père adoptif. Le reste n'était que tumulte. Impensable de laisser ce jeune sauvageon à la maison en compagnie de Juliet, l'enfant refusait tout contact. Malheureux et désespéré par ce manque de coopération, Joe ne savait plus à qui confier son fils. Chose certaine, il ne pouvait se permettre de négliger ses propres affaires pour ce petit monstre. À une seule occasion, Joe demanda à Juliet de s'occuper de Lewis durant quelques heures, soit le temps nécessaire pour régler une activité commerciale importante, ce qui se solda par un échec lamentable. Juliet avait pourtant élevé quatre enfants, mais elle ne comprenait pas ce qui arrivait avec celui-ci. Ferme et résolument déterminée à venir à bout de ce chialeur qui faisait la pluie et le beau temps, la femme décida de ne pas prêter oreille aux jérémiades de monsieur Lewis et lui démontrer clairement qui menait dans cette chaumière. S'il avait misé sur sa mère adoptive pour céder à tous ses caprices, le petit avait fait une erreur, car cette dernière se montra intraitable. Passant outre les cris hystériques du bambin, Juliet tira l'enfant du berceau, bien déterminée à dompter ce mauvais caractère. On aurait jeté un diable dans l'eau bénite, c'eût été pareil. Lewis commença à se tortiller comme une anguille. Il tournait d'un côté, puis de l'autre, se servant de ses petites mains pour repousser les bras qui l'enserraient fermement tout en pétrissant de ses pieds le ventre de sa tortionnaire. À se trémousser ainsi, Lewis arriva à la hauteur du visage de Juliet et en lançant un cri de bête prise au piège, il lui administra une violente griffade sur la joue. Aussitôt, le sang macula la peau de pêche. Surprise par cette attaque barbare, Juliet éloigna l'enfant d'elle et le laissa tomber dans son lit comme un paquet de linge sale. La femme porta immédiatement son mouchoir de dentelle sur la blessure et courut vers un miroir afin d'évaluer les dégâts.

— Maudit sois-tu ! cracha-t-elle en revenant vers Lewis. Tiens, si je le pouvais, je te vendrais au diable.

Folle de rage, Juliet se regardait dans la psyché et alors, monta en elle la colère sourde ainsi que le discours qu'elle servirait à son mari.

— Qu'il sèche ! lança-t-elle méchamment.

Lewis resta donc seul dans son lit, sans boire, sans manger et sans aucune assistance jusqu'au retour de son père.

Déjà, en ouvrant la porte, Joe pressentit que quelque chose n'allait pas. Il lui fallut quelques instants avant de découvrir sa femme son miroir vissé dans la main.

— Oh ! que t'est-il arrivé ? demanda-t-il en la voyant à moitié défigurée.

— Ne me pose pas de questions, mais dis-moi plutôt ce que tu feras de cet enfant. Je refuse qu'on le garde plus longtemps sous notre toit. Aussitôt qu'on le touche, il se transforme en bête sauvage. Retourne-le d'où il vient, sinon je ne réponds plus de mes actes. Un malheur arrive si vite...

— Du calme, Juliet, du calme. Tu sais bien que je ne peux me débarrasser de lui comme si de rien n'était. Je l'ai adopté légalement. Par contre, il est de mon devoir de lui faire comprendre la portée de ses gestes et, dans le pire des cas, casser ce caractère peu avenant. Étant donné que nous ne pouvons le faire nous-mêmes, que dirais-tu d'engager une nounou qui saurait le mettre au pas dès son jeune âge ?

— Ce n'est pas une nourrice qu'il lui faudrait, mais un gardien de prison. Et puis, fais donc ce que tu veux, construis-lui une cabane à l'autre bout du champ, écarte-le dans le bois, mais de grâce, que je ne le revoie plus dans ma maison.

— Promis, ma chérie, je vais régler son cas.

Joe fit ce qu'il put. Jamais il n'aurait pensé que cet enfant lui causerait tant de problèmes. Pourtant Mary avait une excellente génétique, elle se montrait douce et gentille.

Comment avait-elle pu engendrer un être si tourmenté ? Il faut croire que le petit tenait de son géniteur ou encore des embarras endurés par le fœtus dans le ventre de sa mère. Mais peu importe la raison, Lewis ressemblait à un cheval sauvage de l'île de Sable.

Joe fit donc défiler devant lui une quantité impressionnante de nounous. Le principal n'était pas de trouver quelqu'un de jeune, mais possédant de l'expérience, une poigne d'acier et qui ne reculerait pas en face d'un enfant d'un an. Finalement, une espèce de femelle wisigothe accepta la charge. Joe n'était pas très à l'aise avec ce genre de femme, mais il fallait ce qu'il fallait. Avant tout, Joe dut négocier avec sa tendre moitié les conditions d'embauche de cette étrangère. Lewis resterait dans la résidence de même que sa gardienne. Mademoiselle Rosamunde prendrait la chambre d'ami et Lewis déménagerait dans celle d'Edward. Ainsi, l'intimité des autres membres de la famille serait préservée.

Cette fois, Joe avait fait une bonne affaire, du moins le pensait-il. Comme promis, Rosamunde et son protégé demeuraient très peu visibles dans la maison, même qu'ils mangeaient une heure avant le clan Lonergan. Plus de cris, de crises ou de drames. La vie se déroulait tranquillement entre les murs des immigrés du deuxième étage. Tous les vendredis, Joe grimpait l'escalier, pénétrait chez les reclus et mesurait les progrès de son fils. Toujours affable, la nounou le recevait gentiment et montrait ce que Lewis avait appris. L'enfant s'appliquait à saluer poliment son père et à s'informer de sa journée. Lewis grandissait vite, mais ne prenait pas de poids, ce qui concourrait à lui donner une apparence chétive.



Après six années de réclusion forcée et de vie commune avec mademoiselle Rosamunde, Lewis était fin prêt à entrer à l'école. Son caractère étant enfin redressé, il s'agissait maintenant de mettre un peu de savoir dans cette caboche rousse. La nounou fut donc remerciée et eut droit à une compensation pécuniaire fort avantageuse. Joe lui avait également fourni d'excellentes lettres de recommandation et proposé quelques adresses où elle pourrait trouver de l'emploi.

— Merci, mademoiselle Rosamunde. Jamais je ne vous serai assez reconnaissant pour le beau travail que vous avez fait auprès de notre petit Lewis.

De son côté, Juliet avait laissé partir la nourrice avec un vif soulagement. Elle en avait assez de voir cette Wisigothe dans sa maison, bien qu'elle soit en mesure de constater le changement positif survenu chez le fils adoptif de son mari. Après six ans, Juliet n'avait jamais voulu endosser le titre de mère.

Déjà l'été battait son plein et Lewis entrerait en classe dans moins de deux mois. Joe reprit contact avec l'enfant et l'intégra dans les activités familiales habituelles. Les affaires de Lonergan et fils marchaient comme sur des roulettes, garantissant un flux d'argent permettant même quelques folies. De plus, au fil des ans, les quatre garçons Lonergan avaient réellement adopté le petit roux comme un des leurs. Quant à Juliet, elle se moula tranquillement à la vie à sept personnes et ne ronchonnait plus devant la présence de Lewis.

Heureux de ce nouveau bonheur et d'avoir gagné sa cause par-devers sa femme et sa progéniture, sans en parler

à personne, Joe planifia un mois de vacances et loua un chalet au bord de la mer.

— Voilà, nous partons pour le Galway ! annonça à grand fracas Joe en entrant dans la maison. Faites vos bagages !

— Ne crains-tu pas d’y retrouver des fantômes ? demanda Juliet, surprise par cette décision un peu trop rapide.

— Des fantômes ? Tu veux dire des revenants ? Il y a près de douze ans que mon vieux père est mort et depuis fort longtemps, ma mère repose dans le caveau familial. Tiens, tu me donnes une idée. Avant de prendre nos aises en bord de mer, nous ferons une courte visite à mes sœurs qui vivent au couvent, puis un saut au cimetière. Mes vieux doivent commencer à s’ennuyer de moi.

D’une simple phrase, Joe venait d’anéantir tous les projets élaborés par la tribu Lonergan.

— Tu parles de vacances ! chiala Edward.

— Il en sera ainsi, conclut promptement le père, ou rien du tout. Choisissez.

La décision fut rapide. Bien sûr, personne ne voulait manquer un mois à la mer alors, oui, ils iraient se recueillir sur la tombe des grands-parents.

— N’oubliez pas que je suis natif de cette région, justifia Joe.



Pendant que les Lonergan profitaient de l’air salin du Galway, Martin se préparait à entrer à l’Académie des Clercs de Saint-Viateur, institution fondée en 1858. Les clercs encadraient tous les niveaux d’enseignement des garçons,

soit du primaire à l'université. Finies les flâneries sur le bord du Richelieu, terminée la pêche sous le pont noir et les pérégrinations dans la montagne. Heureusement, il restait la messe que Martin servait tous les matins. Il appréciait grandement les quelques sous payés par l'abbé et qu'il dépensait allègrement à l'achat de bonbons au magasin général.

Martin réfléchissait souvent aux touchers imposés par le jeune vicaire Dubois. En fait, il savait que ce geste était condamnable, mais puisqu'ils étaient commandés par un prêtre, ceci pardonnait-il cela ? Bien que ces actes dérangent sa paix d'esprit, Martin repoussait la culpabilité au fond de sa conscience. L'enfant s'était conformé aux avertissements de l'abbé Dubois et n'en avait jamais soufflé un mot à personne, pas même à son père.

La vie à ce que les frères nommaient l'Académie se déroulait tranquillement et Martin obtenait de bonnes notes dans la majorité des matières enseignées. Elwin se félicitait d'avoir suivi les conseils du curé Durocher. Tous les dimanches, quelles que soient les saisons, Elwin se rendait chez les Clercs de Saint-Viateur et demandait à voir Martin. L'Irlandais se sentait mal à l'aise entre les quatre murs de cette institution. Dans son souvenir, la vision tenace de la crèche où il avait laissé l'enfant repassait. Comme il regrettait le geste posé à ce moment. Il ne se le pardonnerait jamais, seul Martin pourrait l'absoudre de cet abandon.

Lors de sa visite hebdomadaire, Elwin voyait arriver son petit homme et s'enorgueillissait. La fierté lui montait à la tête. Voilà que le fils de l'Irlandais dépasserait le savoir de son père. Oui, Elwin mettrait tout en œuvre pour que l'unique descendant de l'immigré devienne quelqu'un d'important. Il avait une vieille culture à lui léguer...

À peine revenu de sa rêverie, l'homme vit s'avancer vers lui un jeune rouquin en culotte marine.

— Bonjour, papa, dit Martin en s'assoyant sur une chaise droite. Comment vas-tu ?

— C'est plutôt à moi de te le demander, mais je peux tout de même te répondre. En fait, je me sens bien. Le travail à la ferme exige beaucoup et je ne peux me payer le luxe d'être malade. Cette semaine, Hector et moi avons bûché dans le lot près du ruisseau.

Même si la communication entre le père et le fils était souvent ardue, Elwin continuait ses visites et tentait d'assumer son rôle parental. Avec le temps, la rancune de Martin avait fini par s'assouplir et sa confiance reprenait le terrain perdu. Il ne blâmait plus ouvertement son paternel de garder le secret sur la mort de sa mère. L'enfant était convaincu qu'un jour, il saurait la vérité. Mais il lui restait un aveu à livrer.

Pour des raisons stratégiques, Martin avait décidé de lever le voile sur les attouchements dont il était l'objet, mettant ainsi l'abbé sur la sellette. Seul son père était capable de le conseiller correctement. À chacune de ces visites, le disciple des Clercs se proposait de révéler son secret et, chaque fois, l'Irlandais repartait sans que Martin se soit ouvert. Pourtant, le secret devenait de plus en plus lourd à porter. Le silence grugeait une énergie et des ressources que Martin ne possédait pas, si bien que ce dernier commença à éprouver des troubles de comportement. Oh ! Rien de bien grave au début, mais assez pour que le directeur de l'académie demande à rencontrer le père.

— Monsieur O'Reilly ! Veuillez vous asseoir.

Elwin détestait cette formule, préambule distillé au prononcé d'un sermon ou d'une déclaration alambiquée.

— Je suis au regret de vous aviser que Martin fait preuve d'agissements incorrects.

Un peu surpris par cette allégation à l'emporte-pièce, Elwin n'en écouta pas moins le responsable.

— Votre fils est devenu agressif envers les enseignants. Nous ignorons la raison de ce revirement d'attitude qui le porte vers des comportements inacceptables à nos yeux. En fait, son titulaire voit de plus en plus en Martin un rebelle à qui il faudrait serrer la vis. Heureusement, sa conduite répréhensible ne se reflète pas dans son bulletin. Votre enfant est extrêmement intelligent, mais ses bonnes notes ne cautionnent pas ses agissements. Ces manières ne conviennent pas dans notre société évoluée.

— Pouvez-vous m'expliquer ou me donner un exemple de cette agressivité ? demanda Elwin.

— Martin manque de respect envers son enseignant et refuse que ce dernier l'approche. Dès qu'il lui touche, Martin se met à l'insulter. Notre frère Gagnon n'est pourtant pas quelqu'un de violent, mais pour le bien commun, ainsi que celui de votre fils, il ne peut passer par-dessus certaines choses. Notre but consiste à inculquer le savoir à nos élèves, mais aussi d'en faire des citoyens droits et déferents envers les autorités. Souvent, Martin s'attire une punition parce qu'il a traité son titulaire de vieux con ou de débris humain. Il faut comprendre que Frère Gagnon, peu ouvert à ce genre de remarques, et plus particulièrement devant les élèves de sa classe, répond en lui administrant une correction physique. À cela, votre fils le relance et en redemande. Ainsi Martin peut recevoir jusqu'à vingt coups de courroie de cuir dans la paume de la main et affiche encore son petit sourire bravache. Il y a un ver dans la pomme, termina le directeur, et c'est à vous d'y voir.

— Merci, monsieur, reprit un Elwin insulté. Ce n'est pas une soutane qui va me faire la leçon ! J'y verrai.

Elwin retourna chez lui en grognant comme un pitbull. Personne ne pouvait donc venir à bout de cet enfant ? Mais

qu'avait-il dans la tête et dans le cœur ? Des cailloux ? Quel imbécile ! Pourquoi allait-il toujours se fourrer dans un merdier ? De toute évidence, Elwin ne pouvait pas le retirer de l'école sous prétexte qu'il tenait des propos vulgaires. L'Irlandais était à deux doigts de supposer que ce comportement trivial reflétait le vide affectif qu'il ne pouvait combler. Il avait certainement soif de vérité ainsi que de l'amour inconditionnel de Mary. Et c'était à cause de lui, son père, qu'il ne pouvait y accéder. Il croyait que garder le silence réglerait le problème ? Eh bien, non ! Voilà qu'il était assis sur une bombe prête à éclater. Devait-il se remarier pour offrir à son fils la mère dont il avait tant besoin ? Mais, même en reprenant une femme, cela ne gommerait pas les années perdues. Elwin baissa la tête et donna un violent coup de pied sur un caillou, le faisant rouler jusque sur le terrain de la veuve Viens. Elwin se mit à rire. Le résultat de son défoulement était-il prémonitoire ? Bah ! Il ne fallait pas s'en soucier et pour le moment, il avait suffisamment réfléchi. En passant devant le presbytère, l'Irlandais décida de rendre visite au curé Durocher ; il y avait longtemps qu'il n'avait pas piqué une petite jasette avec son pasteur.

Ernestine fit pénétrer l'Irlandais dans le corridor qui servait de salle d'attente et lui demanda de patienter, le temps qu'elle se mette à la recherche du saint homme.

— Monsieur Durocher travaille dans le jardin et vous demande de l'y rejoindre, déclara-t-elle, essoufflée d'avoir marché trop vite.

— Merci, Ernestine, articula Elwin en se levant. Excusez-moi pour la terre que j'ai laissée sur vos beaux planchers.

— Bah ! Ce n'est pas grave. Je vous pardonnerais n'importe quoi, ajouta-t-elle en affichant son sourire le plus avenant.

Elwin sortit et se dirigea vers l'arrière du presbytère. Le curé Durocher y tenait là un petit potager qui le comblait. Ainsi ses repas étaient agrémentés de concombres frais, de tomates réchauffées par le soleil et d'herbes odorantes dont Ernestine parfumait la soupe. Mais l'été était terminé et il fallait ramasser les ramures et branchailles noircies et flétries par le gel précoce. Entendant craquer les feuilles mortes, le religieux se releva lentement.

— Tiens, tiens, si ce n'est pas mon Irlandais préféré, dit-il en grimaçant de douleur. J'ai le dos aussi raide que le manche à balai d'Ernestine. Comment puis-je t'aider, mon fils ?

— Je voulais juste vous saluer, répondit l'immigré.

— Je te connais assez pour savoir que lorsque tu t'arrêtes au presbytère, quelque chose te turlupine. Tu n'as pas fait tout ce chemin pour mes beaux yeux.

Elwin se mit à rire.

— C'est vrai, vous avez raison.

Le saint homme s'approcha et tendit une main salie.

— Excuse-moi, mais comme tu dois le savoir la terre porte la couleur du labeur. Tiens, viens t'asseoir sur le perron. L'air est frais, mais le soleil est bon et, comme se tue à le dire madame curé, ça éclaircit les idées. Allez, je t'écoute.

— J'arrive de chez les Clercs de Saint-Viateur.

— Comment va notre Martin ?

— Pas trop bien. En vérité, je ne comprends pas cet enfant et je ne sais pas plus par quel bout le prendre.

— La pomme ne tombe jamais loin de l'arbre, lâcha le curé. Il tient des Irlandais.

— De grâce, ne m'insultez pas.

— Respire par le nez, Elwin. En t'énervant ainsi, tu confirmes mon énoncé. Continue, je ne t'interromprai pas.

— Le directeur de l'école se plaint du comportement de Martin. Il agit de façon agressive envers son professeur et l'insulte devant tous les élèves. Je vous fais grâce des sarcasmes qu'il lui fait subir. Le frère Gagnon réplique en lui imposant une punition physique et Martin riposte en crânant et en tendant à nouveau sa main. Il peut recevoir jusqu'à 20 coups de courroie !

— Tu me décris là un Martin ne ressemblant pas à celui que je rencontre dans la sacristie. L'enfant de chœur reste à sa place, est poli et soumis à l'abbé Dubois.

— Vous me donnez matière à réfléchir, lança Elwin. En quelques minutes, le chérubin se transformerait-il en prince des ténèbres ? De toute manière, ce comportement mérite qu'on s'y attarde. Je ne vois pas de manque de mon côté, car je me décarcasserais pour ce petit. Serait-ce le résultat d'une carence d'amour maternel ? Martin ne cesse de me demander comment Mary est morte. Croyez-vous que je devrais dévoiler semblable secret ?

— Non, bien sûr, répliqua le curé. Un enfant doit ignorer que pareilles choses arrivent. À ce moment-là, la révolte serait complète et il t'accuserait de ne pas avoir défendu Mary. Pensez donc, une internée en psychiatrie... Le mieux serait de te remarier au plus vite et de donner une mère à ce garçon. Cette femme, venant nécessairement d'une bonne famille, redresserait le tort subi par Martin. Et toi, Elwin, ne serait-il pas temps que tu refasses ta vie ? Il n'est pas souhaitable que l'homme vive seul.

— Vous devenez entremetteur, maintenant ?

— Certainement, quand le bonheur de mes ouailles s'impose. En ce qui concerne Martin, voici ma proposition. Le matin, lorsque ton fils arrive pour servir la messe de l'abbé Dubois, je jetterai un œil discret sur ce qui se passe dans la sacristie. Je dois t'avouer que cette différence

d'attitude me questionne. Va en paix, Elwin, ne crains rien, ton pasteur veille...



Elwin repartit bien décidé à aider son fils. Cet enfant n'était pas mauvais, mais il savait accumuler les problèmes. Visiblement, un peu comme une recette de cuisine, il manquait un ingrédient pour que la pâte lève. L'allusion du curé concernant un nouveau mariage était tombée dans un terreau fertile. Elwin en avait assez de vivre seul et de régner en maître sur un domaine qui ne lui apporterait jamais la chaleur humaine lui faisant tant défaut. Souvent, dans sa tête, naissaient des fantasmes qui multipliaient les petits gestes tendres, ceux qui rendaient amoureux. Mais tous ces désirs restaient piégés sous sa tignasse rousse. Pour être honnête avec lui-même, Elwin avait besoin d'une compagne pour partager sa vie. Oui, encore une fois, le curé lui montrait la voie. Avant de reprendre la montée de travers, Elwin décida de passer saluer ses amis du magasin général. En voilà encore deux autres qui l'avaient épaulé et témoigné une réelle sympathie. François lui avait procuré le travail nécessaire à sa survie, tandis que Lucie avait intégré Mary dans le giron rassurant de sa famille. Depuis son arrivée au pays, la fortune lui avait souri et cette chance, il la devait à un ermite, un plus pauvre que lui. Il avait édifié son empire aux limites du village, permettant à quelques colons de se joindre à lui, de se bâtir une maison et de faire de la terre neuve. D'ailleurs, n'avait-on pas surnommé l'humble chemin desservant les lots, le rang de l'Irlandais ?

Pourquoi fallait-il qu'en entrant dans le magasin, l'Irlandais tombe sur la seule femme lui ayant causé un tort considérable, le mettant pour un bon moment au banc des

accusés ? Élise Dandonneau se pavanait devant le miroir, plaquant sur son corps une robe rouge qui aurait excité n'importe quel taureau. Par expérience, Elwin savait qu'il ne devait pas toucher à ce feu-là, car durant quelques heures, le temps d'une fête estivale, il s'y était brûlé les ailes.

— Ah ! Si ce n'est pas notre brave Irlandais ! s'exclama Élise. Il y a des semaines qu'on vous a vu ? Toujours dans le rang d'en haut ?

— Toujours, lança Elwin pour se débarrasser rapidement de son ancienne logeuse. François est-il ici ? demanda l'homme en se tournant vers Lucie.

— Non, il est parti poser des collets. Un fourreur de Montréal vient de lui acheter des martres à gorge rousse et, comme tu le connais, il ne pouvait pas refuser. Tu pourrais probablement le trouver dans le boisé derrière chez toi.

— Dans ce cas, je reviendrai, ajouta l'Irlandais en évitant que la sonnette de la porte ne tinte.

Lorsqu'Elwin fut parti, Élise Dandonneau retrouva la parole. Mon Dieu que cet homme la fascinait ! Dès qu'elle le voyait, une bouffée de chaleur lui montait au visage, colorant ainsi son teint de lys. Avoir les joues rosées passait toujours, mais qu'elle soit devenue confuse au point où ses sentiments ambigus envers le beau ténébreux la faisaient mal paraître, voilà qui la mortifiait cruellement. Comme une abrutie, elle réduisait son expression à des phrases creuses et banales. Résultat : l'être convoité fuyait.

— Madame Dandonneau, s'enquit Lucie, prendrez-vous cette robe ?

— *Oh, my God !* Excusez-moi. Oui, auriez-vous l'amabilité de l'emballer et demander à François de me la livrer ? Je dois aller chez le médecin et je ne veux pas m'embarasser de paquets.



Noël se présenta enfin le bout du nez, entraînant dans son sillage, un traîneau écarlate tiré par six rennes. Sur la banquette prenait place un personnage arrivant directement du Pôle Nord. Tout de rouge vêtu, le sympathique barbu procédait à la distribution de surprises sous l'œil vigilant de Rudolph. Pour éclairer la route du Père Noël, la lune s'était mise en frais, se livrant sans réserve et pour cette soirée exceptionnelle, l'astre au front d'argent brillait plus que d'ordinaire, retenant dans sa face cachée quelques fléchettes apportées par Cupidon. N'était-ce pas la plus belle nuit, celle des fiançailles ? Le vieil habitué des cheminées s'introduisait dans chaque maison et éparpillait sous le sapin des cadeaux pour les enfants sages. Pour ceux dont les parents peinaient à nourrir leur marmaille, il laissait un message d'espoir sur le coin de la table privée de couverts. Repu par tous les biscuits et les verres de lait ingurgités à la cachette, l'homme reprenait la route du Nord sans qu'on ait pu lui dire merci. Cette nuit-là, la demeure d'Agathe et d'Albert ne fit pas exception à la règle et reçut la visite du personnage imaginaire. Qu'on soit des petits qui croient encore au Père Noël ou des grands qui ont découvert la supercherie, il fait bon donner crédit à la magie.

Cette année, les Préfontaine du 2^e rang avaient invité la tribu des Rousseau à partager leur réveillon. En plus de ses frères et de ses sœurs, l'hôtesse avait également convié ses voisins Elwin et Martin. Agathe voyait bien que Martin filait un mauvais coton et affichait constamment un air soucieux alors, pourquoi ne s'amuserait-il pas avec Hector et les jeunes Rousseau. Cela le distrairait de la messe et des Clercs de Saint-Viateur. C'est avec un vif plaisir qu'Elwin accepta cette diversion dans sa vie quasi monacale.

Comme à tous les Noël, le curé Durocher fut le premier à chanter le Saint-Office. En donnant la sainte communion, le pasteur de Belœil pouvait identifier les fidèles qui n'avaient pas daigné passer par le confessionnal avant de tirer la langue au-dessus de la patène. Devant ceux-là, il prononçait un *Corpus Christi* un peu plus sonore.

La nuit était froide, pour ne pas dire glaciale, et le chemin n'en finissait plus de dérouler son ruban blanc. Chacun était invité à se serrer sur son voisin de manière à former un bloc de chaleur humaine. Des bouches ou des narines sortaient des petits panaches de fumée qui s'évaporaient après avoir auréolé les têtes. Mal protégées par leurs chapeaux dernier cri, ces dames semblaient souffrir plus que ces messieurs. Enfin ! On voyait poindre vers le ciel les premières volutes des feux de bois qui se perdaient dans l'immensité céleste.

— Woh ! cria le conducteur en tirant sur les guides.

En un temps record, chacun avait sauté en bas du berlot et courait déjà vers la maison. Albert se dépêcha de ranimer le poêle, ordonnant du même coup à ses invités :

— Déshabillez-vous, faites comme chez vous.

Hector avait reçu l'ordre de recueillir manteaux et crémones, chapeaux et mitaines, et de les déposer sur le lit des parents. Obligeant, Martin se chargeait des couvre-chaussures et les alignait dans l'escalier menant à l'étage. De son côté, la maîtresse de maison s'était assuré les services de ses deux sœurs cadettes, Camélia et Angélique. Après les joyeuses embrassades et les souhaits formulés à la hâte, Albert, un plateau de service à la main, offrit une première tournée de petit blanc, question de réveiller les endormis. Pendant ce temps, les trois sœurs Rousseau s'activaient autour des fourneaux, ce qui leur mettait du rouge aux joues. Agathe s'éloigna du poêle et prit un peu d'air frais.

Rassurée sur le fait que Camélia et Angélique avaient correctement disposés les plats sur la table, Agathe invita tout le monde à s'installer de chaque côté de la table de cuisine rallongée pour les circonstances. Il y avait une place pour chacun des convives, même qu'une chaise resta vide. Les plus curieux questionnèrent leurs hôtes, cherchant qui manquait à l'appel, lorsqu'on entendit frapper à la porte d'en avant. Il était rare que l'on passât par là. C'était la porte utilisée par le curé. Albert se précipita vers le salon et ouvrit au retardataire. Surprise ! Victor Dubois avait été invité à honorer de sa présence le réveillon des Préfontaine et à bénir le repas.

— Regardez donc qui nous arrive ! s'exclama Albert pour la forme.

Puis s'adressant plus spécifiquement à la famille Rousseau, il déclara :

— Je vous présente l'abbé Victor Dubois.

Tous se levèrent pour accueillir le vicaire de Belœil. En bon pasteur, le religieux serra la main de tout ce beau monde, s'attardant particulièrement aux deux jeunes filles en âge de se marier. Lorsqu'arriva le tour de Martin, ce dernier prétextait un violent mal de ventre et s'enferma dans les toilettes. Elwin trouva la réaction de son fils pour le moins bizarre, mais il ne poussa pas l'enquête plus loin. Après tout, ces deux-là se côtoyaient chaque matin et n'avaient plus besoin de présentation. Assis sur le trône, Martin fulminait et bouillait intérieurement. La présence de ce petit abbé à deux sous lui serait-elle un jour épargnée ? L'enfant de cœur aurait voulu crier son écœurement de cette existence où tout allait si mal, à commencer par ce vicaire vicieux qui abusait de lui, de cette école où les frères le dégoûtaient, de son père qui refusait de lui faire confiance en ne lui révélant pas le secret entourant sa mère. Et de son

paternel, encore une fois, qui s’amusait et plaisantait avec cette Angélique assise à côté de lui. Toute sa vie n’était que frustration et insatisfaction...

Victor Dubois sonna donc la fin de la récréation en s’attaquant au bénévolat. Sa voix efféminée ramena le sérieux, mais aussitôt la prière finie, les invités se remirent à converser. Une cacophonie s’en suivit, ponctuée par des rires joyeux. Tout au long du repas, Martin demeura sombre, si bien que son ami Hector s’ alarma.

— Souris, tu m’inquiètes. On dirait que tu as avalé une mouche.

La générosité du couple Préfontaine ne faisait pas de doute. La table regorgeait de tourtières, de pâtés à la viande sauvage, de jambon, de cretons, de tête fromagée et de marinades. Les unes après les autres, les assiettes se remplissaient et revenaient presque aussitôt vides. Agathe avait mis en jeu sa réputation d’excellente cuisinière, ce qui lui avait déjà valu son emploi chez les Dandonneau. Puis vint le temps des desserts. Cette fois, les tartes rivalisaient avec les gâteaux et le sucre à la crème avec le *fudge*. Durant les deux derniers jours, Agathe avait apprêté, préparé et mijoté des plats jusque tard le soir. Félicitée par sa mère et ses sœurs, la jeune femme récoltait les lauriers. Quant aux hommes, ils réservaient leurs compliments pour plus tard, car le seul fait de vider son assiette équivalait déjà à un éloge à la cuisinière. Le petit abbé jetait un œil discret à son enfant de chœur et le trouvait triste. Pourtant, en cette nuit de Noël, il aurait dû être lumineux.

Le repas terminé et le goût de la tarte au sucre encore présent dans la bouche, Elwin se leva de table et se dirigea vers le salon où trônait le piano. Les hommes profiteraient donc du temps où les femmes s’affairaient à ranger les plats et à laver la vaisselle, pour faire un peu de boucane.

— Allez, les femmes, ôtez vos tabliers et venez nous rejoindre, crièrent-ils.

Une fois la cuisine propre, tous les invités se retrouvèrent au salon pour le dépouillement de l'arbre de Noël. Et ce fut au tour d'Albert de recevoir sa part de compliments pour le magnifique sapin baumier qu'il avait coupé au bout de sa terre. Les places les plus confortables, soit sur le divan de velours vert, se négociaient chèrement. Heureusement, Agathe avait prévu le coup et avait préparé des coussins pour asseoir les enfants. Les chaises droites de cuisine furent réquisitionnées, du moins pour le temps de la distribution des cadeaux. Certains durent se tasser un peu pour accueillir les trois jeunes femmes Rousseau. En tant qu'hôtesse, Agathe préférait rester debout. De toute façon, sur le canapé conçu pour recevoir trois personnes, se côtoyaient cinq adultes aussi serrés que dans une boîte de sardines. Le hasard voulut qu'Angélique se retrouve de nouveau à côté d'Elwin, lui-même déjà coincé à l'extrémité du meuble près du piano.

Albert demanda le silence avant de commencer la distribution des surprises déposées par le Père Noël durant la messe de minuit. Dans les bas suspendus sur le manteau de la cheminée, les enfants trouvèrent une orange, une pomme ainsi qu'un petit jouet fabriqué par les mains habiles d'Albert. Hector, qui depuis longtemps avait démasqué le vieux bonhomme barbu, eut la joie de découvrir un livre contenant les fables de Lafontaine. Sachant que le célèbre personnage laisserait également un cadeau pour son fils, Elwin avait acheté au magasin général un magnifique bilboquet importé d'Asie et garni de couleurs laquées. Confiné sur son coussin, Martin avait souri et remercié le bienfaiteur comme la bienséance l'exigeait, mais en réalité, il détestait son présent. Quelle idée stupide son père avait-il eue !

Aussitôt l'arbre dépouillé, les enfants se réfugièrent dans l'escalier pour s'amuser, abandonnant le salon à l'usage des adultes. Ayant souvenir des belles soirées de musique chez les Dandonneau, Agathe pria son voisin de bien vouloir jouer quelques notes au piano. Dès le premier accord plaqué, afin de vérifier la justesse de l'instrument, les jeunes gens se regroupèrent autour d'Elwin et formèrent une chorale mixte prête à accompagner les airs populaires modulés par l'instrument à cordes frappées. Comme si cela était possible, Angélique s'avança encore plus près de l'Irlandais et lui murmura quelque chose à l'oreille. D'un signe de tête affirmatif, Elwin acquiesça en laissant courir ses doigts sur les touches d'ivoire. Aussitôt qu'elle entendit les premières mesures harmoniques du *Temps des cerises*, de Jean-Baptiste Clément, Angélique plaça sa main droite dans la gauche et, de sa voix de soprano, entonna la célèbre chanson. Quel beau moment ! Immédiatement séduit par les notes cristallines, le public en redemandait, mettant à l'épreuve le répertoire de chacun des exécutants. Ainsi les phrases musicales montaient pures et fraîches vers le ciel, forçant la lune à se départir de sa première fléchette. Un concert d'applaudissements suivit la prestation du couple, piqué au vif par l'effet Cupidon. Albert profita de cette courte diversion et annonça une tournée générale. Cette fois, il vanta ses talents de viculteur.

— Qui veut du vin de cerises ? Allez, monsieur l'abbé, juste pour vous rincer le gorgoton, plaïda-t-il.

— Non, merci. Rien pour moi, reprit le religieux. Je dois malheureusement partir.

Puis s'adressant à son servent de messe :

— N'oublie pas, Martin, je t'attends demain matin.

Les dents serrées, le jeune rouquin ne répondit pas et, saisissant son cadeau, il le maintint dans les airs en signe

d'approbation, mais aussi comme il aurait fait pour un doigt d'honneur.

— Soyez sans crainte, monsieur l'abbé, j'y verrai personnellement, reprit Elwin sur un ton de confiance.

Dès que le religieux eut passé la porte, on poussa la table de la cuisine contre le mur dans l'intention de *swigner*. En parlant du vicaire, Albert marmonna :

— L'évêque défend les steppettes, mais ce que l'on ignore ne nous fait pas mal. On s'en confessera plus tard...

Pendant qu'Albert accordait son violon et que Camélia réchauffait son harmonica, on saupoudra le plancher d'acide borique. L'excitation des danseurs grimpa d'un cran. Martin profita de l'occasion et demanda à son père la permission d'aller se coucher. Cette mascarade avait assez duré. Il n'avait pas le goût de voir Elwin faire les yeux doux à cette grande Angélique. Elle avait les dents aussi croches qu'une clôture de perches et lorsqu'elle souriait, sa lèvre supérieure remontait jusqu'à ses canines haut implantées. Même s'il l'avait peu connue, le fils de l'Irlandais s'ennuyait terriblement de sa mère. Pourquoi n'était-ce pas elle qui riait à côté de son père ? Elwin avait-il si besoin d'une femme ? L'instinct de s'accoupler était-il si fort ? Martin n'osait penser plus loin... Cette nuit, il n'aspirait qu'à retrouver le calme de sa chambre, son lit, ses couvertures et demander au marchand de sable de lui faire oublier ce qui le rendait presque cinglé.

Après le départ de Martin, Elwin sentit une fièvre monter en lui, une fougue qu'il n'avait pas éprouvée depuis longtemps. Il se permettait de rire et de s'amuser sans se soucier des commentaires acerbes de son fils. La personne qui présentement lui embrouillait la vue était cette grande blonde habillée de bleu. Elle se tenait là, à côté d'Agathe, et tentait vainement de reprendre son souffle après avoir

gigué un de ces rigodons endiablés dont seul Albert avait le secret. Nullement gênée par ce halètement passager, la belle Angélique, ange de pureté et de douceur, jeta vers le veuf des regards indiscrets et des sourires complices, clamant une intention aguichante.

Puis la nuit céda le pas au crépuscule. Durant des heures, on avait bu et mangé, chanté et dansé sans voir les aiguilles tourner. Depuis longtemps les enfants Préfontaine avaient regagné leur lit. Fatigués et repus, les invités remercièrent leurs hôtes avant de se lancer dans la froidure et rentrer dans leur terre. Emmitouflée sous une épaisse peau d'ours, la famille Rousseau reprit le chemin de Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville. Elwin s'était tenu sur ses gardes et n'avait pas demandé la permission de rendre visite à la fille des Rousseau. Pourtant, Angélique n'attendait que ça. Si l'Irlandais avait osé, il aurait reçu une réponse positive. Oui, la belle aurait accepté de se laisser courtiser par le veuf. Le cœur barbouillé par une rencontre qui n'aurait jamais lieu, c'était avec regret qu'Angélique vit s'éloigner la maison de sa sœur.

6

L'année 1876 commença par un formidable coup de tonnerre dans un ciel bleu, une tempête aussi imprévue que dévastatrice, si bien que l'Église du diocèse de Saint-Hyacinthe trembla sur ses assises et évinça un de ses jeunes disciples.

Conformément à la promesse faite à l'Irlandais, le curé Durocher s'attarda un peu plus que nécessaire après sa messe matinale, surveillant du même coup le comportement de Martin. Caché en retrait de la commode de sacristie, le pasteur pouvait apercevoir ce qui se passait dans le petit couloir menant au saint autel. D'abord alerté par un subtil bruit de tissu que l'on froisse, puis par quelques chuchotements, pour finalement entendre de façon bien distincte la voix de l'abbé Dubois, se faisant de plus en plus insistante, Eugène Durocher s'avança d'un pas. Cela avait suffi. Ce qu'il vit lui coupa la respiration et lui fit plier les genoux. Seigneur Dieu ! souffla l'homme de Dieu en se retenant au meuble pour ne pas tomber.

Appuyé sur le mur, le vicaire avait relevé chasuble, surplis et soutane, tandis qu'à ses pieds, Martin, dans son vêtement de pureté, offrait des faveurs sexuelles à Victor. L'horreur était à son comble. Le curé, qui avait pourtant entendu beaucoup d'aveux pour le moins scabreux, fut

choqué par ce spectacle excessivement disgracieux et, disons-le, difficile à regarder. Forçant un mouvement d'aller et retour, Victor Dubois avait enfoui ses doigts dans la masse rousse, tandis que Martin concentrait son action sur le pénis de l'abbé, qu'il tenait dans sa bouche. Même le Christ du haut de sa croix pouvait assister à cette scène de dépravation. Puis d'autres bruits alertèrent le curé. Dans l'église, les fidèles commençaient à s'installer dans leur banc afin d'entendre la messe de sept heures. Sans faire de remueménage ou d'esclandre, le religieux quitta sa cachette et prit sur le fait le couple damné s'adonnant à cet acte contre nature. Jamais le serviteur de Dieu n'avait vu tant de mal dans les yeux d'un homme consacré. Ainsi, dans toute sa laideur, il découvrit un corps, complètement dédié à Dieu, rongé par le vice et le péché.

— Sortez, ordonna-t-il aux délinquants.

S'introduisant ensuite dans le chœur, le curé Durocher s'octroya une longue inspiration et annonça d'une voix sourde et éteinte qu'il n'y aurait pas de second office ce matin, car l'abbé Dubois ressentait un malaise. Le saint homme revint donc dans la sacristie où les deux dépravés attendaient leur châtement. *Subito presto*, le supérieur congédia Martin, lui demandant de retourner immédiatement chez son père. Cloué sur place, Victor Dubois craignait l'orage. Toujours revêtu de sa chasuble verte brodée de fil d'or, les bras ballants, le prêtre regardait le sol.

— Déshabillez-vous ! tonna le religieux. Vous êtes indigne de porter les couleurs du Christ.

Puis tournant le dos à l'adulte fautif, l'homme d'Église se dirigea vers le presbytère. Eugène Durocher avait le souffle court. Vite, de l'air frais ! Dans la sacristie, l'oxygène se raréfiait. Entrant péniblement par la porte de côté de la maison curiale, celle qui débouchait directement dans la

cuisine et que le bedeau finissait tout juste de déneiger, l'ecclésiastique enleva bottes, calot et manteau et les remit à Ernestine.

— Mon Dieu, monsieur le curé, vous êtes blanc comme un drap. Avez-vous rencontré Belzébuth ? Je vous l'avais dit, qu'il existait !

Eugène Durocher se mordit les lèvres pour ne pas répondre. Comme il aurait eu envie de se confier à sa vieille amie.

— S'il vous plaît, ma bonne Ernestine, vous reste-t-il encore du thé ? Non, dans ce cas, faites-en, du fort, et apportez-moi en une tasse.

Madame curé commença par s'alarmer. Jamais elle n'avait vu le pasteur si abattu. Pour que ce dernier lui dise « s'il vous plaît », il devait être bien affecté, car jamais il n'employait cette expression polie. Sans en rajouter, Ernestine s'exécuta et au moment où elle servit la tasse du curé, le vicaire arriva l'air plus piteux que son supérieur.

— Tant qu'à y être, en voulez-vous, vous aussi ? demanda la domestique.

— Avec plaisir ma bonne dame.

Sur quelle herbe avaient-ils marché tous les deux pour se confondre en formules de politesse ? Eugène Durocher attendit que la brave femme ait quitté les lieux avant de commencer. L'homme devait contrôler le ton de sa voix, sinon il risquait d'alerter la servante. Il la savait discrète, mais si celle-ci entendait ne serait-ce que quelques bribes de leur conversation, elle serait tentée de colporter la mauvaise nouvelle. Le vicaire Dubois posa sa tasse sur le coin du bureau et se mit à fixer le bout de ses souliers.

— Ayez au moins un minimum de fierté, ayez la décence de relever la tête, l'abbé. Je n'aurai qu'une seule question : depuis quand dure ce petit manège ?

Victor Dubois eut le goût de mentir, mais à quoi bon. Pourquoi nier sa responsabilité, puisque le curé avait tout vu ?

— Environ trois ans.

— Quoi ? s'étrangla le prêtre. Depuis trois ans vous vous faites tripoter par un enfant ? Vous rendez-vous compte du tort causé ? Vous êtes l'adulte et lui le mineur, martela le religieux. Aux yeux de la loi des hommes, vous méritez la prison et estimez-vous bien chanceux que notre code civil soit régi par les Anglais et que nos tribunaux sanctionnent selon la *Common Law*. Dans d'autres pays, la punition serait plus douloureuse... Mais nous ne sommes pas des barbares. Je n'ai pas le choix, je dois avertir l'évêque de Saint-Hyacinthe.

L'abbé avait enfoui ses mains entre ses jambes de peur que son supérieur ne voie qu'elles tremblaient. Ses mains faites pour tenir l'hostie avaient fourragé dans les pantalons d'un enfant de chœur.

— Quelle sera la condamnation ? demanda-t-il timidement.

— Je l'ignore. Pour quelques minutes, imaginez-vous dans l'intimité du confessionnal et que quelqu'un vous dévoile une pareille inconduite. Quel serait votre premier réflexe ?

Sachant très bien la réponse, le vicaire baissa la tête. Il devait réparer le tort causé, mais jamais il ne pourrait retourner en arrière et rendre son innocence à ce garçon.

— Puis-je revoir Martin ?

— Je ne vous le conseille pas. Pour lui, vous n'existerez plus. Maintenant, sortez et si le mot prière vous dit encore quelque chose, tentez de sauver votre âme.

L'abbé Dubois s'était chargé d'une faute grave et son pas se faisait lourd, un peu comme s'il portait une croix. Il avait aimé et apprécié cette errance affective dans le monde

du péché. Il ne regrettait rien, sauf d'avoir entraîné dans sa propre déchéance un innocent déjà passablement perturbé. Depuis son adolescence, Victor réprimait une forte pulsion sexuelle. Ses parents l'avaient poussé vers la prêtrise, si bien qu'il avait grandi et étudié en sachant d'avance qu'il serait donné à Dieu. Et maintenant, son corps réclamait sa créance. Pourtant, le Ciel en était témoin, il avait tout essayé pour dompter la bête qui sommeillait en lui, mais le monstre possédait plusieurs vies.

Martin avait rapidement enlevé son surplis et remis son manteau. Il devait faire vite, car l'orage grondait derrière lui et la tempête portait un visage familier, celui d'Eugène Durocher. Comme ils avaient été idiots tous les deux ! À cause de l'habitude, le vicaire avait baissé la garde et ne surveillait plus les allées et venues du curé ou de la sacristie. Fallait-il être assez exaltés pour s'exécuter dans le petit couloir menant au Saint-Sacrement... Martin emprunta le chemin de travers, tout en se demandant ce que son paternel dirait de le voir arriver si tôt le matin. L'enfant avait raison et manifestement, il désirait se confier à son père pour en finir avec toute cette mascarade. Mieux valait écouter son cœur et s'affranchir, avouer sa faute et recommencer à vivre normalement en passant à autre chose.

Martin trouva Elwin dans l'étable en train de traire Fleurette.

— Martin ! Que fais-tu ici ? Es-tu malade ?

— Non, il n'y a pas eu de messe et monsieur le curé m'a dit de revenir. L'abbé Dubois ne se sentait pas bien.

— Et l'école ?

— Bah ! Ce n'est certainement pas une journée de moins qui fera la différence.

— Puisque tu es rendu, rentre à la maison. Je te rejoindrai d'ici une petite demi-heure.

Martin obéit, mais ignorait quel comportement adopter. Si son père savait... L'enfant de cœur réfléchit rapidement. S'il n'en parlait pas le premier, il risquait que ce soit le curé qui annonce la mauvaise nouvelle et franchement, dans ce cas, il préférerait ne pas imaginer la suite. Martin attendit Elwin une partie de l'avant-midi. Comme il se sentait seul et fautif ! Sortant de sa réserve, il se représenta à l'étable et une nouvelle fois, il se fit refouler vers la maison. Elwin finit par réapparaître pour le dîner. Martin n'avait rien préparé pour le repas et son père le lui reprocha.

— Je ne sais pas ce que tu as fait de tes dix doigts, mais... as-tu au moins entretenu le poêle ? Même pas.

Elwin était réellement découragé de cet enfant. Rien ne marchait avec lui. Puis comme une soudaine révélation, l'Irlandais songea aux bénéfices que son fils retirerait d'un second mariage.

— Martin, j'envisage sérieusement de mettre fin à mon veuvage et de prendre une nouvelle épouse, déclara Elwin sans aucun ménagement. Que dirais-tu d'avoir une maman ?

— C'est rien que de la merde !

— Surveille ton langage, sermonna Elwin.

— Je peux déjà t'annoncer que tu choisiras la grande Angélique Rousseau. Ça se voit comme un nez dans la face. Eh bien, si tu penses me faire plaisir, tu te trompes royalement. Je n'ai pas besoin de mère. J'en avais une et tu l'as laissé mourir pour je ne sais quelle raison. N'essaie pas de raccommoder les erreurs du passé. Tu te fiches de ce qui peut m'arriver ! Pour toi, l'important c'était de me placer, d'abord, dans un orphelinat, et ensuite chez les frères. Et maintenant, tu veux m'imposer ta femme ? Tu as envie d'avoir les coudées franches, eh bien, tu les auras. Donne-moi juste quelques années et tu verras.

Elwin n'avait pas prévu cette salve. Plus il tentait de régler les problèmes de ce caractériel, plus celui-ci en rajoutait.

Quoiqu'il fasse, Martin ne serait jamais satisfait. L'Irlandais décida de ne plus s'occuper de lui. Il démissionnait, rendait les armes. Que cet enfant fasse ce qu'il veuille, il s'en fichait comme de l'an quarante. Martin n'existait plus pour lui.

— Dans ce cas, arrange-toi tout seul et ne viens plus rien me demander. Reste où tu l'entends, fais ce que bon te semble, va à l'école ou pas, je m'en moque.

Ignorer la présence ou les besoins d'un être cher s'avère très souvent une punition cruelle. Le corps survit, mais devient une coquille vide. L'âme meurt petit à petit. Mais avant d'abdiquer et d'enfermer son fils dans la prison du désaveu, Elwin voulait effectuer une dernière vérification.

— Avant de commencer ta nouvelle vie, j'aimerais que tu rendes visite au docteur Bernard et je tiens à t'accompagner.

— Pour qu'il me délivre un certificat de bonne santé, rit méchamment Martin.

— Exactement.

Martin se plia à l'exigence de son père. Le médecin du village l'examina de la tête aux pieds. Rien, sa condition physique semblait parfaite. Par contre, au point de vue moral, l'émule d'Hypocrate sentait qu'une colère sourde étouffait cet enfant. Martin portait dans son âme une agressivité destructrice. Il encaissait les frustrations les unes après les autres, si bien qu'il était devenu une véritable bombe ambulante.

— J'ai bien peur qu'un jour ou l'autre elle ne nous saute à la face, conclut le médecin une fois seul avec Elwin.

— Martin vous a-t-il ouvert son cœur ?

— Pour ainsi dire, très peu. Mais je connais cet enfant depuis sa naissance.

— Souffrirait-il de la même maladie que Mary ? osa demander Elwin.

— Non, Martin n'est pas atteint de dépression profonde. Mais rappelle-toi le comportement de Mary avant qu'elle ne soit hospitalisée et au-delà, durant sa grossesse. Ta femme s'isolait et se terrait, gardant tout en elle et n'accordant son attention qu'au petit qu'elle portait. Mary communiquait peu avec les autres. Déjà le mal cohabitait avec la raison. Martin me semble à la fois semblable et différent. Le mauvais sort s'acharne sur lui et dès qu'arrive une situation de conflit, il se ferme comme une huître et s'il s'ouvre, ce n'est que pour cracher son amertume. Je vais te poser une question. Y a-t-il un moment où Martin t'a fait part de ses joies, de ses peines, de ses copains, de ce qui se passe à l'école ?

Elwin ne put répondre. Comme il connaissait mal cet enfant. Pourtant, il lui aurait donné la lune, mais ce dernier n'en voulait pas. Mais quels étaient les désirs profonds de Martin ? Rencontrer sa mère, être au courant de son secret ? Ce n'était là que torture morale. À l'occasion, Martin jetait des mots durs à la tête de son paternel, démontrant ainsi son refus à se plier aux exigences de la vie.

Elwin ramena son fils à la maison et occulta sa présence. Au début, Martin appréciait cette nouvelle liberté, mais au bout de quelques semaines, il se sentit plus seul que jamais. Si son père ne daignait plus l'aimer et l'éduquer, c'était donc là un signe que ça ne valait pas la peine qu'on s'occupe de lui.



Le curé Durocher avait pris la journée pour absorber le menu indigeste servi par l'abbé Dubois. Comment croire ce qui était arrivé ? Il avait dû mal voir. Mais non, la vérité lui crevait les yeux. La souillure affectant son ministre du

culte subsistait depuis longtemps. Ce dernier devait penser que le péché n'était pas bien grave, parce que jamais commis en compagnie d'un autre enfant. Une bonne confession suffisait et tout serait fini. Maintenant, le coupable réfléchissait dans sa chambre. Eugène Durocher ordonna à Ernestine de monter le plateau de repas de l'abbé Dubois, car il ne voulait pas qu'il partage sa table et encore moins qu'il récite le bénédicité. Il n'en avait plus le droit. Après mûre réflexion, le religieux en vint à la conclusion suivante : il fallait consulter plus haut que lui. Demain, il se rendrait à l'évêché de Saint-Hyacinthe et rencontrerait son supérieur immédiat. Ils ne seront pas de trop de deux pour prendre une décision convenable. Malgré les aléas de la saison hivernale, le curé se voyait mal retarder son voyage et pria le bedeau d'atteler la petite jument à la carriole, tôt le lendemain matin.

Ce qui fut dit fut fait. Même si la journée se prêtait à une promenade, Eugène Durocher savait pertinemment qu'après Saint-Hilaire la route deviendrait exigeante. Et voici le saint homme, guides en mains, faisant courir sa Cendrée ventre à terre à travers les vastes champs de la paroisse de Sainte-Madeleine. Rien pour s'abriter au nord, rien au sud. Le chemin, balisé par des têtes de sapins plantées en bordure des bancs de neige, défigurait les immenses terres de culture, leur imposant une balafre au beau milieu de l'infini blanchâtre. Il n'y avait aucune construction dans cette vaste contrée agricole où poussaient le blé et le maïs à pleines clôtures. La poudrerie, maîtresse de ces lieux, effaçait tout paysage et les points de repère n'abondaient pas. De peine et de misère, l'ecclésiastique passa à travers les baissures et finit par rejoindre l'évêché, rue Girouard.

Dès qu'il vit arriver l'équipage du religieux, un domestique aida le curé Durocher à descendre et entraîna la Cendrée vers l'écurie. L'homme monta difficilement les marches. Comme il en portait lourd sur ses épaules ! De plus, sa

longue randonnée l'avait physiquement éprouvé. À peine eut-il le temps d'étirer son bras afin d'actionner la sonnette qu'une jeune femme s'empressait de lui ouvrir la porte.

— Que pouvons-nous pour vous ? demandait-elle d'une voix charmante en s'incluant dans la question.

— Je suis le curé Durocher de Belœil et il est urgent que je rencontre monseigneur Moreau.

— Dans ce cas, suivez-moi.

L'hôtesse amena le visiteur dans une minuscule salle d'attente joliment décorée.

— Installez-vous, je préviens monseigneur.

Le pasteur de Belœil s'exécuta et patienta un certain temps. Puis se levant, il commença à faire le tour de la petite pièce, s'arrêtant ici et là. Sortant sa montre de la poche de sa soutane, il constata qu'il était près de midi et que l'évêque Louis-Zéphirin Moreau brillait toujours par son absence. Cette jeune gourgandine avait-elle vraiment averti monseigneur de sa présence ? Était-il parti dîner sans le prévenir ? Voilà qu'un pas dans le corridor tira le religieux de son questionnement.

— Bonjour, mon cher Eugène. Comme j'ai plaisir de vous revoir. Avant tout, veuillez me pardonner pour ce retard, mais les tâches qui me sont dévolues demandent parfois plus de temps que prévu.

— Ne vous excusez pas, j'en ai profité pour apprivoiser les lieux.

— Dites-moi, Eugène, puis-je vous garder pour le dîner ? Je n'ai qu'à aviser ma cuisinière. Tout est simple ici.

— Merci, monseigneur, mais j'aimerais bien régler mon affaire avant tout.

— Rien de grave, j'espère ?

— Malheureusement, oui.

— Dans ce cas, je vous écoute, termina le prélat en croisant ses mains sur son ventre rebondi.

— Veuillez donc pardonner à votre humble serviteur d'utiliser un langage plutôt cru. Voici, je crois que vous connaissez le vicaire Victor Dubois.

— Certainement, il est le fils d'une bonne famille de Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville. Je me souviens également de lui au moment de ses études au grand séminaire. Un garçon brillant.

— Eh bien, j'ai surpris l'abbé en train de recevoir des faveurs sexuelles de la part d'un enfant de chœur, acheva le religieux.

Le visage de l'évêque Moreau changea de couleur. Un court silence meubla la pièce.

— Poursuivez, ordonna le prélat.

— Je me suis fait rouler comme un débutant, car son manège durait depuis trois ans. Je n'ai rien vu durant tout ce temps, avoua humblement Eugène Durocher.

— Quel âge a le jeune homme ?

— Douze ans. Cela signifie qu'au moment des premiers attouchements, il n'avait que neuf ans.

— Quelle défense adopte le coupable et, à ce titre, êtes-vous certain que la faute ne revienne pas à l'enfant ?

— Croyez-moi, je suis parfaitement capable de reconnaître un abus. En vérité, l'abbé ne s'est pas confié à moi, car depuis que j'ai découvert le pot aux roses, je le garde en réclusion dans sa chambre. Quant au garçon, je l'ai immédiatement retourné chez son père.

— Bien. Vous avez agi avec célérité. Sachez que ces incidents arrivent et font partie de l'héritage de nos premiers parents. Notre Saint-Père, le pape Pie XII, nous demande d'être indulgent et de pardonner à ces prêtres qui ont perdu le sens des véritables valeurs, bradant leur vœu de chasteté pour une jouissance, somme toute, bien humaine. Toutefois, nous ne laisserons pas notre frère dans un climat de tenta-

tion. Nous l'assignerons à une autre paroisse, assez loin pour que toute rencontre avec l'enfant devienne impossible.

— Vous cautionnez cet acte ? s'indigna le curé de Belœil. Vous acceptez qu'un prêtre paré des vêtements sacerdotaux retrousse chasuble, surplis et soutane pour ouvrir son pantalon à un jeune garçon ? Il ne s'agit pas ici d'une faute bénigne. Le servant de messe avait le sexe du vicaire dans sa bouche ! Et l'endroit où la chose s'est passée est en soit un véritable sacrilège.

— Y a-t-il eu pénétration ?

— Je ne le crois pas.

— Lequel a excité l'autre ?

— Je l'ignore, articula le curé en baissant la tête, conscient que certains détails de l'affaire lui échappaient.

— Dans ce cas, il s'agit de gestes ne marquant pas la chair. Il vaut mieux tout oublier et transférer l'adulte. De votre côté, voyez à ce que l'enfant ne parle pas, cela pourrait avoir des répercussions dévastatrices pour notre Église. En ce qui concerne l'abbé Dubois, continuez de le garder en confinement et qu'il dise sa messe dans sa chambre. Je ferai diligence. D'ici deux ou trois jours, vous recevrez de mes nouvelles.

Médusé par la façon dont l'évêque traitait l'affaire, Eugène Durocher se leva et tendit la main à son supérieur.

— Ne soyez pas choqué, mon cher ami, conclut monseigneur Moreau. Notre religion régleme les rapports de l'être humain avec la puissance divine, mais également de sa propre créature avec ses semblables. Parfois, il se glisse une erreur. Il faut savoir pardonner. Votre vicaire doit se sentir bien seul.

— Je l'ignore, monseigneur, car je refuse de le revoir, et ce, jusqu'à ce que vous ayez réagi. Cependant, je vous remercie de m'avoir écouté. Je ne suis pas soulagé du lourd

poids de ma crédulité, mais j'ai avancé dans l'art de camoufler l'échec. Ainsi, n'en parlons plus...

Le curé Durocher arracha presque les rênes des mains du gardien d'écurie. Avec une souplesse qu'on ne lui connaissait plus, il enjamba le bord du traîneau et força sa Cendrée à faire demi-tour. Choqué, le brave religieux ne put apprécier les flocons qui tombaient, la couleur de la rage l'aveuglant trop. Ne pouvant réprimer sa colère, le prêtre adopta un comportement immodéré, allant même jusqu'à frôler la démence. Les guides bien en mains, le tortionnaire cingla le postérieur de la bête de manière à l'obliger à courir ventre à terre. L'attelage longea dangereusement la rivière Yamaska, puis atteignit sans trop d'encombres les portes de Saint-Hyacinthe. Soudainement ébloui par la blancheur des grands territoires enneigés, le conducteur tira sur les cordeaux, question de s'orienter. Connaissant mal le relief des lieux, le voyageur se retrouvait au beau milieu des champs de culture abandonnés à l'hiver, sans pouvoir discerner le moindre chemin. En dedans de deux heures, la poudrerie avait empiété sur la route ne laissant qu'un vaste espace infini.

— Allez, hue, Cendrée, cria le curé.

Même si la blancheur lui crevait les yeux et la poudrerie faisait disparaître tout point de repère, Eugène Durocher lança sa petite jument dans une folle équipée. La croupe fouettée au sang par les lanières de cuir, la Cendrée ne savait plus où se diriger, obliquant tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche. Frisant une forme d'hystérie passagère, l'ecclésiastique tirait sur les rênes d'un côté, puis de l'autre, forçant l'animal à avancer dans le décor. Si l'homme d'Église souhaitait un miracle, il frôla la catastrophe, car la Cendrée s'enfonça jusqu'au ventre dans la neige molle.

— Saudit enfer ! cria-t-il, me voilà bien récompensé.

Juché sur sa carriole, le curé regardait son cheval se débattre dans un fossé. En l'espace de quelques secondes, il imagina les actions possibles, mais aucune qui lui convienne. Braquant les yeux sur cette mer mouvante que soufflait le blizzard, le voyageur en péril cherchait désespérément quelque bon Samaritain qui puisse le sortir du trou. Personne. Quel funeste hasard l'avait poussé sur cette route ? Eugène Durocher dut donc se résoudre à la solution la plus acceptable ou plutôt, la moins médiocre, bien que la plus humiliante. Dans son for intérieur, il souhaitait que son plan d'action réussisse, ce n'était tout de même pas la première fois qu'il avait à se tirer d'un mauvais pas. Quitte à ressembler à l'abominable homme des neiges, le curé Durocher retroussa manteau et soutane et sauta en bas de la carriole. De complètement noir, le pauvre diable devint à moitié blanc. Moins lourd que sa jument, le consacré à Dieu cala moins profondément, mais suffisamment pour encombrer sa démarche. S'accrochant au bacul et aux sangles sous-ventrières, il avançait d'un pas incertain et finit par se rendre à la tête de l'animal. Jamais le curé ne s'était senti aussi seul. Excepté lui, la Cendrée était l'unique être vivant à qui il devrait son salut, si salut il y avait... Prudemment et à gestes comptés, il attrapa les guides et évalua les dégâts. Heureusement, rien de cassé, mais le cheval était sérieusement embourbé. Le saint homme implora donc le Ciel de l'éclairer et commença à encourager sa jeune jument. Encombrée par l'attelage, la pauvre bête piétinait. Comme toute personne intelligente soumise à la grâce divine et aux lumières de son Créateur, Eugène Durocher délesta son cheval afin de le soulager de son fardeau. Avec dextérité et tout en continuant à parler doucement à l'animal, il garda la Cendrée calme. Mais il lui restait à remettre sa carriole dans le droit chemin. Bandant tous ses muscles et pestant contre l'effet du

vieillessement qui le rendait moins fort, le curé entreprit de soulever le poids lourd. Après des efforts surhumains et certainement soutenus par le Divin, il réussit à sortir la voiture d'hiver du borbier. Maintenant, il devait coupler la bête et le *sleigh*. Le religieux retint son souffle et encouragea sa monture à faire quelques pas, implorant le Très-Haut que son action n'ait pas été futile. Lentement la Cendrée reprit la charge et commença à avancer. Tout allait bien. Alléluia ! Alléluia ! Dieu avait pris soin de son petit curé. À présent, rien ne lui interdisait de poursuivre sa route jusqu'au presbytère. Juste au moment où il grimpeait dans sa voiture, le pauvre homme fut dépassé par une carriole qui filait à vive allure. Il aurait pu hurler son mécontentement d'avoir manqué cette aide, au contraire, il remercia son Divin Guide.

— Va, ma Cendrée, suis-les. Regarde, ils te montrent le chemin.

Avant que la poudrière n'efface les traces laissées par l'équipage précédent, le prêtre stimula sa jument, tout en examinant le couvert neigeux. Heureusement, une fois les baises de Sainte-Madeleine passées, le temps redevint clair et rien ne semblait plus causer de difficultés. Cette fois, le religieux encouragea sa monture à aller plus vite, mais jugea inutile de la cravacher. Ce n'est qu'une fois rendu à Belœil qu'Eugène Durocher constata les heures perdues. Il avait une faim de loup, mais avant toute chose, il se devait de récompenser celle qui l'avait ramené au bercail.

— Mon Dieu, monsieur le curé, vous voilà, articula la servante. Je commençais à m'inquiéter sérieusement. D'où sortez-vous ? Vous ressemblez à un bonhomme de neige.

— Je vous raconterai plus tard, ma bonne dame, mais pour l'instant, faites-moi chauffer un bol de votre excellente soupe, je monte me changer.

L'ecclésiastique prit le temps de mettre des vêtements secs et avala deux bolées de soupe aux pois et autant de tranches de pain, puis il se déclara prêt à rencontrer le coupable. Mais avant tout, il dut répondre au barrage de questions de sa cuisinière. En fait, elle trouvait étrange que l'abbé Dubois reste toujours dans sa chambre.

— Notre petit vicaire est-il malade ? demanda Ernestine. Dans ce cas, il faut prévenir le docteur...

— Non, coupa le prêtre, je ne peux vous expliquer tout de suite. Sachez cependant que vous devrez lui porter tous ses repas à l'étage et, si vous le désirez, vous pourrez assister à la messe qu'il célébrera dans l'intimité de ses appartements.

— Seigneur Dieu ! C'est grave ! s'exclama madame curé.

— Oui et c'est la raison pour laquelle j'ai dû avoir recours aux conseils de monseigneur Moreau.

— Ne me dites pas que vous arrivez d'aussi loin que Saint-Hyacinthe ? Voilà donc pourquoi vous étiez couvert de neige.

Une fois son repas terminé, le religieux monta péniblement l'escalier. Cette mission lui pesait énormément, mais personne d'autre ne pouvait s'en charger. Quelques coups secs frappés à la porte et il se retrouva face à face avec Victor Dubois. L'un semblait repentant et le second, quels que soient ses sentiments personnels envers le coupable, portait la lourde responsabilité de châtier. Le regard torve, Eugène Durocher examinait son vicaire et se demandait comment il en était arrivé là. Mal à l'aise devant l'immobilité de son supérieur, Victor prit la chaise droite de son pupitre et la lui offrit.

— Non merci. Ce que j'ai à vous dire pendra peu de temps. J'accepte de vous parler parce que j'y suis obligé,

mais ce n'est pas de gaieté de cœur, croyez-moi. Je m'étais bien promis de ne plus vous adresser la parole, car selon moi, ce que vous avez fait mériterait le fouet. Cela vous remettrait les idées à la bonne place. Vous avez entraîné un mineur dans le péché, poursuit Eugène Durocher, le plus vil qui puisse exister. Heureusement pour vous, je ne suis pas apte à décider de votre sort. Monseigneur Moreau vous ordonne de rester dans votre chambre, d'y prendre vos repas et d'y célébrer votre messe. Dans quelques jours, il statuera sur votre avenir. En attendant, nous n'aurons plus de contact et, pour moi, vous repartirez comme vous êtes arrivé, soit par la porte de côté.

— Pourrais-je au moins me défendre, plaider ma cause et demander pardon ?

— Oui et non. La seule chose que je puisse vous accorder, comme à n'importe lequel de mes fidèles, est de vous entendre en confession. Mais j'aimerais autant que vous trouviez une oreille plus objective que la mienne. Le reste ne m'appartient pas.

— Et Martin, que lui arrivera-t-il ?

— Ne me dites pas que, maintenant, vous vous préoccupez du sort de ce pauvre enfant ? lâcha le curé exaspéré. À ce que je sache, Martin continue de garder le silence sur ce qui se passait entre vous, sinon Elwin aurait déjà rappliqué. J'ose espérer que ce jeune garçon, sciemment entraîné dans la luxure et la perversion, sera capable de faire la part des choses, termina le prêtre.

Puis le saint homme se dirigea vers sa chambre. Par bonheur, le décor extérieur était propre à le détendre. Appuyé sur le rebord de la large fenêtre, il imaginait le Richelieu couler paresseusement sous son épaisse couche de glace vers le Saint-Laurent. Et la montagne, quelle magnificence emmitouflée dans son manteau d'hiver ! Le

religieux s'agenouilla sur son prie-Dieu, joignit ses mains et y laissa tomber son front. Dans cette humble position, il demanda au Seigneur de lui accorder force et lumières. Le prêtre prenait une part de responsabilité dans cette affaire de mœurs, du seul fait qu'il ne s'était pas montré assez vigilant. Qui aurait cru... Fatigué de sa rude journée, le curé Durocher délaissa les mortifications et les blâmes pour s'étendre sur son lit où le sommeil le surprit. Dieu répondait ainsi à son appel, car en favorisant le repos de son serviteur, celui-ci pourrait agir avec plus de discernement.

La décision de monseigneur Moreau fut rapide. Le lendemain matin, un de ses subalternes frappait à la porte du presbytère. Ernestine n'eut même pas le temps d'ouvrir que déjà Eugène Durocher se précipitait vers l'émissaire de l'évêché. La vieille femme se doutait bien de quelque chose de sérieux, mais allez donc savoir... Du jour au lendemain, le vicaire ne quittait plus sa chambre et le curé avait les oreilles dans le crin...

— Passez dans mon bureau, ordonna l'homme de Dieu, et prenez un siège.

Le jeune messenger s'exécuta et remit une enveloppe scellée à son interlocuteur. Attrapant le coupe-papier, cadeau de sa mère, la veuve Durocher, le responsable de la cure ouvrit la missive. En quelques mots, monseigneur Moreau signifiait le retrait de l'abbé Dubois de la paroisse de Saint-Mathieu-de-Belœil et de son transfert dans celle de Saint-Lin-des-Laurentides. Il s'agissait là de bons procédés entre deux évêchés. Du même coup, il annonçait l'arrivée d'un nouveau vicaire à Belœil. Le message avait la qualité d'être clair et percutant. Le responsable du diocèse de Saint-Hyacinthe finissait sa lettre en demandant au curé de garder le silence sur cette affaire, somme toute terminée à l'heure qu'il était.

— Bien, répondit le religieux, vous direz à monseigneur Moreau que ses ordres seront suivis.

Le délégué du prélat acquiesça et reprit la route vers l'évêché, rue Girouard.



Elle était revenue comme on attend le beau temps. Le Vendredi saint, jour de jeûne et de privation, l'avait ramenée chez sa sœur Agathe. Il avait suffi qu'Elwin sorte dans la fraîcheur du matin pour apercevoir Angélique Rousseau avec une brassée de linge mouillé.

— Bonjour, lança-t-elle toute joyeuse. Je suis venu aider Agathe pour quelques jours. Vous allez bien ?

— De mieux en mieux, répondit Elwin.

Puis, pour se donner contenance, il pénétra dans l'étable. Il se sentait comme un jeune boutonneux qui rencontrait une fille pour la première fois. De son côté, Angélique ressentait également une certaine gêne. Qu'est-ce qui lui avait pris de parler la première à un homme ? Visiblement, elle avait été trop cavalière. Sa mère le lui aurait d'ailleurs reproché. Constamment, cette dernière la remettait au pas, mais Angélique ne pouvait s'y conformer, elle aimait trop les gens. Et ce pauvre veuf qui n'avait personne avec qui jaser...

Derrière les carreaux sales de son étable, Elwin guettait le retour de la jeune fille. Dès qu'il vit apparaître le bout de son bonnet rouge clair, il se précipita vers la clôture de perches séparant son terrain de celui de ses voisins.

— Ne craignez rien, je ne veux pas vous faire peur.

— Je n'ai pas eu peur, vous m'avez simplement surpris.

— Êtes-vous ici pour quelques jours ?

— Oui.

— Dans ce cas, je n'irai pas par quatre chemins. J'ai peu de temps pour vous convaincre de m'épouser. Pourriez-vous m'aider à y arriver ?

Angélique se mit à rire.

— Attention, je pourrais vous prendre au sérieux, répondit-elle.

— Mais je le suis.

— Décidément, vous êtes plus fou que je ne le pensais.

— Seriez-vous capable de convaincre Hector de garder ses frères et sœurs, le temps d'un repas ?

— J'essaierai, conclut-elle en se dirigeant vers la galerie.

— Je vous invite à souper, ainsi que mes bons amis Albert et Agathe. J'attendrai votre réponse, car ce sont uniquement par mes talents de cuisinier que je saurai vous persuader que je suis un excellent parti.

Angélique rentra dans la maison aussi rouge qu'une pivoine et le sourire aux lèvres.

— Sainte-Bénite, qu'est-ce qui t'arrive, tu ris toute seule maintenant ! s'enquit Agathe.

— Non, c'est ton voisin qui me taquine. Quel drôle d'hurluberlu ! Il vient de me demander en mariage.

— Elwin ? Mais il est maboul ? Était-il sérieux ?

— Je le crois, car il m'a invité à souper, ainsi qu'Albert et toi.

— Pour une fois que le veuf fait des frais, nous irons, s'amusa Agathe. Je ne manquerai pas cette occasion. La dernière fois que nous avons mangé chez lui, c'était avant la mort de Mary. Alors tu penses...

Elwin rentra chez lui et passa au peigne fin les recettes colligées par Mary. Sa mère lui avait enseigné la cuisine et elle avait tout retranscrit dans un cahier d'écolier. Il devait bien y avoir là-dedans quelque chose de facile à faire.

Pendant qu'Elwin fouillait dans un tiroir de commode, Martin fit son apparition. Il revenait de l'académie et semblait heureux de jouir d'une journée de congé supplémentaire. Partout, on célébrait le Vendredi saint où, année après année, s'accomplissait le rite sacré de la mort de Christ. Après sa dernière colère, au cours de laquelle ses paroles avaient dépassé sa pensée, Martin avait grandement réfléchi et trouvait quelques bons côtés au fait d'avoir un père. Certes, comme les Clercs le lui avaient enseigné, personne ne pouvait prétendre à la perfection alors, imaginez dans quelle mer de défauts et de médiocrité on baignait ! De plus, depuis le départ de l'abbé Dubois, Martin ne servait plus la messe. Ainsi, la pression morale et physique s'était grandement relâchée, son comportement agressif prenait donc du mieux.

— Martin, j'ai demandé à Agathe, Albert et Angélique de venir souper. J'aimerais que tu sois présent.

Martin fit la moue, mais accepta tout de même.

— Tu sais, tu aurais pu l'inviter sans que les voisins lui servent de chaperons. Je ne l'aurais pas mangée ton Angélique.

— Je dois lui faire part de quelque chose d'important et j'ai besoin de toi pour y arriver. Je voudrais l'épouser...

— Vas-y, coupa Martin, ne te dérange surtout pas pour moi.

Elwin ignorait comment prendre cette remarque. Martin livrait des messages ambigus, mettant souvent son père dans l'eau chaude. Encore une fois, il se trouvait confronté au meilleur et au pire. Si son fils acceptait Angélique, l'Irlandais venait de gagner le gros lot ; s'il s'opposait, il visiterait l'enfer. Mais peu importe, Elwin ne cherchait pas le cautionnement de Martin. Qu'il l'approuve ou non, ce mariage se ferait quand même.

Dès seize heures, les voisins contournèrent la clôture et se présentèrent chez l'Irlandais. Une odeur sucrée accueillit les convives d'Elwin. Heureux de son initiative, ce dernier les traita en invités de marque. Depuis le départ de Mary, pour la première fois, il provoquait les événements au lieu de les subir et forçait la chance. En réalité, le geste signifiait peu de choses pour quiconque menait une vie normale, mais pour Elwin cela voulait dire beaucoup : la fin de son veuvage. L'Irlandais convia tout le monde au salon et leur offrit à boire : du caribou pour Albert et du vin de pissenlit pour ces dames. Agathe jeta un coup d'œil à son mari.

— Écoute donc, mon Elwin, tu m'as l'air en forme, lança le voisin, question de se mettre à l'aise et d'alimenter la conversation.

— Tu as raison, je le suis.

Avant de s'attaquer aux choses sérieuses, on devisa de tout et de rien et on commenta le départ précipité de l'abbé Dubois.

— Je ne sais pas ce qui c'est passé à l'évêché. Mais il paraît que ça a brassé pas mal, déclara Albert. Ça n'a pas pris bout de tinette qu'un nouveau prêtre entraît au presbytère, gardant ainsi la place au chaud. D'après moi, Ernestine a juste eu le temps de changer les draps.

— Moi, ça m'attriste, continua Agathe, je l'aimais bien le petit vicaire, je le trouvais d'adon.

— On n'a pas le choix, il faut s'arranger avec ce que monseigneur nous envoie, poursuivit Elwin. Je l'ai rencontré et je vous dis qu'il est pas mal plus raide et beaucoup moins avenant que Victor Dubois. Mais cessons de parler curé et abbé, je ne voudrais pas qu'on ennuie mademoiselle Angélique.

Quand elle entendit le mot mademoiselle, Agathe se mit à rire.

— Tu peux l'appeler Angélique, ce n'est que ma sœur.

Sur ces entrefaites, Martin fit son apparition et, sans passer au salon, fit valoir qu'il crevait de faim.

— Patience, Martin, je te demande quelques minutes, répondit son père. Ça irait probablement plus vite si tu dressais la table.

— Laisse faire, ce n'est pas là l'affaire d'un jeune garçon, commenta Agathe. Viens, Angélique, je connais les airs de la maison.

Elwin accorda toute sa confiance à sa voisine. À maintes reprises, elle lui avait été d'une aide précieuse. Une fois les deux femmes parties, Albert s'informa.

— À quoi ça rime, tous ces fla-flas ?

— Ce soir, je demande Angélique en mariage. Je n'ai que quelques jours pour la convaincre de m'épouser, sinon elle me filera entre les doigts. Que dirais-tu de devenir mon beau-frère ?

— Ce n'est pas une mauvaise idée, conclut Albert en souriant. Et que fais-tu de Martin dans tout ça ?

— C'est à prendre ou à laisser. Depuis douze ans, je vis seul et en fonction de lui. Mon veuvage est bel et bien terminé et j'ai démissionné de mon rôle de père. Martin peut agir à sa guise et demeurer où il veut. On dirait que le fait de lâcher du lest a stabilisé sa rage et ses accès de colère. Actuellement, il accepte de rester ici et d'étudier, tant mieux. Par contre, il devra s'entendre avec Angélique.

— Tu ne crains pas de la plonger dans une atmosphère malsaine ?

— Si Martin fait un faux pas, je pardonne ; à deux, je réagis. D'ailleurs, il sait à quoi s'en tenir.

— Tu sembles bien sûr de toi, articula Albert. Je te souhaite donc bonne chance.

— Merci, et pour être honnête, j'en ai besoin.

Dans la cuisine, on entendait parler les deux sœurs. Déjà Agathe faisait valoir les avantages de se marier avec le veuf. Il possédait une belle maison, assez d'argent pour vivre convenablement et puis, un fait non négligeable, elles deviendraient voisines.

— On pourrait cueillir des fraises des champs ensemble et lorsque tu feras des petits O'Reilly, je t'aiderai.

— Et son fils, tu le connais bien ? s'informa Angélique.

— J'admets qu'il n'est pas des plus faciles, mais il vieillit et bientôt, il partira pour suivre son chemin. Et puis, Martin adore Hector. En cas de crise, nous sommes là.

— Si tu étais moi, tu n'hésiterais pas ?

— Non, car l'Irlandais est un bon gars, conclut Agathe Préfontaine.

Le souper fut excellent et Elwin reçut les compliments de ces dames.

— Je vous remercie, mais il faut avouer que j'ai devant moi deux juges partiaux et sympathiques à ma cause.

Elwin profita du dessert pour redemander Angélique en mariage. Celle-ci baissa la tête en signe d'humilité, puis la redressa pour accepter, mais cette fois, on vit des étoiles dans ses yeux. Devant ses voisins et son fils, Elwin fit une courte déclaration d'amour qui ressemblait à une promesse de bonheur. Assis à côté de son père, Martin écoutait et se disait que ces mots auraient dû être adressés à sa mère. Mais rien de cela n'était possible. Mary était morte et enterrée et une autre femme prendrait sa place. S'il voulait retrouver celle qui l'avait mis au monde, il devrait aller là où elle habite présentement, soit au cimetière, comme Victor le lui avait enseigné. Au moins, le vicaire Dubois lui avait apporté ça de bon. En voyant la grande Angélique qui acceptait de devenir l'épouse d'Elwin O'Reilly, Martin comprit que son deuil à lui aussi était fini. L'amour incondtionnel, il devra

le trouver ailleurs. Ainsi, il garderait le secret des gestes commis avec l'abbé, tout comme son paternel retenait la vérité au sujet de sa mère. Une nouvelle femme entrerait dans leur vie pour le meilleur et pour le pire, ce qui forcerait père et fils à avancer droit devant.

7

Malgré la bonne éducation que tentait de lui donner Joe Lonergan, Lewis portait au fond de lui une tare héréditaire le maintenant dans une tourmente et une agitation quasi constante. Les religieux de l'école qu'il fréquentait arrivaient à un succès très médiocre. De caractère bagarreur, le garçon se retrouvait toujours au centre de la mêlée et subissait des punitions exemplaires. Résultat : Lewis Lonergan se trouvait privé de récréations, rien qui puisse ramener la situation. Il utilisait son intelligence au profit de son trop plein d'énergie et déversait sa fougue sur son maître ou ses compagnons de classe. Évidemment, cela lui valait correction par-dessus correction. À force d'être mis au banc des accusés, Lewis devint habité par une colère sourde ne connaissant aucun apaisement. L'enfant cultivait un drôle de jardin, celui de la rogne.

Dans le quartier huppé de Dublin où la famille Lonergan résidait, on le considérait comme une graine de bandit, car il chapardait tout ce qu'il trouvait pour le seul plaisir de faire le mal. Combien de fois, Joe Lonergan n'avait-il pas dû le sortir des griffes d'un voisin exaspéré menaçant d'appeler la police ? Combien de fois, son père ne lui avait-il pas remémoré les conséquences de ses actes destructeurs ? Les agents connaissaient bien ce genre de petits délinquants.

Souvent, ils étaient d'excellents candidats pour les bandes de truands qui recrutait de jeunes mercenaires. Ils leur apprenaient à voler sans se faire prendre, à dévaliser, à piller ; mais malheur à celui qu'on retrouvait la main dans le sac. Ce dernier subissait les conséquences de ses actes sans que personne ne lui vienne en aide.

C'est ainsi que Joe fit la connaissance des postes de police. Quelle honte d'aller chercher son fils de treize ans derrière les barreaux ! Joe Lonergan jouissait d'une excellente réputation et ce petit bâtard était en train de tout détruire. Depuis longtemps, Juliet l'implorait de l'éloigner du nid familial, de le renvoyer en Amérique. Les vauriens et les mafieux du Nouveau Monde ne vivaient-ils pas là ?

— Penses-y, Juliet, c'est encore un gamin. Nous ne pouvons pas l'envoyer sans que quelqu'un l'accompagne. Et où irait-il ? Que ferait-il ? Non, je ne peux accéder à tes désirs. J'ai pris la responsabilité de cet enfant et personne ne me fera déroger de mes obligations ou me contraindre à l'abandonner. Il doit certainement y avoir un moyen de le forcer à entrer dans le rang. Ton attitude fermée ne m'aide pas non plus et, le pire, tu entraînes nos propres fils dans ton délire. D'ailleurs, ils commencent à le rejeter.

— Eh bien, mon mari ! Depuis le début de notre mariage, je t'ai rarement placé devant un ultimatum, mais aujourd'hui, je dois m'y résoudre afin de sauver notre famille. Tu choisis Lewis ou nous.

Depuis longtemps, Joe craignait cette phrase. Il était devenu l'otage de cette graine de bandit. En s'obstinant à le garder, il s'était mis sa femme et ses fils à dos. Juliet n'entendait plus à rire et refusait toute concession. Il se sentait appuyé contre un baril de poudre et en face de lui, un tireur n'attendait que le bon moment pour faire feu. S'il recevait la balle, il mourrait et si le projectile déviait, finissant sa course dans le tonneau de bois, tout exploserait.

Pour la première fois, Joe retourna seul dans son Galway natal, prit une chambre dans un hôtel de luxe et, durant trois jours, tenta de trouver une solution satisfaisante au problème nommé Lewis. Lorsqu'il revint, il avait en poche une promesse d'engagement chez un cordonnier.

— À la grâce de Dieu, mon fils ! articula difficilement le père. Une nouvelle famille t'attend et tu apprendras un métier honorable. Tu adoreras vivre dans le Galway. J'y ai passé toute mon enfance et je peux te dire que j'y ai vu le plus beau pays. Tu demeureras chez les Sully comme si tu étais un des leurs et lorsque tu auras terminé ta formation, tu recevras une certification et un salaire.

— Je refuse de m'exiler sous prétexte que ta famille et toi ne m'aimez pas. Je resterai toujours un étranger pour vous, le bâtard d'une Lonergan. Rien ne m'apparente à votre cercle de petits-bourgeois. Aller coudre des souliers, vous me parlez d'un travail ! Jamais je ne deviendrai l'esclave de la forme et du marteau, reniflant colle et vernis pour votre bon plaisir.

— Tu feras ce que je te dis, termina Joe en haussant le ton. Fais ta valise, tu partiras à l'aube par le premier train.

Lewis, le malfaisant, le mal-aimé, l'incompris, partit pour le Galway. Il refusa de dire adieu à son père, celui qui avait pourtant fait des pieds et des mains pour l'intégrer à une vie familiale normale. On aurait juré que tout ce qui était bon pour lui, il le brisait et se mettait en position d'être châtié. À partir de ce soir, il deviendrait encore un étranger pour ces commerçants issus de la bourgeoisie. Déjà, il se rebutait et cherchait une manière de détruire ce que Joe avait bâti pour lui, soit de lui offrir un métier pouvant lui assurer sa subsistance jusqu'à la fin de ses jours s'il le désirait.

La famille Sully habitait le quartier commerçant de la ville de Galway. Le soir rendait les rues encore plus sinistres

et lugubres. À peine quelques réverbères jetaient une lumière jaunâtre, vacillant sous l'action du vent. À travers les carreaux crasseux des fenêtres, des chandelles laissaient deviner bien peu de choses et des silhouettes se déplaçaient comme autant d'ombres chinoises. Dans ce décor fantastique et surréaliste, Lewis ne se sentait pas à l'aise. Vivement qu'il arrive ! Il sortit un papier du fond de sa poche et s'installa sous un lampadaire afin de lire l'adresse exacte de la Cordonnerie Sully, soit sur *Shop Street*.

— Encore une ou deux rues transversales plus au sud et j'y serai, déclara Lewis.

En quelques enjambées, le jeune freluquet se retrouva devant le petit commerce. Trop tard, tout était cadenassé. Par trois fois, Lewis s'abîma les poings contre la porte d'entrée, puis il s'attaqua à la vitre du châssis. Personne, pas le moindre mouvement ou lueur lui indiquant qu'on venait. Il rebroussait chemin lorsqu'on hurla.

— Qui va là ? La boutique est fermée ! Revenez demain.

Criant à son tour, Lewis se retourna et recommença à frapper. Un volet s'ouvrit enfin sur une face maigrelette qui ressemblait étrangement à une chauve-souris.

— Monsieur Sully ? Je me nomme Lewis Lonergan. Je crois que vous cherchez un apprenti.

— Oui, un homme, pas un avorton comme toi.

— J'ai en main une lettre portant votre signature, promettant de m'engager comme stagiaire.

— Montre-moi ce papier, grogna le petit cordonnier. Tu es le fils de ce Lonergan de Dublin ?

Devant le signe de tête positif, Edward Sully permit à Lewis d'entrer. L'enfant n'hésita même pas, car il avait faim et froid et après ce qu'il avait vu dehors, il ne voulait pas passer la nuit avec les chats sous les gouttières.

— Dans ce cas, suis-moi, déclara le cordonnier en se dirigeant vers l'escalier. Avoir su que tu étais si jeune et si petit, je n'aurais jamais signé pareille promesse. Mais bon, maintenant que tu es là...

Ils arrivèrent à l'étage et débouchèrent dans une sombre cuisine s'éclairant au fur et à mesure que monsieur Sully avançait avec sa lampe tempête. Tassées sur un banc devant une table, trois jeunes demoiselles et une dame plus âgée s'apprêtaient à prendre leur repas.

— Tiens, assieds-toi en face de mes triplètes, ordonna l'homme en lui montrant une banquette le long du mur. Et toi, ma femme, prépare-lui quelque chose à manger. Il faut l'engraisser un peu si on veut qu'il soit de service.

Madame Sully sollicita l'aide de Lauryn et ralluma le feu.

— Des œufs, ça te va ? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Lauryn déposa devant l'affamé une assiette de fer-blanc contenant une omelette de même que deux épaisses tranches de pain.

Les deux femmes récupérèrent leur place et se blottirent contre les deux autres.

Le cordonnier vint s'asseoir près de Lewis et se mit à l'examiner. Apparemment, lorsque Joe avait sollicité le poste pour son fils, il s'était fait plus que discret, mentionnant peu de chose. Maintenant, l'artisan voulait connaître son stagiaire.

— Quel âge as-tu ?

— Quinze ans, monsieur, mentit Lewis en avalant une bouchée.

— Tu m'as l'air gringalet ? As-tu une bonne santé, au moins ?

— Excellente, patron.

— Sais-tu manier un couteau et une alène ?

— Ne suis-je pas ici pour apprendre ?

— Bien, tu ne me sembles pas trop idiot.

Lewis trouva monsieur Sully un peu naïf. Il pouvait lui raconter n'importe quoi et l'autre le croirait. Mais il fallait tout de même faire attention et ne pas ambitionner sur sa crédulité. Son père avait eu raison de le placer en cet endroit. L'homme était confiant, sa femme savait tourner une omelette et les jeunes poupées n'étaient pas trop laides.

— Allons nous coucher, lança monsieur Sully. Il y a une paillasse dans le salon, prends-la, ma fille viendra te porter une couverture. À demain.

— Bonne nuit, monsieur Sully.

Malgré la fatigue, Lewis entendit sonner l'horloge à plusieurs reprises avant de fermer l'œil. Un seul coup. Était-il minuit et demi, une heure ou une heure et demie, il n'aurait pu le dire ? Couché sur son humble matelas de foin et d'herbes séchées, il examinait la maison où il habiterait. Les Sully ne paraissaient pas être dans le besoin, mais leur modeste logis ne ressemblait en rien à la résidence de son père. Quelques meubles sans raffinement garnissaient l'appartement tandis que l'habillement des membres de la famille paraissait tout à fait ordinaire. Juliet aurait été considérée comme une reine si elle était entrée ici. Finalement, Lewis finit par s'endormir.

Il faisait encore nuit lorsque le cordonnier vint le secouer.

— Viens, lève-toi.

Lewis entendit monsieur Sully, mais jugea bon d'ignorer le commandement. La paillasse était enfin réchauffée.

Tout à coup, une main de fer le saisit au collet et le jeune Dublinois n'eut d'autre choix que de découvrir la face de chauve-souris se trouvant à deux pouces de son nez.

— D'habitude, je parle une fois, grogna le cordonnier, jamais une deuxième.

Lewis enfila culotte et chemise et descendit à la boutique. Lui qui flânait et faisait damner Juliet en déjeunant à des heures tardives se voyait plongé dans une discipline martiale.

— Tu es ici pour apprendre et, crois-moi, je ne nourrirai pas une bouche ne rapportant pas. Nous profitons de l'aube pour commencer notre travail, car dès qu'on ouvre les portes, nous devons répondre à la clientèle et nous sommes constamment dérangés. Tiens, prends ce morceau de cuir et découpe des talonnettes. Prends garde à tes doigts, je ne les recouds pas et ma femme s'avère une très mauvaise infirmière.

Pendant que Sully perçait des œillets dans une bottine à l'aide d'une alène, Lewis saisit une bûche pour s'asseoir et plaça la pièce à tailler sur une table rayée de multiples coups de couteau de cordonnier et tachée par de la teinture de différentes couleurs. Il casa le petit morceau de garniture dans un coin de la peau tannée et y planta la pointe de son instrument, puis il tenta de suivre le contour du patron. Visiblement, Lewis ne pesait pas suffisamment fort pour traverser le cuir. Il dut se reprendre plusieurs fois avant de réussir à découper une seule paire de talonnettes. Le résultat de ses efforts n'était pas très satisfaisant, car des coups de couteau et des écorchures inesthétiques laissaient voir l'incompétence de l'apprenti. Dans son dos, l'œil du cordonnier scrutait son travail.

— Ne te fais pas de mauvais sang, déclara le savetier, si je regarde, c'est pour savoir comment tu t'y prends et, le cas échéant, pour t'aider. Pour la première journée, j'accepte les imperfections ainsi que les maladresses, mais demain, si tu gaspilles une seule pièce de cuir, je la retiendrai sur tes

futurs gages. Quand tu partiras d'ici, tu pourras te vanter d'avoir bénéficié du meilleur professeur de Galway. Maintenant, continue ton travail, je ne te dérangerai plus.

Tout le jour durant, dames et messieurs entraient avec des bottes et des souliers à réparer. Avec patience, le cordonnier répondait à chacun d'eux comme s'il était son unique pratique et portait attention à toutes les demandes spéciales. Bien après que le soleil fut couché, le pas alourdi, le maître et l'élève montèrent les marches et prirent un solide repas.

— Aujourd'hui, tu m'as vu agir avec les gens. Pour quelque temps, tu te contenteras d'observer, car tu dois absolument savoir les rudiments du métier avant de pouvoir t'occuper de la clientèle.

Cette nuit-là, Lewis dormit comme il ne l'avait jamais fait dans sa vie. Les muscles de ses bras criaient grâce. Sa paillasse lui semblait douce et remplie de plumes et il sombra dans un sommeil profond traversé de rêves troublants qui s'effacèrent de sa mémoire dès le matin.



Dans le rang de l'Irlandais, on ne parlait que d'épousailles. La nouvelle du mariage d'Elwin et d'Angélique Rousseau se répandit comme une trainée de poudre. Il avait été entendu entre les deux partis que la noce aurait lieu après les moissons. Ainsi, foin et céréales auraient été engrangés, laissant aux cultivateurs le temps de fêter.

Tous les dimanches, Elwin se rendait à Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville et retrouvait la belle Angélique. Dès qu'il arrivait chez sa promise, il s'empressait de saluer les parents Rousseau, puis arpentait avec Angélique le rang de

la Rivière sud, question de parler tranquillement et de préparer la vie à deux. Les futurs époux jouissaient d'une liberté peu commune, car Alphège et Astride Rousseau leur faisaient entièrement confiance et n'exigeaient pas de chaperon. D'ailleurs, ces derniers n'avaient-ils pas démontré suffisamment d'ouverture d'esprit en accueillant bébé Hector parmi les leurs, le poupon qu'Agathe avait tiré des décombres au moment du gros accident ferroviaire de 1864 ? À ce moment, leur fille avait tenu tête à sa patronne et avait gardé avec elle l'enfant qu'elle avait ensuite adopté avant même de se marier ? Au contraire, ses parents l'avaient soutenu dans cet acte d'amour.

Il faut dire qu'Agathe avait auparavant vanté les qualités de l'Irlandais. Devant cet état de fait exemplaire, les Rousseau ne craignaient pas pour la vertu de leur fille Angélique, sachant que celle-ci avait une tête sur les épaules et ne vendrait pas son âme et sa réputation pour quelques minutes de plaisir. Lorsque le temps se chagrina, les fiancés passaient l'après-midi au salon. Encore ici, pas de surveillance rapprochée. Qu'un coup d'œil discret ou encore la traditionnelle assiettée de sucre à la crème servant à faire diversion. Les jeunes enfants qui se livraient à des jeux dans la cuisine appréciaient l'Irlandais. Le grand rouquin ne se faisait pas prier pour se tirer avec eux.

— Ne les encouragez pas, monsieur Elwin, lui reprochait Astride. Après, ils ne vous laisseront plus tranquille.

— Ce n'est pas bien grave, madame Rousseau. J'aurais tellement aimé jouer avec mon fils comme je le fais avec eux, mais une mer d'incompréhension nous sépare, déclarait-il en soupirant.

Les parents Rousseau avaient fait leur petite enquête auprès du curé de Belœil. Une lettre avait suffi à les convaincre que l'Irlandais ferait un bon mari pour la douce

Angélique. Et en ce qui concernait la perte de sa première femme, le dossier était clos. Elle était morte de cause accidentelle dans un hôpital de Montréal. Sachant que l'immigré n'avait rien à voir dans ce décès prématuré, sans crainte, les Rousseau accordèrent la main de leur deuxième fille à l'Irlandais. Par contre, il restait une appréhension au sujet de Martin. Sa réputation le précédait. On le disait colérique et peu discipliné, extravagant et même rejeté par son père. Cette fois, Agathe vint à la rescousse d'Elwin, en leur expliquant les difficultés qu'éprouvait un veuf d'élever un enfant seul. La douceur d'Angélique saurait combler le manque affectif. Somme toute, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Plus Elwin courtoisait Angélique, plus il appréciait ses qualités. Cette jolie blonde amenait en dot patience et gentillesse. La différence d'âge entre les deux futurs époux servait l'Irlandais. La belle Angélique s'émerveillait de tout et de rien. De commerce facile, elle voyait en Elwin un amoureux, mais aussi un homme sur lequel elle pourrait se reposer.

Et le jour du mariage arriva. Au pied de l'autel et devant le curé de Rouville, Elwin et Angélique se promirent amour, fidélité et assistance. On aurait dit qu'une auréole de félicité les enveloppait tous les deux. Les joncs, deux cercles d'or empreints de simplicité et capables de résister aux durs travaux manuels, garnissaient maintenant leurs annulaires. Comme Angélique était jolie ! Toute la fraîcheur de son nom se conjugait dans sa beauté. On aurait juré que sa robe sortait tout droit des grands magasins de la métropole. Pourtant, ses fins doigts avaient coupé et cousu le délicat tissu de soie. Des soirées à enfiler des perles et à piquer des fleurs de satin à la lueur d'une lampe à l'huile avaient donné un résultat supérieur à toutes attentes.

Le ciel offrit aux époux O'Reilly un cadeau de noce comme lui seul pouvait en faire : une voûte céleste d'un bleu si profond qu'on pouvait s'y perdre et où quelques minuscules nuages blancs s'enchâssaient comme autant de perles nacrées dans cet immense écrin d'azur. Si on avait su lire ces signes avant-coureurs, on aurait conclu que ce mariage ne laissait présager que du bonheur. Une grande fête champêtre eut lieu chez les Rousseau, faisant en sorte que près de la moitié du village fut invité. Une longue table recouverte d'une nappe immaculée trônait au milieu de la cour arrière des Rousseau. Un souffle léger faisait onduler le pan du fin brocart damassé de la nappe tout en dispersant discrètement une douce odeur florale. Les derniers bouquets de roses miniatures de l'été ornaient le centre de la table, donnant un air princier à la vaisselle et à l'argenterie des jours de fête. Seules les serviettes roses, savamment pliées, rappelaient le ruban ceinturant la taille de la mariée.

Les nouveaux époux présidèrent au banquet qui sortait directement des cuisines d'Astride Rousseau. Comme ils étaient beaux tous les deux, assis sagement l'un contre l'autre. Jamais Angélique n'aurait cru à un tel bonheur. Avec enthousiasme, la jeune épouse répondait au tintement des cuillères invitant les amoureux à s'embrasser. Discrètement, Elwin déposait un baiser sur les lèvres d'Angélique. Ébloui, l'Irlandais imaginait difficilement semblable délice. Il avait tant souffert... Mais même en cette journée de réjouissance où il prenait femme, il gardait une place dans son cœur pour sa Mary. Rien au monde ne lui ferait oublier sa compagne irlandaise. La famille Rousseau avait largement ouvert les bras et les avait refermés sur l'immigré, l'accueillant comme un des leurs. Maintenant, Elwin O'Reilly prenait profondément racine au Québec.

Durant tout l'après-midi, la fête battit son plein. Les uns dansèrent, les autres chantèrent, certains racontèrent

des histoires paillardes à voix basse afin d'épargner les chastes oreilles. Après avoir coupé le gâteau de noce, les deux époux s'éclipsèrent discrètement. Grattan prit immédiatement la direction de Belœil et de là monta au rang de l'Irlandais. C'était la deuxième épousee que Grattan ramenait à la maison. Sur le siège de la calèche, la timidité et la gaucherie occupaient toute la place. Même s'il avait déjà connu une femme, Elwin restait toujours aussi maladroit. Quant à la nouvelle mariée, elle était tout aussi réservée qu'une religieuse. En entrant dans la maison, les deux époux s'esclaffèrent et bénirent Agathe. La sœur d'Angélique avait mis la table et sur le poêle, un ragoût ne demandait qu'à être réchauffé.

Craignant que des curieux ne puissent les déranger, l'Irlandais amena sa femme dans une clairière non loin de la maison où la mousse leur offrait un généreux tapis végétal. À l'orée du bois, sous un dôme de feuilles richement parées de couleurs, deux corps trop longtemps privés d'amour se couchèrent au milieu des foins d'automne. Une couronne de fleurs odorantes sur la tête, Angélique goûtait enfin au plaisir charnel. Rien ne l'avait préparé à ce contentement et à cette délicieuse ivresse. En passant au-dessus du couvert des arbres, l'astre de feu dessinait des zones de clair-obscur qui enflammait la crinière de celui qui renouait avec le bonheur. Elwin redécouvrait le corps féminin et faisait courir ses mains rêches sur la peau soyeuse tout en prononçant quelques paroles celtiques. Doit-on en conclure que le plaisir ranimait sa nature irlandaise ? Angélique ne disait pas un mot, jouant avec ravissement le second rôle. Son homme savait où il allait, elle n'avait qu'à emprunter le même chemin. Ils attendirent que le soleil baisse à l'horizon avant de remettre un peu d'ordre dans leur tenue et revenir à la maison. Les amoureux avaient eu le nez long en s'éloignant de leur logis, car un jeune rouquin ayant une réputation

redoutable les accueillit.

Dans les jours qui suivirent, Angélique prit les choses en main, lavant et nettoyant tout ce qui paraissait d'une propreté douteuse. Elle s'attaqua aussi aux meubles et les replaça de façon plus pratique. Quand vint le tour de la chambre du sombre Martin, Angélique demanda à ce que l'adolescent soit présent, simple question de respect. Et Martin avait accepté de jouer le jeu. Il appréciait cette femme qu'il avait autrefois qualifiée de grande asperge aux dents croches. Elle était tout sourire et démontrait à son égard une grande tolérance ainsi qu'une ouverture d'esprit bienfaisante. Et quelle cuisinière ! En quelques semaines, Martin prit du poids, ce qui le gratifia de rondeurs là où elles n'avaient jamais été vues. Ces nouveaux attributs lui allaient à merveille, lui donnant un air plutôt débonnaire. Ses accès de rage diminuèrent et un sourire réapparut sur sa figure encore imberbe. Elwin avait-il donc gagné son pari ? L'amour d'Angélique arrondissait les angles et atténuait les symptômes de la rébellion.

Souvent, en rentrant du travail, Elwin entendait parler. Silencieusement, il montait l'escalier et surprenait sa femme et sa belle-sœur causant chiffon. Angélique était le plus beau rayon de soleil à avoir pénétré dans sa maison. Parfois, il prenait Agathe sur le fait, les mains dans la pâte, en train de transmettre à Angélique de vieilles recettes irlandaises que Mary lui avait enseignées. Si Angélique s'absentait chez sa voisine, elle laissait toujours un mot sur le coin de la table. Elwin bénissait le Ciel de lui avoir envoyé pareille femme.

Elwin n'avait plus besoin du concours du curé Durocher, car lorsqu'un problème se présentait, les deux époux en discutaient et en venaient à une solution équitable pour tous. Déchargé d'une tension et d'inquiétudes malsaines,

l'Irlandais se remit à la vente des terrains acquis il y a quelques années, dont les terres environnant le ruisseau. Évidemment, l'Irlandais ne pouvait pas tout faire, car il était comme le commun des mortels, il n'avait que deux mains. Comme il devait se priver de la présence de son fils pour l'aider sur la ferme, il engagea l'aîné de l'un de ses voisins en âge de s'établir. L'homme d'affaires renoua également avec ses anciens amis et on vit revenir au 2^e rang, les Ti-Phil, Placide Vincent et compagnie. Quelquefois, lorsque le travail le permettait, Albert se joignait aux autres gais lurons. À ce moment, les gars se terraient dans l'ombre de la cabane à sucre. Le soleil laissait tout de même filtrer quelques rayons entre les planches disjointes, ce qui autorisait les occupants de la baraque à se verser une rasade du réduit caché dans l'armoire bancale. Dans l'air froid et humide de leur refuge, on pouvait apprécier le spectacle des volutes de fumée passant à travers les plages de lumière. Parfois, les hommes restaient dehors à parler de la température et de la politique, mais rarement des femmes. Un nuage de boucane auréolant leur tête, ces amis remettaient le monde à l'endroit.

Un soir, après avoir bien placoté avec ses compagnons, Elwin fut intercepté par son fils. Ce dernier l'invita à s'asseoir sur la roche plate servant de marche au perron, celle qui avait tant de fois accueilli Elwin et Mary.

— Papa, j'ai à te parler, commença Martin.

— Tu m'inquiètes un peu, car quand tu m'appelles ainsi, ce n'est jamais bon signe.

Martin esquissa un sourire, mêlant encore plus les cartes.

— Je voudrais devenir avocat...

La surprise fut totale et Elwin figea sur place. Martin le rebelle, le mal-aimé, le fils de l'immigré, avait l'intention de se faire justicier !

— ... qu'en penses-tu ?

Les larmes aux yeux, Elwin ne savait que dire. Mais oui, oui, il ferait tout pour l'aider, répondaient sa tête et son cœur, mais les mots restaient bloqués dans sa gorge. Et puis, une vieille berceuse irlandaise que Mary chantait à Martin lui revint en mémoire.

— Ce serait une tannante de bonne idée et ta mère serait tellement fière de toi, reprit Elwin en hoquetant.

Martin venait de toucher à une corde sensible, une des raisons qui le faisait choisir cette profession libérale. Martin avait réussi à atténuer sa colère et à la transformer en une énergie positive et, dans le plus profond de lui-même, il voulait venger sa mère. S'il parvenait à percer le mystère l'entourant, il pourrait peut-être éviter d'autres drames. Et ensuite, il pourrait poursuivre en justice les agresseurs d'enfants, à commencer par ce Victor Dubois qui se terrait dans un presbytère. Mais pour l'instant, il n'avait pas à dévoiler les raisons qui le motivaient. Son père était heureux et, ce soir, c'est tout ce qui comptait.



Dans la ville de Galway, sur *Shop Street*, tout le monde connaissait Lewis Lonergan. L'apprenti du cordonnier Sully démontrait entregent et déférence envers la clientèle, servant monsieur ou madame avec aplomb. Lewis n'éprouvait jamais le moindre ennui de sa famille adoptive. Joe et Juliet avaient voulu l'évincer ? Eh bien, qu'ils sèchent ! En l'espace de quelques mois, le jeune garçon avait acquis les rudiments du métier. Décidément, il était plus habile sur le marteau et le clou qu'en anglais ou mathématiques. Ainsi, son maître se félicitait de l'avoir pris comme stagiaire. Le cordonnier Sully ne fermait plus sa boutique durant l'heure

des repas, chacun goûtant la soupe à tour de rôle. Un jour, pendant sa courte absence, le patron lui confia donc le comptoir de la réception, ce qui rendait Lewis responsable du petit coffret contenant quelques livres sterling et quelques *pennies*. Le jeune apprenti attendait que le pas de l'homme à la face de chauve-souris décroisse pour plonger sa main dans la caisse et subtiliser un *pence* ou deux qu'il dépenserait avec ses amis. Comme le cordonnier n'était pas des plus habiles en calcul, il suffisait de le distraire de son opération mathématique et rien n'y paraissait. En fait, le commerçant n'avait jamais fait de remarque à ce sujet. Si par malheur il découvrait le vol, Lewis plaiderait une erreur au moment de la remise de la monnaie.

Il n'avait pas fallu grand temps pour que le jeune Dublinois se fasse des amis. Par contre, selon madame Sully, il n'avait pas bien su les choisir. Souvent, le couple Sully s'inquiétait de le voir s'attarder dans le fond des venelles sombres et autres boyaux étroits, là où les voyous se réunissaient et où ils fomentaient leurs mauvais coups. Vraisemblablement, Lewis courait les rues avec la pire racaille du quartier, buvant et déroband tout ce qui lui tombait sous la main pour ensuite rejeter les objets du délit dans les terrains vagues, à moins que ce ne soit de l'argent.

— Je n'aime pas que Lewis se tienne avec ce ramassis de vermines, commenta le cordonnier. Honnêtement, je crains toujours que l'un d'eux ne visite mon commerce durant la nuit.

Il n'en fallait pas plus pour alarmer la mère Sully, d'ailleurs pas plus brave que son mari. Nichée au-dessus de la boutique, sans porte de secours, la famille Sully se sentait piégée comme dans une ratière.

— Imagine que quelqu'un mette le feu, osa dire madame Sully.

— N'appelle pas le malheur, ma femme. Nous avons subi assez d'infortunes et de revers, n'en appelle pas de nouveaux. Demain, je parlerai à Lewis. S'il refuse d'améliorer son comportement, je mettrai fin à son contrat, termina le cordonnier.

Bien que son apprenti se montrait talentueux, Sully était prêt à se séparer de son stagiaire pour retrouver la paix d'esprit. Sa famille lui en fut d'ailleurs reconnaissante. Dès le jour suivant, quelques minutes avant d'ouvrir le commerce au public, le savetier prit le garçon à part. Inquiet de ce qui sortirait de cette pâle copie d'un caucus, Lewis fut immédiatement sur ses gardes et prêt à l'attaque.

— Ce que j'ai à te dire n'est pas tellement agréable, commença l'homme. Voici ! Je suis au courant qu'après tes heures de travail, tu te rends à la taverne du coin et que tu t'envoies quelques chopines de stout derrière la cravate. Ne va pas croire que j'aie quelque chose contre ce genre de rafraîchissement, mais par-devers ton père, je suis responsable de toi. Tu n'as pas encore atteint l'âge de te retrouver dans ces débits de boissons. De plus, tu fréquentes des personnes non recommandables. Ces sales individus sont de la vraie graine de bandit et ils sont reconnus pour former des criminels.

— Pour qui vous prenez-vous, monsieur Sully ? répliqua Lewis. Vous n'êtes pas mon père à ce que je sache et même celui qui prétend porter ce nom n'est pas plus digne que vous. Je suis l'enfant de personne.

— Je regrette que tu réagisses ainsi, mais ce n'est pas toi qui mènes ici. Avant ton arrivée, nous vivions en sécurité, alors je te prierais de nous respecter et cela signifie : rentrer à la maison à jeun et à des heures raisonnables et également, mettre un terme à ces fréquentations illicites et contraires à la loi.

— Jamais, vous entendez, jamais vous ne réglerez mes amitiés, pas plus que vous ne me ferez rentrer dans le rang sous prétexte que c'est le genre de vie que vous vivez. Sachez qu'elle est plate votre petite existence de rien du tout : soupe, travail, chambre à coucher...

Vif comme l'éclair, Lewis se tourna. La table de coupe était là, derrière lui. Il s'empara d'un des couteaux et le posa sur la gorge du cordonnier Sully.

— Si je pousse, vous êtes un homme mort, grogna Lewis, mais quoi que vous disiez, je suis un bon gars et j'épargnerai votre cou de chauve-souris. Vous m'avez montré le métier et je vous en suis reconnaissant, mais il y a plus que ça dans la vie.

— Dans ce cas, cria le réparateur de savates, la voix entrecoupée par la frousse qu'il venait d'avoir, je romps ma part de l'entente signée avec ton père. Fais tes bagages immédiatement et décampe, je ne veux plus voir ta sale face de Judas.

8

13 ANS PLUS TARD

Juin 1890. Assis sur des chaises peu confortables, Elwin, Angélique et Thomas O'Reilly assistaient à la remise des diplômes du Barreau. Après un brillant cours classique au cours duquel Martin s'était distingué par son talent, plusieurs carrières libérales s'étaient ouvertes à lui. S'il l'avait désiré, le grand séminaire laissait la porte grande ouverte pour lui, mais après sa mésaventure avec l'abbé Dubois, il repoussa vite cette avenue. Tant que Rome obligerait les prêtres à se comporter comme des eunuques, la perversion les guetterait. Martin avait choisi d'entrer à l'université, car depuis plus de dix ans, il rêvait de devenir avocat. Le futur défenseur des droits de la personne voyait dans cette noble profession une manière de pardonner le mal qui lui avait été fait. Certes, le fait d'être le meilleur de sa promotion lui permettait d'opter pour un grand cabinet. Déjà on l'avait sollicité et le jeune prodige avait démontré sa préférence.

En cet après-midi d'été, Elwin O'Reilly ne contenait plus sa joie. Il écoutait le recteur de l'Université de Montréal nommer la liste des finissants et il devait se pincer pour croire que la cérémonie à laquelle il assistait était bien réelle.

Le fils de l'Irlandais du 2^e rang, qui aurait gagé ? Un appel stoppa net sa pensée et lui fit dresser les poils sur les bras.

— Martin O'Reilly, prononça le directeur.

Elwin vit s'approcher un jeune rouquin affublé d'une toge, d'une épitoge bleue et d'un mortier noir. Dieu qu'il était beau ! Quel chemin parcouru par cet enfant écorché par la vie ! Pendant que Martin recevait son diplôme, Elwin quitta le bout de sa chaise et soupira d'aise. Consciente du bonheur de son mari, Angélique jeta un coup d'œil à l'Irlandais. L'homme lui rendit son sourire comme s'il disait :

— Tout ça grâce à toi, ma douce.

Angélique attrapa la petite main froide de Thomas et dirigea son regard vers Martin. Oui, Elwin avait raison d'être fier de ses deux garçons. La jeune femme aimait Martin comme s'il avait été de son propre sang. À son arrivée, cet enfant éprouvait un tel besoin d'amour qu'il ne pensait qu'à s'autodétruire. Angélique avait beau lui accorder de l'affection, il en redemandait encore et encore, jusqu'au jour où il atteignit le point de saturation et commença à s'ouvrir aux autres. Angélique avait vite compris que la souffrance de Martin avait des causes très lointaines. Puis, il y avait eu la naissance de Thomas, cet enfant blond qui avait brisé la dynastie des têtes rousses. Jamais Angélique n'aurait cru être capable de tant aimer. Elle aurait donné sa vie pour ce petit, mais, heureusement, ce n'est pas ce qu'il désirait. Elwin regardait grandir ce fils qu'il avait tant espéré. Avec Thomas, il voulait racheter l'abandon de Martin. Mais on ne met pas un bébé au monde pour réparer les torts causés à un autre.

Déjà Martin descendait les marches de l'estrade et d'un pas assuré, se dirigea vers Angélique et Elwin. Aucun doute, cette femme et cet homme, assis là-bas, étaient bien ses parents. Malgré les rebours et les difficultés, il avait pu

compter sur son père. Mary, sa véritable maman, était morte, mais sa mère adoptive avait su lui redonner la vie, car avant qu'Angélique n'arrive dans son existence, il gardait en son cœur beaucoup de colère et demeurait imprévisible, déconcertant et allant même jusqu'à retourner les fautes contre lui.

— Ça y est ! s'exclama Martin.

— Dorénavant, nous devons t'appeler maître O'Reilly, déclara Elwin en serrant la main de son aîné.

— Et toi, jeune Thomas, il faudra que tu te tiennes le corps raide. Pas de mauvais coups comme moi, tu as compris, sinon...

— ... sinon, je me retrouverai derrière les barreaux, termina Thomas en riant.

— Dieu nous en garde, pria Angélique.

Martin s'était octroyé quelques jours de vacances sur la ferme de son père, le temps nécessaire pour prendre un peu du recul. Il jonglait avec l'idée de tenir son bureau à Montréal. Assis à l'ombre d'un magnifique érable, le jeune homme alignait dans sa tête les colonnes des pour et des contre. Dans un premier temps, un nombre suffisant d'avocats desservait déjà la région de Belœil. Deuxièmement, il aspirait à se tailler un chemin à la largeur de ses épaules sans jouir des petits privilèges pouvant être rattachés au nom d'O'Reilly père. Troisièmement, demeurer près du Palais de justice offrait quelques avantages pour plaider et effectuer des recherches. Quatrièmement, il désirait avoir les coudées franches pour mener son investigation personnelle et valait mieux se rapprocher des sources de renseignements.

C'est dans un grand bureau sentant la peinture fraîche que Martin O'Reilly tenta de faire son nid. La firme

Robidoux et associés lui avait offert un poste répondant à ses attentes. Ici, le nouvel avocat récemment émoulu de l'université pourrait acquérir de l'expérience tout en étant soutenu par des confrères chevronnés. Martin déposa la boîte qu'il tenait à bout de bras sur la chaise dévolue au visiteur et immédiatement se dirigea vers la fenêtre qui, sans gêne, livrait une partie de la rue Notre-Dame aux regards indiscrets. De longues toiles vertes tamisaient le soleil trop violent de cette fin d'après-midi. D'un œil circonspect, Martin examina la pièce, question d'appriivoiser son nouveau milieu de vie. Aucun mur n'avait fait l'objet de décoration, quant à l'ameublement, il était simple, mais de bonne qualité. Martin retourna donc vers le carton rempli d'articles hétéroclites et y plongea les deux mains. Cérémonieusement, il en sortit un cadre finement ouvragé contenant son diplôme. D'un pas mesuré, le jeune avocat se dirigea vers la porte et, interprétant le rôle du client pénétrant dans son bureau, chercha à quel endroit installer ce qui traduisait non pas seulement son savoir, mais également les efforts fournis pour en arriver là.

— Ici, sur le mur du côté droit, ce serait bien, déclara-t-il.

En passant la main sur la cloison fraîchement peinte, Martin découvrit un clou laissé par l'ancien occupant de la pièce. Sans perdre un instant, il accrocha l'objet de son orgueil, puis retourna vers sa boîte pour en tirer les articles propres à ses futures activités. Ainsi, sous-main, lampe de lecture, bouteille d'encre, porte-plume ainsi que réservoir trouvèrent place sur le pupitre au vernis écaillé par endroits. Les papiers, ciseaux, agrafes, crayons, plumes, gommes à effacer, règles de même qu'une foule de petites choses souvent utiles furent enfournées dans le tiroir central du bureau.

Bien qu'emballé par son installation, Martin réussit à entendre les coups discrets frappés sur le battant.

— Oh ! Excusez-moi ! déclara une jeune fille surprise de voir devant elle un grand rouquin.

— Vous n'avez pas à demander pardon. Ici, l'intrus, c'est moi. À qui ai-je l'honneur ?

— Je m'appelle Léa et je suis votre secrétaire.

— Enchanté, mademoiselle Léa, dit Martin en tendant la main. Mon nom est... mais attendez, venez plutôt avec moi, ajouta-t-il fièrement.

Léa se mit à rire en voyant le certificat délivré par l'Université de Montréal.

— Si j'en crois votre diplôme, vous vous appelez Martin O'Reilly. Mais ça, je le savais déjà. Depuis quelques jours, le bruit de votre arrivée circule dans les couloirs du cabinet Robidoux et même dans ceux du palais de justice. En fait, on ne parle que de vous.

— Seigneur Dieu ! En bien je l'espère !

— Mais voyons, maître O'Reilly, lorsqu'on dit du mal d'une personne, on chuchote et on ne s'en vante pas, déclara-t-elle tout sourire.

— Vous avez entièrement raison.

— Avez-vous besoin de mes services ? demanda la demoiselle.

— Oui, j'aimerais obtenir l'adresse de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu.

Léa se retira en marchant de côté, imitant en tous points les crabes. Elle réussit néanmoins à se rendre jusqu'à la porte et à regagner son pupitre sans avoir tourné le dos à son nouveau patron. Sa première impression la laissait pantoise. Bel homme, le jeune avocat frappait par son élégance et par son langage, sans compter cette touffe rouge lui garnissant la tête. On le disait bon plaideur, mais n'était-ce pas la force du cabinet Robidoux ? Attrapant un crayon de plomb et un papier libellé au nom du puissant bureau,

Léa dénicha le répertoire des différents hôpitaux de la région. Au bout de quelques minutes, sa recherche donna un résultat. En écrivant les coordonnées de Saint-Jean-de-Dieu, un grand frisson lui parcourut le dos. Quel endroit sordide cela devait-il être ? Valait mieux ne rien savoir.

Dans la pièce située au bout d'un court corridor, Martin tournait en rond. Il voulait mener son enquête personnelle, et ce, le plus vite possible. Il attendait depuis tant d'années, et puis il aurait moins de temps libre lorsque les piles de documents s'accumuleraient sur son pupitre. Et comme une réminiscence de son enfance, il se voyait déjà défendre la veuve et l'orphelin.



Cork, cité rebelle, possédait des allures de capitale. D'ailleurs n'était-elle pas reconnue comme l'intellectuelle du sud de l'Irlande ? Cependant son charme pâlisait lorsqu'on entrait dans le port. Cernée par deux bras de mer, Cork offrait des échoppes d'occasion, des maisons élégantes et des bâtiments désaffectés. Voilà l'endroit choisi par le nouveau cordonnier de *Saint Patrick's Street*. Lewis venait tout juste de s'installer dans la petite boutique achetée d'un vieil homme malade, rendu bossu par le métier. À force de se pencher à cœur de jour sur des savates, on finit par se gauchir tout le corps. L'affaire avait été vite conclue.

Mais il y a quelques minutes encore, Lewis Lonergan prenait du bon temps dans la couche tiède d'une jolie noireude chez qui il squattait depuis des semaines. On aurait juré que l'adorable Lily appartenait aux gipsys tellement sa peau paraissait foncée. Lewis avait rencontré cette gentille fille dans un pub du *Pope's Quay*. Il l'avait observée durant

des heures. Sans relâche la belle aux cheveux d'ébène servait des clients peu exigeants, la jupe relevée sur le côté dans l'intention coquine qu'on admire sa jambe fuselée. Chacun y allait d'un compliment, ce qui lui arrachait un petit sourire en coin. Par contre, lorsqu'elle avait affaire à des réguliers, des gars du coin, la belle Lily osait une plaisanterie avec l'un, une moquerie plus sarcastique avec l'autre, puis déposait au centre de la table commune les chopes de bière qu'elle tenait d'une seule main. Souvent, elle accompagnait sa tournée d'un rire grossier et acceptait une tape sur les fesses en guise de pourboire. La serveuse exigeait peu. Il avait suffi d'un tour de passe-passe dans un endroit sombre pour que Lewis entre dans ses grâces. Le profiteux tirait d'elle tout ce qu'il pouvait, lui échangeant du sexe à volonté contre un toit, quelque chose à boire et à manger. Lily ne demandait pas plus, se satisfaisant de cet arrangement boiteux. Sollicitée durant une partie de la journée par des paillards, la jeune serveuse résistait difficilement à toutes ces invitations. Lily avait le diable au corps et faisait des efforts pour s'économiser sexuellement pendant son quart de travail, gardant des forces pour l'homme qui l'attendait dans sa couchette et qui démontrait une virilité débordante. Souvent, la chicane prenait entre ces deux oiseaux de nuit qu'on entendait crier à tue-tête. Lily menaçait de mettre son amant à la porte, puis l'instant suivant, lui pardonnait. À ce moment, on assistait à la reddition de la femelle noire et on ne percevait plus que des râles s'accordant à la cadence imposée par le prédateur à la huppe rouge. Dans la mêlée nocturne, on perdait parfois le sens de la couleur et on ne distinguait plus qui, du roux ou du noir, prenait avantage sur l'autre.

Ainsi donc, le nouveau patron de la cordonnerie tira le petit banc qui lui était réservé et commença l'inventaire du

matériel laissé par l'ancien propriétaire occupant. Tenant une tablette de papier d'une main, Lewis répertoria les différentes pièces de cuir, les clous, les œillets, les aiguilles, les alènes, les fils de chanvre et de lin, les lacets et les cordons de fantaisie ainsi que les marteaux, les enclumes, les conformateurs et les embouchoirs. En fait, peu de choses manquaient. L'ancien propriétaire avait même poussé la bienveillance jusqu'à lui donner l'adresse où logeait son fournisseur. De cette manière, le jeune disciple de Saint-Crépin assurerait l'approvisionnement de sa clientèle et, selon toute probabilité, il serait en mesure de négocier un bon tarif. Délaissant le matériel de réparation, Lewis se mit en frais de répertorier les autres biens cédés par le vieux savetier.

Dans un coin, près du feu, le récent propriétaire repéra une brassée de bois vert, là, un lit d'appoint et juste à côté un pot de chambre ébréché. Au fond de l'échoppe, Lewis trouva une porte donnant sur la ruelle qui s'ouvrit facilement. N'importe quel corniaud pouvait faire sauter la barrure à la pointe d'un canif. Lewis ajouta donc à sa liste d'achat un cadenas capable de résister aux assauts des mal intentionnés. Le nouvel occupant des lieux se méfiait des cambrioleurs, car entre voleurs, on finissait par se craindre. De retour sur *Saint Patrick's*, le jeune rouquin leva la tête, question d'examiner la devanture de son commerce. Un réverbère avait été judicieusement disposé près de son échoppe, cependant, il ne pouvait conserver l'enseigne actuelle. Il fallait repeindre cet écriteau et redonner ainsi un air de jeunesse à sa cordonnerie. Il l'appellerait : Le soulier de verre.



Lewis s'estimait heureux d'avoir obtenu ce commerce. Il y a quelques semaines encore, il ne possédait rien, sauf ses habits. À ce moment, il habitait Belfast, vivant de larcins et de rencontres fortuites. Cela faisait quelques années qu'il traînait sa besace d'une ville à l'autre, fuyant les gendarmes. Pour lui, le repos n'existait pas et ses journées se passaient à fomenter de nouveaux méfaits ou à se cacher des pandores. Durant sa vie d'errance, il avait également tâté la prostitution, mais comme il était un homme de peu d'envergure, ses adversaires proxénètes usèrent de tous les moyens pour qu'il comprenne rapidement qu'il était mieux d'aller jouer chez le voisin. Les yeux au beurre noir, le nez fracassé et la mâchoire décrochée, Lewis en vint au même raisonnement que ses opposants. Les gros biceps envoyés par les souteneurs avaient réussi à réduire ses ambitions.

Recherché par plusieurs corps de police, Lewis décida de prendre le large et posa sa besace en Irlande du Sud. Durant quelques jours, il avait erré dans la ville de Cork et avait finalement déniché une échoppe de cordonnier. Le commerce était avantageusement situé près de la rivière Lee et répondait au besoin de Lewis, celui de se fixer pour quelque temps. Il avait acquis l'atelier avec de l'argent volé dans la voûte de la banque de Belfast. Les guichetiers, ainsi que le gérant, n'y avaient vu que du feu et les policiers, tous aussi incapables les uns que les autres, devaient encore chercher le coupable. Cagoulé, armé, Lewis avait sommé les commis de se coucher par terre et avait obligé le directeur à lui ouvrir le coffre. Le reste n'avait été qu'un jeu d'enfant. Lewis était ressorti avec un sac contenant des milliers de billets de livres sterling. Toutefois, il était bien

conscient qu'il fallait absolument faire disparaître cet argent au plus vite. Le mieux était de l'investir. Investir, le mot le portait à rire. Jamais Lewis n'aurait pensé devoir mettre quelque somme à l'abri. Aujourd'hui, il s'en félicitait.

Lewis ne cherchait pas d'amis. Une femelle ici et là, mais sans plus. Il craignait toujours qu'on le piège et le force à parler ou qu'on le dénonce à la police. En vérité, il redoutait la prison. Ceux ayant obtenu leur libération décrivaient fort bien le climat qui régnait entre les murs, ce qui n'encourageait pas à y séjourner. Ainsi, en travaillant seul, Lewis évitait ce danger. Et les femmes rencontrées au hasard ne lui demandaient jamais d'où il tirait son argent. En fait, elles espéraient que les billets convoités tombent dans leurs mains.

Lewis ouvrit donc sa boutique au public. En peu de temps, le cordonnier fidélisa la clientèle de l'ancien savetier, augmentant de façon importante l'achalandage féminin. Le Soulier de verre attirait et Lewis savait faire. Durant un bref instant, il demandait à ces dames de poser le pied sur un tabouret, question de vérifier l'ajustement de la chaussure, allant même jusqu'à passer son index autour du talon de la mignonne. Parfois, elles relevaient jupe et jupons de quelques centimètres de plus que permis afin d'attiser le joli rouquin à genoux devant elles. Ce dernier s'amusait à récolter œillades, sourires malicieux et mots doux glissés dans la pointe du soulier. Quoi de plus agréable que toutes ces allusions coquines ? Lewis n'était pas un Adonis, mais plutôt du genre bellâtre. Il savait effleurer ces dames d'une main leste et possédait ce petit rien plaisant aux femelles ayant déjà flairé quelques phéromones. La tignasse rousse portée longue, les yeux brillants, la taille mince, le geste habile, il ne dédaignait pas retirer son tablier de cuir dès qu'il sentait une aventure galante possible. En tout temps,

il maîtrisait l'art de tirer profit de son physique avantageux. Par contre, lorsqu'il se trouvait en compagnie de ces messieurs, maris ou amants, le cordonnier se montrait d'une arrogance et d'une outrecuidance crasse.

Lewis adorait marcher le long de la rivière Lee et de *Saint Patrick's Street*. Cette rue restait un canal ouvert sur le pont. Près de la cathédrale St.Finbarr, il s'attablait à un estaminet et commandait un pichet de *Murphey's Stout*, et là, il offrait sa figure pâlotte aux rayons du soleil. Quoi de plus agréable que de fermer les yeux et, le temps d'un éclair, devenir marin, flibustier ou riche marchand ? Une gorgée de bière noire et il sentait l'appel de la mer. Une goulée de plus et voilà que le transfuge escaladait les mâts, tendait les voiles, remplissait les cales de laine, de beurre salé et de blé. À la seconde pinte, le capitaine du navire imaginaire traversait l'Atlantique et parcourait l'Amérique à la recherche de l'eldorado ou accostait en Afrique où il négociait les plus gros diamants bruts jamais vus. Après la troisième bière, il entendait des voix, particulièrement celle de son père, lui dévoilant des secrets de famille. Puis, venait le temps où Lewis ne comptait plus les consommations. Alors, il sombrait dans la brume, celle-là même qui envahissait le port tous les matins, celle qui fait basculer la raison dans le monde du déséquilibre.



Léa frappa avant d'entrer et se dirigea vers le pupitre de Martin. Une pile de vieux dossiers lui encombrant les bras, la jolie secrétaire fit quelques pas de plus et déposa son fardeau sur le coin du meuble.

— Voilà tout ce que j'ai trouvé en jurisprudence, maître O'Reilly.

— De grâce, Léa, appelez-moi Martin. J'ai l'impression que vous parlez à mon père.

— Bien, maître Martin.

— Vous voyez, ce n'est pas si difficile que ça. Je vous remercie de votre diligence. Je pense bien qu'il me faudra y consacrer une partie de la soirée, ajouta Martin en soupirant. Avertissez le portier que je resterai à travailler. Qu'il ferme, j'ai la clé.

Léa acquiesça et retourna à son bureau. Perplexe, elle alla porter un message à la secrétaire du grand patron, expliquant les heures supplémentaires de maître O'Reilly, puis elle enfila son manteau, heureuse que sa journée soit enfin terminée.

N'entendant plus de va-et-vient dans les corridors, de bribes de conversation entrecoupées d'éclats de rire, Martin se cala dans son fauteuil et ouvrit le premier dossier. Pour la première fois, le jeune avocat défendait un homme accusé d'homicide au premier degré dans une cause assez infâme. Le cadavre ou plutôt les membres d'une femme avaient été retrouvés dans une poche de jute en bordure de la Rivière-des-Prairies. L'état de putréfaction assez avancé avait empêché de connaître à quel moment le découpage avait eu lieu. Chose certaine, dans cette triste histoire, il s'agissait bel et bien d'une femme, car le meurtrier avait eu l'idée saugrenue de laisser les souliers dans les pieds de la fille. Puis, un mois plus tard, à la même date et au même endroit, le tronc et la tête furent découverts par un passant. Le criminel avait poussé le sadisme jusqu'à placer le sac à main de la victime sur son abdomen. Après une vérification de la liste des disparitions signalées aux policiers dans la région de Montréal, ces derniers furent à même d'identifier les restes humains et, à la suite d'une enquête serrée, de mettre le présumé coupable sous les verrous.

— Bon Dieu de Bon Dieu ! jura Martin. Comment faire acquitter ce type ? Il a décousu sa femme et il faudrait que je lui évite la prison ?

Honnêtement, Martin ne croyait pas à l'innocence de son client, mais au nom de son serment d'office, il se devait d'accomplir les mandats confiés et cela impliquait de défendre les pires criminels. D'ailleurs, le célèbre cabinet Robidoux ne l'employait-il pas pour cette raison ? N'était-il pas un des meilleurs plaideurs de la ville ? Remettant les dossiers d'archives pêle-mêle sur sa table de travail, il ressentit tout d'un coup la fatigue de la journée. Martin appuya les coudes sur le meuble et fourra ses mains dans la masse de cheveux bien taillés et peignés avec tant de soin.

— Un temps de réflexion ne serait pas de trop, dit Martin à haute voix. Peut-être un éclair de génie...

Martin prit son manteau accroché à la patère et ferma la porte à clé derrière lui, puis il sortit dans la nuit. Le fils de l'Irlandais adorait Montréal. Dans sa tête, il se considérait comme un véritable citoyen et même s'il avait fait de la peine à son père en refusant la terre du 2^e rang, il avait appris tout le bienfait de suivre sa voie et que charité bien ordonnée commençait par soi-même. Il se devait de respecter ce qu'il était. Le jeune juriste aimait cette foule hétéroclite et grouillante de fin de siècle, ces gamins s'appropriant les ruelles, ces femmes accrochant aux cordes à linge des vêtements plus blancs que blanc et ces hommes sortant des usines, encrassés et enfumés. Il découvrait les quartiers de la ville, ces fragments de cité découpés à même les grandes propriétés montréalaises. Martin habitait un petit appartement dans un des édifices à proximité du palais de justice. Dès qu'il s'engagea dans l'étroit corridor du troisième étage, il fit tinter ses clés et ouvrit la porte du 32. Enfin chez soi ! Le jeune homme s'affala dans le premier

fauteuil venu et s'installa de travers, passant ses jambes par-dessus les appuis-bras. Demain, samedi ! Il pourrait visiter son père et s'amuser avec ce gentil Thomas. Martin adorait le garçon et lorsque son paternel lui avait annoncé qu'Angélique était enceinte, il s'était mis à espérer un frère. Angélique, toujours aussi délicate, ne faisait pas de différence entre Martin et Thomas. Son amour ne se divisait pas, au contraire, il se multipliait. Et lentement, sans reproche à l'aîné, Elwin préparait sa relève, car il n'avait plus vingt ans. L'Irlandais éleva Thomas dans l'attachement à la terre, celle qu'il pourrait lui léguer. Mais il ne fallait pas penser que le père discréditait pour autant le travail de Martin. Il avait chèrement payé l'éloignement volontaire de ce fils. Pour lui, Martin exerçait la noble fonction de défendre la veuve et l'orphelin.

Le jeune avocat se redressa et quitta son fauteuil.

— Pauvre papa, dit-il tout haut, défendre la veuve et l'orphelin. S'il savait que je m'apprête à faire innocenter un découpeur de femme, il en aurait des frissons.

En vérité, Martin n'était pas très à l'aise de se trouver du mauvais côté de la justice. Il avait étudié pour défendre l'outragé et la société. Maintenant, en entrant dans le cabinet Robidoux, une des firmes les plus importantes de Montréal, réputée pour ses brillants défenseurs, son travail l'amenait à plaider afin de remettre un tueur en liberté. Combien de temps devrait-il encore renier ses principes ? Son avenir ne se trouvait-il pas plutôt du côté de la couronne ?

Pour se remettre de cette difficile prise de conscience, Martin décida de se glisser dans la peau de la victime et se rendit à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu afin de mener son enquête personnelle. Depuis qu'il était petit, on lui avait dit que sa mère s'était doucement endormie. Il détectait le

mensonge même chez ceux qui osaient répondre à sa question. Dans quelles circonstances et pourquoi sa mère était-elle morte ? Jamais personne ne lui avait dit la vérité. Dans ce dossier, on appliquait l'*omerta*. Puisqu'aucun n'osait parler, gardant précieusement le secret de Mary O'Reilly ou encore ignorant les détails du décès, Martin présentait qu'on couvrait une injustice. Mais la passion qu'il mettait hier à vouloir découvrir la vérité s'exprimait aujourd'hui avec plus de réserve.

Ce matin, il s'apprêtait donc à faire parler le passé. En passant la porte de l'institution psychiatrique, le fils de l'Irlandais paraissait sûr de lui. Beau, grand, bien vêtu et instruit de la chose judiciaire, il n'en tremblait pas moins par en dedans. Martin se dirigea vers la réception et déclina à la vieille religieuse son nom, son prénom ainsi que sa profession. En entendant le mot avocat, la nonne ajusta ses lunettes à l'aide de son index et replaça son voile.

— Veuillez m'attendre quelques instants, maître O'Reilly.

Et au cas où le jeune visiteur aurait à espérer trop longtemps, car on ne fait pas patienter la justice inutilement, elle lui proposa de s'asseoir dans la petite salle attenante à la réception. Puis l'ancienne sortit du cubicule, la protégeant du public, et se mit à trotter dans les corridors comme elle l'avait fait de milliers de fois. Elle frappa à la porte du bureau de sœur Saint-Stanilas, mais malheureusement, constata l'absence de cette dernière. La brave femme parcourut le chemin en sens inverse et avisa l'homme de loi.

— La directrice générale nous a quittés pour quelques instants. Je vous conseille de revenir plus tard ou de prendre un rendez-vous.

— Je vois, réfléchit rapidement Martin O'Reilly, mais je préfère attendre son retour.

Devant la détermination du visiteur, la vieille religieuse regagna son poste. Martin patienta plus d'une heure avant que la réceptionniste ne le surprenne en train de somnoler.

— La directrice accepte de vous rencontrer, monsieur, suivez-moi.

Martin rectifia sa tenue, s'assurant que son nœud papillon soit bien droit. Les lieux n'étant pas très inspirants, Martin emboîta néanmoins le pas à sa guide. Dans l'encadrement de la porte, il découvrit une sœur plus que rondelette à demi étouffée par une cornette. Seigneur Dieu ! Quel martyr doit-elle endurer, pensa Martin.

— Maître O'Reilly, je présume ?

— Exact, répondit sèchement Martin.

— Que puis-je pour vous ? demanda la religieuse.

— Voici, ma requête se veut fort simple. Je suis à la recherche de renseignements concernant une femme décédée dans vos murs le 18 juillet 1869 à trois heures précises.

— Possible. Il arrive, comme dans n'importe quel hôpital, que nos malades succombent. Par contre, il est difficile de retrouver des traces de leur passage parmi nous lorsque cela fait plus de 21 ans. De plus, à ce moment, je n'occupe pas encore le poste de directrice.

— Ma sœur, je ne pousserai pas la torture jusqu'à triturer inutilement votre mémoire. Je désire tout simplement avoir accès à vos dossiers.

Cette requête frappa la religieuse de plein fouet. Sous quels prétextes ce jeune blanc-bec, fut-il avocat, se permettrait-il de fouiller dans le passé ?

— Les renseignements qui vous intéressent vous aideraient-ils de mener une de vos causes à bien ? Une histoire de succession ?

— Non, il ne s'agit pas de legs, d'ailleurs, c'est là le travail du notaire. Pour répondre à votre première question,

il est possible que les notes que j'y trouverai s'inscrivent dans une affaire de poursuite criminelle.

— Monsieur, reprit la religieuse en haussant la voix, nous n'avons rien à cacher, mais pas plus à vous montrer. Si vous croyez que quelques preuves se retrouvent dans nos archives, j'aurai le plaisir de vous les laisser consulter après que vous m'ayez apporté un mandat dûment signé par un juge de paix. Nous ne sommes pas dans un moulin, ici. D'ailleurs, voulez-vous me rappeler votre nom ?

— Maître Martin O'Reilly.

Encore une fois, l'administratrice tiqua. Le nom d'O'Reilly... cela lui disait quelque chose, mais quoi ?

Martin prit congé. Le passé était venu hanter la directrice et, visiblement, cela ne lui plaisait pas.

Le jeune homme avait un autre cas à régler, une affaire qui le taraudait depuis longtemps. Il fit un long détour en tramway et se rendit à l'orphelinat des sœurs de la Miséricorde. Ici, pas de recherche qui vous malaxe les tripes, mais un simple rappel des souvenirs enfouis loin dans sa mémoire. Martin était entré dans cette crèche à l'âge de deux ans. Son père l'y avait abandonné et confié aux soins des religieuses, ne le reprenant que lorsqu'il eut quatre ans. Deux longues années à se languir de ses parents, à se demander pourquoi le grand Irlandais avait laissé sa main, à se croire orphelin, sans papa ni maman. Deux interminables années à vivre sous la fêrule des sœurs, à se nourrir inconsciemment de rancœur, ruminant tous les jours son amertume. Quand Elwin eut enfin le courage de le ramener avec lui, il lui cracha au visage tout le venin accumulé au fond de son cœur, arrosant de sa méchanceté même ceux qui se montraient gentils avec lui.

Voilà, Martin repassait la porte de son enfance. Le jeune homme fut accueilli par une religieuse dont le

ceinturon laissait pendre un long chapelet. Elle était dans la fleur de l'âge et belle comme un matin d'été, si bien qu'on l'aurait pris pour la grande sœur de tous ces petits en mal de famille et en manque d'amour.

— Que puis-je pour vous ? demanda sœur Marie-Claire.

— Je me nomme Martin O'Reilly. En fait, je suis un revenant. Durant deux ans, j'ai vécu dans ces murs et aujourd'hui, j'aimerais faire une simple visite des lieux que j'ai fréquentés entre deux et quatre ans.

— Cette demande nous est rarement faite, mais je ne vois aucun inconvénient sérieux à ce que vous fassiez une tournée. Je pourrais même vous servir de guide.

— Merci, ma sœur, vous ne savez pas quel plaisir vous me faites.

— Dans ce cas, suivez-moi, reprit la petite religieuse en prenant soin d'apporter un lourd trousseau de clés.

Et le visiteur se laissa piloter par cette gentille demoiselle à qui le voile convenait très mal. À travers les différentes pièces, particulièrement celles réservées aux trois à quatre ans, Martin revivait les événements, sa mémoire les lui restituant quasiment intacts. Il se souvenait comme si c'était hier, seule tête rouge parmi les blondes et les brunes, dans la grande salle, pratiquant un concert pour les parents désirant adopter un enfant. Martin n'entendait plus les explications de sœur Marie-Claire. Partout où il passait, il revoyait ces mêmes enfants prendre leur rang, peiner sur un dessin, tenter de manger convenablement à leur table, toujours surveillés par une religieuse. Martin avait été un des leurs. Une fois la visite achevée, le jeune homme demanda à rencontrer sœur de l'Immaculée-Conception, sœur Sourire comme on l'appelait. Il lui devait tellement.

— Votre protectrice n'habite plus avec nous, déclara la petite nonne. Elle est récemment déménagée au ciel. Le

Seigneur l'a réclamée pour être plus près de lui. Il devait avoir besoin d'elle.

Martin fut peiné d'apprendre le décès de celle qui, durant deux ans, avait le mieux représenté la figure maternelle. En partant, il remercia la religieuse et eut l'impudence de lui serrer la main, juste pour le plaisir de se rapprocher d'elle.

— Je vous suis très reconnaissant, sœur Marie-Claire. Je me souviendrai de vous. Merci encore une fois.

Avec élégance, Martin se retira.



Une brume épaisse couvrait une grande partie de Cork. Pour quelques heures, la ville vivait au ralenti, comme dans un nuage. Couché dans un paquet de cordages traînant sur le quai, Lewis dormait comme un loir. Après avoir ingurgité une quantité impressionnante de pintes de stout, le tenancier du pub l'avait jeté dehors comme un malpropre. Attrapé par le fond de sa culotte et le collet de sa vareuse, le jeune homme s'était senti soulevé, puis avait touché terre sur le bassin. Que quelques pieds de plus et il se retrouvait dans l'eau froide de la Lee. En rampant, le cordonnier avait tâté des câbles enroulés et s'y était blotti comme dans un lit de plumes. Il ne demandait rien de plus. Et la nuit étendit sur Lewis sa couverture brumeuse.

Il fallut attendre que le soleil se lève et avale toute cette humidité avant de voir clair. Lewis se releva péniblement et se rendit jusqu'au pub d'où on l'avait chassé. Sans jeter le moindre coup d'œil autour de lui, il s'appuya sur le mur extérieur du bar et, en guise de représailles, il soulagea impunément sa vessie en arrosant le bas de la porte.

— Maudit cochon ! cria un homme grassouillet affublé d'un tablier d'une propreté douteuse. Va pisser ailleurs ! Non, mais regardez-moi ce dévoyé ! Pousse-toi ou j'appelle la police.

En entendant le mot police, Lewis finit par réagir. Il boutonna sa braguette et fila à son commerce. Il savait maintenant pourquoi l'ancien cordonnier y avait installé un banc-lit. Encore perdu dans les vapeurs de l'alcool, Lewis se dirigea vers l'arrière-boutique et se laissa tomber sur la mauvaise paillasse. Il n'eut pas le temps de compter jusqu'à trois qu'il était déjà reparti au pays des ivrognes. Lorsque le jour baissa, il commença à réagir, un peu comme un lézard de murailles qui a passé sa journée au soleil. Trop tard pour coudre des savates, mais juste assez pour une petite partie de *snap* avec les copains. Malheureusement pour lui, un peu partout, Lewis était devenu indésirable. Rares étaient les pubs ou les tavernes qui lui ouvraient encore leur porte. Les quelques amis que Lewis possédait étaient des amateurs de cartes, des malabars qui travaillaient sur les bateaux ou des débardeurs aussi voleurs que crasseux. Ainsi, ces derniers commencèrent à se réunir dans les entrepôts, à l'abri des regards indiscrets et surtout de la police, afin de s'adonner à leur vice préféré. Lewis fit donc le saut : stout, whisky, cambriolages. Il lui fallait beaucoup d'argent pour rencontrer ses dettes de jeux et les revenus de la cordonnerie ne suffisaient pas. Rarement à jeun, il s'affairait trop peu d'heures pour que son commerce soit rentable, sans compter que la qualité de son travail en souffrait.

Un jour, une belle poupée bien roulée et probablement riche pénétra dans son atelier. Elle devait être l'épouse de quelque financier, d'un banquier ou encore appartenir à la petite noblesse. Normalement, ce genre de femme ne se présentait pas chez le cordonnier, mais envoyait plutôt ses

serviteurs. Surpris par cette visite, Lewis se considéra chanceux de recevoir semblable tanagra, mais puisqu'elle agissait comme le commun des mortels, sans faire de chichis, alors il la traiterait comme toutes ses autres clientes, c'est-à-dire avec déférence et empressement. Le savetier se mit en frais d'ajuster l'élégant soulier recouvert de soie vert pomme. Tranquillement, il se rapprocha de la sylphide et huma le parfum dont elle avait largement arrosé ses cheveux. Quelques mots bien placés, quelques caresses attentionnées et voici que le bracelet de diamant tombait dans les mains du voleur. Encore un compliment accompagné d'une belle tournure de phrase et la parure de cou faillit disparaître. Malheureusement, un faux mouvement de la part du cordonnier alerta la femme. Et ce fut le début de la fin, la dégringolade vers l'inconnu. Dupée, celle-ci se mit à crier au vol et à donner des coups d'escarcelle dans le visage de Lewis.

Puis, plus un son, plus de bruit, plus de hurlements, la dame de qualité s'écroula au pied de l'établi. Sur son crâne, une large tache rouge grandissait à vue d'œil, coulant de son front vers sa figure. La bourse toujours accrochée à ses doigts, telle une fleur perdue au milieu d'un amas de chiffon soyeux, l'élégante rendait l'âme. L'enclume encore dans la main, Lewis regardait ce qu'il venait de faire. De voleur, il était devenu meurtrier. Il recula de quelques pas, s'éloignant de l'horrible scène. Instantanément, son instinct de survie s'empara de ce qui lui restait de raison. Il fallait à tout prix faire disparaître le cadavre. Flottant encore entre deux eaux et bandant tous ses muscles, le cordonnier tira sa victime jusqu'à l'arrière de la boutique et ferma la porte à clé. Maintenant, que devait-il faire, et dans quel ordre ? Cette fois, la panique vint lui tenir compagnie et il dégrisa bien net. Se prenant la tête à deux mains, il s'aperçut qu'il

tenait entre ses doigts un bout du collier brisé. Lewis se dépêcha d'arracher l'autre partie restée accrochée au cou de sa victime. Il tentait de réfléchir, mais ses pensées s'em-mêlaient et refusaient de se structurer. Il extirpa de sous la paillasse une bouteille de whisky, qu'il cachait pour les au cas où, et en but quelques gorgées, juste assez pour se donner du cœur à l'ouvrage. Intuitivement, Lewis Lonergan savait depuis longtemps qu'un jour la vie lui ferait vivre semblable événement.

Avant de bouger ou de faire quelque geste que ce soit, Lewis attendit la noirceur complète. Puis il sortit dans la ruelle arrière et alla chercher son charriot à main. Entrebâillant la porte bancale, il plaça la plateforme près de l'ouverture et retourna vers la femme. Lewis ne connaissait rien de cette gonzesse, mais à voir son accoutrement, les journaux ne tarderaient certainement pas à traiter de sa disparition. Il fallait faire vite. Le cordonnier prit la bourgeoise dans ses bras et, avant de la déposer dans son chariot, il huma encore une fois le parfum qui l'avait rendu fou et qui, inmanquablement, se détériorerait dans les heures à venir. Craignant qu'on le repère, il se hâta et, dans un effort épuisant et intense, jeta la belle dans la brouette. Le corps y atterrit dans un bruit mat. Puis il saisit une vieille bâche souillée et en recouvrit la femme. Ni vu ni connu ! En quelques minutes, les manœuvres étaient terminées et Lewis était prêt à escorter la visiteuse jusqu'à son dernier repos. Étant connu dans le quartier, il préféra attendre le milieu de la nuit avant de sortir de l'échoppe. Afin que le temps passe un peu plus rapidement, Lewis s'envoya quelques onces d'alcool derrière la cravate. L'homme entendit sonner l'horloge de la cathédrale. Trois heures. La brume commençait à se former sur la Lee, envahissant les docks et noyant *Saint Patrick's Street* dans la purée de pois. Puis l'horizon se

boucha complètement, faisant craindre aux derniers fêtards de s'accrocher les pieds dans les bollards. Attrapant la poignée de son charriot, le cordonnier se plaça derrière de manière à pousser son fardeau à travers les rues du port. Personne en vue. Le brouillard feutra le bruit des roues cerclées de métal sur le pavé. Bon Dieu qu'il avait soif ! Il aurait avalé une pinte de stout d'une seule gorgée. Lewis avait décidé de se débarrasser du cadavre dans les marécages aux eaux croupissantes de la ville. Une mine désaffectée aurait aussi fait l'affaire, mais laissait le corps plus visible, par contre le grand marais de Munster, situé en plein centre-ville, engloutirait plus rapidement et plus facilement la fausse duchesse, faisant automatiquement disparaître toutes preuves inhérentes au dossier. Après avoir arpenté les quelques rues de Cork menant au pourrissoir, le savetier approcha son charriot le plus prêt possible du bord de l'étang, afin d'y déposer la passagère et de la couler au fond. Lewis souleva la bâche et attrapa la dame sous les bras. Il lui fallait traîner la dépouille sur une bonne distance, avant de s'apercevoir qu'il avait de la vase à mi-jambe. Les herbes aquatiques cachaient temporairement le cadavre, devenant ainsi complices du crime. Il ne pouvait se résoudre à avancer davantage, craignant pour sa propre sécurité, car le marécage était réputé pour prendre et ne jamais rendre... Lewis se tourna et poussa l'inconnue vers la partie plus profonde de son dernier domicile. Malheureusement, l'apprenti tueur avait oublié de lester la dame.

— Qui va là ? cria un homme.

Le cœur de Lewis s'arrêta de battre pendant qu'il regardait la victime, encore sous la toile, flotter sur les eaux glauques.

— Qui va là ? s'impatientait l'autre. Je vous somme de répondre !

Lewis garda le silence, fit quelques pas et appuya fortement sur le paquet encombrant afin qu'il coule plus facilement. La bêche huilée faisait correctement son travail et demeurait en surface.

Le patrouilleur s'avança près de Lewis.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il de sa voix imposante.

Le cordonnier resta muet, ce qui éveilla encore plus les soupçons du veilleur de nuit, mais en dedans, la panique régnait en souveraine. L'alcool embrouillant son esprit, Lewis pensa déguerpir, mais apprécia mal la résistance de l'eau et de la boue sur sa vitesse d'exécution. Lewis avait beau courir le plus rapidement qu'il le pouvait, il n'avançait pas et se retournait en arrière pour regarder cette maudite toile qui calait trop lentement. Par sa défilade, le cordonnier signait son délit. En fait, ce n'était pas là sa meilleure décision. Jugeant que le fuyard avait quelque chose à se reprocher, le gardien de la paix se mit à le poursuivre, l'un ayant l'avantage de galoper sur la terre ferme et l'autre dans le Munster jusqu'aux genoux.

Lewis courait aussi vite qu'il pouvait, trébuchait sur les racines des herbes aquatiques, culbutait dans la flotte croupissante, se relevait difficilement debout pour ensuite replonger dans l'eau polluée du marais. Avec peine, le policier voyait-il le cordonnier se débattre et se tortiller comme une anguille hameçonnée. Puis Lewis cessa de s'agiter, profitant d'un nuage obstruant momentanément la lune, trompant ainsi le veilleur. Ayant tout de même un certain âge, l'homme perdit du terrain et s'arrêta le temps nécessaire pour reprendre souffle. Afin de stopper le type faisant défection, le lieutenant changea de tactique et donna du sifflet, mais au cœur de la nuit brumeuse, même après s'être époumoné, il comprit qu'aucun de ses collègues ne

se trouvait dans les parages. À cette heure matinale, la plupart des gendarmes dormaient à poings fermés, les fesses collées sur celles de leur bonne femme. Seuls ses confrères de faction, éparpillés dans les différents endroits chauds de la ville, veillaient au grain. Aussitôt sorti de son bain forcé, Lewis emprunta le dédale des ruelles et en zigzagua à travers les rues des quartiers. Essoufflé et fourbu, il pénétra par l'arrière de son échoppe et se dirigea vers sa paillasse grouillante de vermine. Mais le fuyard n'avait pas la tête en paix, car il avait bâclé son travail.

9

Occupé par son procès de femme découpée, Martin prit un certain temps avant de voir à ses propres affaires. Lors de sa première visite à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, il avait fait le bravache, mais la religieuse ne s'en était pas laissée imposer. Il fallait changer de tactique et attaquer là où on ne l'attendait pas. Pourquoi n'enverrait-il pas une tierce personne faire la recherche à sa place ? Ainsi, les résultats de son enquête pourraient apporter des réponses à son inlassable question et à la lumière des résultats, il pourrait entamer une poursuite au criminel ou au civil.

Le cabinet Robidoux comptait des ressources insoupçonnées. Une équipe multidisciplinaire travaillait dans l'ombre afin d'alimenter en informations les avocats de la défense. Au courant de l'existence de ce filet de sécurité, Martin décida de faire appel à un détective plus discret et plus habile que lui à obtenir les renseignements désirés. Mise à contribution, Léa lui proposa une courte liste d'enquêteurs privés reconnus pour leur rigueur et leur professionnalisme. La secrétaire se permit tout de même d'insister sur le nom de Rodolphe Cayer qui, selon elle, remportait la palme. La jeune femme contacta donc le type en question et lui demanda de se rendre au cabinet de maître O'Reilly dans les plus brefs délais.

Rodolphe Cayer se présenta l'après-midi même chez Martin. Ce dernier, dûment annoncé, pénétra dans le bureau. L'homme ressemblait physiquement à une taupe. Le corps trapu, il portait un complet gris et tenait à la main un chapeau de couleur identique. Dès qu'il le vit passer la porte, Martin remarqua sa démarche tout à fait particulière. Cayer glissait le pas au lieu de marcher. Un véritable agent secret. Durant un instant, il s'arrêta à mi-parcours et tritura son couvre-chef rendu informe. Il attendit que Martin l'invite avant d'accepter une chaise. Questionné par le jeune avocat, le privé fit valoir sa transparence, sa volonté de se fondre dans le décor, tout en débitant les noms de quelques personnages importants pour qui il avait conduit une enquête.

— Merci, monsieur Cayer, je constate que vous ne manquez pas de travail. En ce qui me concerne, j'aurais une affaire très délicate à vous confier.

Martin vit le détective se redresser, fouiller dans la poche intérieure de son manteau et en sortir un petit carnet noir ainsi qu'un crayon dont il mouilla la mine de sa salive. Maintenant, il était prêt à écouter avec une grande attention ce que son interlocuteur lui révélerait.

— Il va sans dire qu'il s'agit ici d'une affaire privée exigeant une grande discrétion de votre part.

— Monsieur, il est des exigences qu'il ne faut pas nommer, la discrétion en représente une. Si vous n'avez pas confiance en moi, inutile de travailler ensemble.

— Ne prenez pas la mouche, monsieur Cayer. À cause de ma formation, j'ai l'habitude de préciser certaines choses. Maintenant, je vous explique le mandat que je m'appête à vous confier.

La taupe se détendit et s'appuya sur le dossier de la chaise.

— Voici, répéta Martin, prêt à poursuivre son idée. Ma mère, Mary O'Reilly, née Lonergan, est décédée le 18 juillet 1869 à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu. J'ai tout lieu de croire qu'il s'agisse ici d'un cas de négligence criminelle. Il y a quelque temps, j'ai rendu visite à la directrice de l'institution. Dès la première question, je l'ai vu se refermer comme une huître. Je lui ai aussi demandé de consulter les archives, mais je me suis buté à un refus. Bien sûr, elle connaît la loi concernant la confidentialité des dossiers et a exigé un mandat de perquisition. J'aimerais donc savoir les raisons de l'internement de ma mère, mais surtout les circonstances de sa mort. Actuellement, je n'envisage aucune poursuite criminelle ou civile, sauf advenant une faute grave de la part de quelque intervenant. Par conséquent, je vous confie la mission de recueillir des renseignements sur Mary O'Reilly.

Le détective referma soigneusement son calepin de notes et le remit à sa place. Puis, sans attendre, il se leva et, avant de prendre congé, ajouta :

— J'ai bien saisi l'importance de votre demande, maître O'Reilly. D'ici peu, je reviendrai pour vous faire part de mes recherches, termina l'homme.

Martin laissa partir l'enquêteur en se posant une question : pourquoi ce dernier avait-il clos l'affaire aussi rapidement ? Peut-être était-il très occupé, lequel cas, jouait en sa faveur et signait sa compétence ou c'était un abruti de la pire espèce qui venait de trouver plus stupide que lui. Maintenant, la balle était dans le camp de Rodolphe Cayer.

Même si maître O'Reilly était accaparé par un bon nombre de dossiers criminels, la visite faite à la crèche des sœurs de la Miséricorde lui revenait sans cesse en tête. L'endroit l'attirait et, avec un vide au fond du cœur, il se sentait aussi vulnérable que l'enfant d'hier. Dépassant cet état d'âme, il revoyait la jeune religieuse qui l'avait accueilli.

Seul dans son petit appartement de la rue Saint-Jacques, il songeait au grand sacrifice qu'elle avait fait. Martin ne connaissait rien aux sentiments amoureux. Pourquoi le simple fait de penser à sœur Marie-Claire lui donnait-il des papillons dans l'estomac ? Il voulait la revoir à tout prix. Vraisemblablement, il ne pouvait retourner à la crèche et demander de visiter une seconde fois. Il devait trouver une autre excuse pour rentrer à l'orphelinat.

Faisant la sourde oreille à la voix de sa raison, Martin se rendit chez les sœurs de la Miséricorde. Il n'avait qu'un but, qu'une hâte, remettre les pieds dans l'institution. Ici, pas de combat, de conflit intérieur, rien qu'un immense désir de se retrouver dans ce lieu. Lorsque Martin se pointa à la réception, il fut surpris de voir que sœur Marie-Claire avait été remplacée par une religieuse plus âgée.

— Bonjour, ma sœur. Je me présente, maître Martin O'Reilly. Serait-il possible de rencontrer sœur Marie-Claire ?

— Sœur Marie-Claire se trouve présentement en congé, puis-je vous aider ?

— Malheureusement non. J'ai entrepris un dossier avec elle et j'aimerais le terminer.

— Un dossier ? demanda celle qui tenait à comprendre les raisons poussant ce jeune homme à déranger une des leurs. Je peux vous suggérer de revenir lundi, à ce moment, elle reprendra son tour de garde.

— Je vous remercie de me proposer cela, mais je dispose de peu de temps et ce jour de semaine, je plaiderai une cause au criminel, mentit Martin.

La religieuse réfléchit quelques secondes et accepta de vérifier auprès de sa consœur si elle désirait rencontrer ce visiteur.

— Le geste que je m'apprête à poser n'est pas très courant, déclara la vieille nonne, mais j'y consens uniquement

pour vous accommoder. Allez donc attendre dans le petit parloir. Je vous avertis immédiatement, si elle refuse, je ne pourrai rien de plus pour vous. Lundi, vous aurez à choisir entre plaider devant le juge ou terminer votre travail avec sœur Marie-Claire.

Martin se dirigea vers l'endroit indiqué et ne rajouta rien. Le voilà qui mentait dans le but de revoir une nonne. Quel argument ou quelle excuse lui fournirait-il pour justifier sa visite ? Entendant un léger cliquetis, Martin se mit à espérer sœur Marie-Claire. Sans plus de bruit que celui de son chapelet sur sa jupe, la religieuse de la Miséricorde se présenta au parloir. Martin se leva afin de l'accueillir et la remercia d'avoir accepté de venir. Sans dire un mot, la jeune fille prit une chaise et, d'un geste, invita son visiteur à faire de même. Rassurée quant au respect des règles, la vieille réceptionniste retourna à son poste en laissant la porte du parloir grande ouverte.

Voilà, Marie-Claire était là, devant lui, il se sentait idiot et ne savait que dire. Après de timides salutations qui brisèrent la glace, Martin s'entendit dire :

— Puis-je simplement vous regarder ?

La jeune fille lui accorda son plus beau sourire. Durant plus de dix minutes, il la regarda sans parler. Elle baissait les yeux, consciente de l'entorse qu'elle faisait au règlement. Seul, le jeu de leurs mains solitaires traduisait une attirance mutuelle. Puis sans vouloir forcer l'inimaginable, Martin se leva et remercia chaleureusement la jeune fille qui l'attirait aussi fortement qu'un aimant.

— Puis-je revenir ? demanda-t-il.

Chapelet de buis en main, sœur Marie-Claire ne consentit pas plus qu'elle ne refusa. En ne répondant pas, elle voulait démontrer à son visiteur qu'une postulante ne décide rien. Martin ne comprit pas la subtilité de son silence

et se proposa de revenir, quitte à braver et transgresser tous les interdits.

En repassant devant le poste de réception, Martin exprima sa reconnaissance à la religieuse lui ayant permis de compléter son dossier.

Un peu comme un collégien en vacances, maître O'Reilly ne se possédait plus de joie. Il se félicitait d'avoir forcé la première barrière et se sentait d'attaque pour défoncer la seconde. Il faut croire que ce retour aux portes de son enfance l'avait bien guidé.



Le policier de faction cette nuit-là avait la réputation d'être tenace. À Cork, on le comparait facilement à un dogue tenant un os : gentil jusqu'à ce qu'on veuille le lui arracher. L'homme exerçait un métier exigeant, vivant sa vie à l'envers des autres. On lui avait offert ce quart de travail parce qu'il bénéficiait d'une acuité visuelle impressionnante. Dans l'obscurité, le veilleur s'était suffisamment approché de l'individu pour distinguer la bouille d'un gars qu'il avait déjà vu quelque part. Mais s'il était doté d'un œil de lynx, il ne pouvait en dire autant de sa mémoire, qui faisait penser à une passoire. Pourtant, il l'aurait juré sur la tête de sa vieille mère, ce gaillard avait coulé un bien gros poisson au fond du marais. En fait, il n'était pas le premier à demander aux eaux stagnantes du Munster de garder un secret.

Le gendarme se rapporta à son poste de quartier et obligea sa matière grise à restituer les traits de l'homme aperçu dans la nuit. Lentement, son cerveau reconstituait la vision originale du petit maigre. Ça y est ! Il se rappelait

où il l'avait rencontré. Souvent chargé de gérer des querelles de soûlards dans les bars du port, le policier se souvenait avoir récemment séparé deux pugilistes, menaçant de se découdre la bedaine. L'un d'eux était le cordonnier, ça, il aurait gagé dix livres sterling sans peur de les perdre. Il s'agissait du même individu qui se tenait sur le bord du marais, une brouette à la main. L'agent de la paix se dirigea vers son bureau, prit deux feuilles entre lesquelles il inséra un carbone et commença à piocher sur la Remington dans le but de pondre son rapport. Mais son instinct de chien pisteur lui ordonnait de retourner là-bas et de vérifier si le savetier ne se cacherait pas à son échoppe.

— Par saint Patrick, que je sois pendu si je ne retrouve pas le nom de ce maudit cordonnier !

Oubliant l'intérêt d'écrire son compte rendu sur-le-champ, l'homme enfourcha sa bicyclette et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint le Soulier de verre. La porte avant de la boutique était cadénassée, ne lui laissant aucune chance d'y pénétrer. Déterminé à trouver le fuyard, le policier colla son nez sur les vitres crasseuses et crut distinguer une faible lueur. Sans faire de bruit, il tourna le coin de *Saint Patrick's Street* et se dirigea vers la ruelle attenante. Dieu qu'il y faisait noir, aussi noir que dans une mine de charbon ! L'agent s'accorda quelques secondes, le temps d'habituer ses yeux à l'obscurité. Là, tout près, une porte entrouverte lui laissait percevoir une activité anormale. Ou il avait affaire à des voleurs ou c'était le cordonnier lui-même, mais chose certaine, à cette heure tardive, il ne devait tout de même pas réparer des godasses.

Lewis avait fermé l'échoppe et s'était dirigé vers l'arrière, attrapant une poche de jute ayant déjà contenu du charbon. Dans le sac de fortune, il fourra les biens nécessaires à une nouvelle cavale, en fait, il avait besoin de peu,

car l'expérience lui avait enseigné qu'il devait voyager léger. Qu'est-ce qui c'était passé dans sa tête d'oiseau pour qu'il tue cette femme ? Il avait certainement perdu la raison. Parfois, il lui arrivait de dire n'importe quoi, d'escroquer ses clients, de voler et de tricher aux cartes, de se souler la gueule jusqu'à ne plus savoir qui il était, mais jamais il ne se serait cru capable de causer la mort de quelqu'un et à plus forte raison d'une gonzesse. Maintenant, il fallait fuir la ville de Cork et le plus vite serait le mieux. Le policier avait probablement donné son signalement à ses collègues et on le rechercherait partout à travers Cork. Il devait trouver asile ailleurs. Lewis fourra dans son pantalon tout l'argent qu'il possédait ainsi que les bijoux volés. Il pourrait les négocier chemin faisant. Au moment de passer la porte entrebâillée, il se retrouva nez à nez avec un gendarme, celui qui, il y a une heure à peine, l'avait pris sur le fait. Malgré la surprise de l'un et de l'autre, Lewis réagit le premier. Il devait sauver sa peau à tout prix. Il saisit le battant et le poussa violemment contre son poursuivant, question de le retarder un peu. Sonné par l'agression gratuite, l'agent reprit ses esprits et donna du sifflet en se lançant aux troussees du cordonnier. Lewis avait la jeunesse de son côté ; son poursuivant, l'expérience, mais malheureusement, celui-ci était un mauvais sprinter. Il ne fallut que quelques coins de rue avant qu'il ne perde toute trace du malfaiteur. Le gendarme s'arrêta quelques instants afin de reprendre son souffle, ce qui donna à Lewis les minutes nécessaires pour sécuriser sa cavale. Comme l'agent récupérait loin des quais, le fuyard en profita pour revenir au port et se cacher dans un bateau. Maintenant, Lewis espérait que le temps jouerait en sa faveur. Ignorant tout du rafioteur sur lequel il s'était embarqué, Lewis repéra un amas de cordage tout emmêlé et s'y précipita. Soulevant

l'immense nœud de sisal, il se ramassa en boule et se coucha en dessous. Le cordonnier ne devait demeurer là que quelques minutes, jusqu'à ce que le policier abandonne sa poursuite, après il prendrait la route vers le nord. Il pensait retourner à Galway. Il y avait tout de même un bon bout de temps d'écoulé depuis son départ à la sauvette, on l'avait certainement oublié. Afin de tromper l'attente, le jeune homme sortit un des biens essentiels apportés dans sa fuite, sa bouteille de whisky. Rapidement, il fit sauter le bouchon et en but quelques gorgées. Comme sa nuit avait été fort agitée, le fugitif ferma les yeux et logea à l'enseigne des rêves. Dormant sur ses deux oreilles, Lewis ne s'aperçut pas que le navire appareillait. Le cri des marins hissant les voiles le tira des nues. Appuyé au bastingage, Lewis commença à piétiner. Il devait absolument débarquer, bien que la distance le séparant du port augmentait constamment. Comment arrêter ce maudit bateau ? Sans réfléchir plus longtemps, il se mit à faire tout un boucan pensant qu'on le ramènerait sur la terre ferme. Le passager clandestin réussit sans doute à alerter la vigie, car un colosse l'empoigna par le chignon et lui fit monter un escalier à la vitesse de l'éclair. Lewis ne touchait pas aux marches, les enjambant deux par deux tellement la poussée du guetteur était phénoménale.

— Capitaine, nous avons un visiteur à bord, déclara tout de go le mastodonte.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Il criait comme un perdu sur le pont.

— Amenez-moi ce touriste, riposta le responsable.

Dès qu'il fut devant l'officier, Lewis se tint le plus droit qu'il put. Il devait faire bonne impression.

— Qu'avez-vous à dire ? demanda le commandant.

— Je jouais à la cachette avec un policier, répliqua innocemment le savetier.

— N'êtes-vous pas un peu grand pour ce jeu ? Eh bien ! Je vais m'arranger pour qu'il ne vous trouve pas. J'imagine que vous connaissez les sanctions imposées aux passagers de votre genre ?

Lewis fit un signe négatif.

— J'ai le choix : je peux vous mettre aux fers durant toute la traversée ou vous confier à mon cuistot. Attention, ne croyez pas à une sinécure, l'homme se fait obéir à la pointe du couteau.

— Capitaine, chiala Lewis, je suis un honnête savetier qui a simplement eu la mauvaise idée de se cacher sous un tas de câbles. Ramenez-moi à terre.

— Tiens, tiens, regardez-moi ce petit cordonnier de rien du tout qui me supplie. Hugo, mets-moi ce matamore au frais pour quelques jours, il sera peut-être mieux disposé.

En jurant et en pestant contre sa propre turpitude, Lewis fut accompagné jusque dans la cale. Il déboula plus qu'il ne descendit les quelques marches le menant dans le ventre du bateau. Là, un poteau muni de poignets de fer attendait le récalcitrant. Sans perdre de temps, Hugo cloua Lewis au mât et l'abandonna à la vermine. Le navire sur lequel il s'était involontairement embarqué jouissait d'une renommée peu recommandable. Le capitaine avait survécu à quelques mutineries et avait acquis la réputation de rendre dociles les plus rebelles.

Durant quatre jours, Lewis fut maintenu à son mât de misère, ne recevant qu'une écuelle de mauvaise soupe par jour. Attaché vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il souffrait terriblement. Ses membres, principalement ses bras, n'étaient que douleur et ses jambes ne pouvaient plus le supporter. Encore, ce n'était rien à côté du mal de cœur qui le tourmentait sans cesse. Les vagues, des courroucées aux ondulantes, des puissantes aux paresseuses, contractaient

l'estomac du prisonnier et avec une régularité déconcertante, le vidaient de son contenu. Pire, personne n'avait eu l'idée de lui dire où le bateau jetterait l'ancre.

La cale de ce naufrageur était remplie de matériel agricole, de ballot de laine, de sel, de beurre, d'huile, de blé et, cachés sous des sacs de denrées alimentaires, des fusils et des caisses de munitions, assez pour fomenter une révolte. Puis, le matin du cinquième jour, Lewis fut autorisé à monter sur le pont, à prendre l'air et à faire un minimum de toilette, car il empestait autant qu'un putois. Une fois libre, le pensionnaire contraint plongea les mains dans ses poches de pantalon afin de vérifier si son argent et les bijoux y étaient toujours. Après avoir goûté au pain de savon, le clandestin demanda qu'on lui remette ses biens, c'est-à-dire son sac de jute. Le capitaine opposa une fin de non-recevoir à cette requête.

— Maintenant, vous voilà un peu plus présentable, lança le second, je peux vous confier au maître cuisinot.

Durant le reste du voyage, Lewis ne vit ni le ciel ni la mer, mais eut un aperçu de l'enfer. Personne n'avait encore répondu à sa question : où allons-nous ? Un soir, le capitaine le fit venir dans sa cabine. Une théière d'argent à la main, le nouvel aide-cuisinier redemanda pour la nième fois vers quelle destination voguait leur coquille de noix. On lui aurait dit la Chine, l'Australie ou l'Amérique, Lewis n'aurait pu les situer sur une carte, imaginez sa réaction lorsqu'on lui annonça qu'il se dirigeait vers Montréal. Bon Dieu ! Il était cordonnier, pas géographe ! De son voyage à bord du *Lancaster*, Lewis ne vit que le bol à vomir, puis lorsqu'il fut rétabli, on le reléqua aux chaudrons. Du matin, jusqu'au soir le clandestin récurait les casseroles, ceux que les membres de l'équipage avaient eu le bonheur de vider. Le chef cuisinier ne lui faisait pas de quartier et le nourrissait de

patates pourries et d'eau croupie. Pas question de demander plus, car le toqué avait la mèche courte et le couteau bien aiguisé. Un de ces petits matins pluvieux, le capitaine fit venir le passager. Ce n'était certainement pas pour admirer l'aurore, mais pour lui fourrer sa poche crottée entre les mains. D'une voix tonitruante, il le somma de déguerpir au plus vite sinon, il le remettait aux autorités portuaires. C'était ici la fin du voyage et pour l'un et pour l'autre.

Poussé en bas de la passerelle, Lewis atterrit tant bien que mal sur le quai. Durant ses nuits de beuverie, des explorateurs désireux de partager s'étaient épanchés sur les conditions de vie au Canada :

— On se gèle le derrière en hiver, mais les femmes sont chaudes. Pour le reste, il faut découvrir...

Comme il regrettait sa verte Irlande ! À moins de s'imposer le voyage en sens inverse, il devrait faire le deuil de la vie qu'il menait à Cork. Faisant « contre mauvaise fortune bon cœur », valait mieux tenter sa chance ici.

Le port de Montréal bourdonnait d'activités et ressemblait à une véritable ruche. Ici et là, des cochers criant à tue-tête de prendre garde, des femmes vantant leurs produits ou la mie fine de leur pain, des enfants se jetant presque sous les roues des diligences.

Lewis se mit donc à flâner à travers les amas de bois encombrant le quai. Maintenant qu'il avait quitté le trois mâts, il ne savait que faire. Le cordonnier s'attardait devant les morutiers déchargeant leurs cabillauds ou encore, visitait les hangars où s'entassaient provisions et denrées de tout genre. Un peu partout, des dizaines de débardeurs s'activaient à vider le contenu des cales de bateaux, tandis que d'autres remplissaient goélettes et grands voiliers en vue d'un proche départ. Les rails de chemin de fer s'entre-croisaient savamment et suivaient la longue voie d'eau dans

laquelle le *Lancaster* était entré. Ce port avait la réputation de contribuer à faire de la ville de Montréal un des centres de commerce et d'affaires les plus importants au monde. Tout près, la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, aussi appelée la chapelle des marins, exhortait au recueillement et à la reconnaissance d'être toujours vivant. Rues des Commissaires et de la Friponne, le magasin munitionnaire de l'intendant Bigot faisait en sorte qu'on garde en mémoire la dernière invasion américaine. Enfin, des dizaines de maisons, frileusement entassées les unes sur les autres, orientaient leur regard vers le Saint-Laurent, car c'était de là que viendraient les occasions d'affaires et les nouveaux colons.

Maintenant, il était temps que Lewis dénicher un endroit pour crecher. Pas question de coucher dehors comme il le faisait à Cork. Curieusement, l'Irlandais se réjouissait lorsqu'il repensait au meurtre de la bourgeoise. Les chances que son crime soit puni étaient désormais à peu près nulles. Pas de corps, pas d'enquête. Pas de suspect, pas d'accusation. Pas d'accusation, pas de poursuite. La justice, réputée pour avoir le bras long, ne pouvait tout de même pas traverser l'Atlantique. Donc inutile de se terroriser, il pouvait se permettre de vivre au grand jour comme n'importe quel citoyen honnête.

Montréal se comparait avantageusement à la ville de Cork et Lewis fut surpris d'y trouver une température agréable en cette fin d'été. On y parlait anglais, mais également une autre langue qu'il identifia immédiatement comme étant du français. Puisqu'il avait immigré par-delà sa volonté, le cordonnier essaya de tirer le meilleur parti de sa déconfiture. En arpentant les quais à la recherche de travail, il entendit crier :

— Eh toi, le rouquin !

Ne comprenant rien, Lewis continua sa marche.

— Eh, le *red neck*, viens ici !

Cette fois, Lewis crut décoder qu'on s'adressait à lui, d'autant plus que l'homme planté derrière faisait des signes en sa direction. Le contremaître parlait un fort mauvais anglais, mais pour ce qu'il avait à dire, cela suffisait amplement.

— Tu veux travailler, l'Irlandais ? demanda le colosse. Je t'engage, 20 cents par jour. Tu videras les bateaux. Ça te va ?

Même si l'un baragouinait l'anglais, l'autre finit par saisir quelques bribes du discours et accepta l'emploi proposé. Il avait encore en réserve l'argent ainsi que les bijoux volés, mais rien ne lui indiquait que ses livres sterling auraient cours ici. Lewis devait tout de même se loger et manger. Cette fois, pas question de se nourrir de pain sec et d'eau. Le cuisinier du *Lancaster* l'avait dégoûté pour le restant de ses jours. Lewis présenta donc sa main en guise d'acceptation.

— Dans ce cas, reprit le contremaître, demain, je te retrouve sur les docks, prêt à travailler. Si tu as besoin d'un endroit pour coucher, il y a toujours chez les Irlandais de Griffintown. Pour boire une stout, il y a des pubs à deux rues d'ici et si tu veux un curé, la basilique *St. Patrick's* se trouve du côté opposé aux tavernes. Il faut croire que le Bon Dieu n'aime pas la bière.

Lewis balança sa poche sur son épaule. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentait libre. Libéré de l'Irlande, libéré de son crime, libre de ses actions et libre de se payer une bonne pinte. Bref, le cordonnier pouvait recommencer sa vie à partir d'aujourd'hui...

Avant tout, fêter sa réussite ! Lewis n'éprouva aucune difficulté à trouver une taverne. Il entra donc dans le premier débit de boisson et plongea dans la pénombre de l'établissement. Dieu qu'il faisait sombre là-dedans ! S'accrochant les pieds dans les pattes de chaises, Lewis finit par dénicher une

table qui lui convenait. Frondant sa poche crottée sur le banc à côté de lui, il leva le bras, signifiant au patron son désir de se rincer le gosier. Voici qu'un homme à la mine patibulaire se présentait devant lui. Un grand rectangle de coton grisâtre lui servant de tablier, le bonhomme jeta un regard torve sur le nouveau venu et, après un bref examen, prit sa commande.

— Tu sais où je pourrais loger, l'ami ? demanda Lewis en forçant un peu trop sur l'accent celtique.

— Monte quelques rues, vers le nord, et tu te retrouveras presque chez toi. Là-haut, c'est le Griffintown, le quartier des Irlandais. Tu y dénicheras certainement une couchette à louer.

Après quelques bières, le cordonnier se leva de son banc. Il avait les pieds légèrement ronds, mais étant donné la faible distance le séparant de Griffintown, il arriva chez les Irlandais encore éméché. Au pied des rues Guy et William, Lewis découvrit les chantiers maritimes du Saint-Laurent.

Madame McTavish tenait une maison de chambres des plus recommandables. Ici, pas d'ivrogne, de truand ou de prostituée. Tous ceux qui passaient par là subissaient un questionnaire serré et quand elle attrapait un fautif, elle le prenait par le chignon et lui criait en le faisant débouler l'escalier :

— Dehors les chiens pas de médaille !

Laury McTavish ne s'en laissait pas imposer. Mesurant à peine cinq pieds et pesant deux cents livres, elle ne craignait personne. Ainsi, lorsqu'elle reçut Lewis, elle le zyeuta un bon moment avant d'accepter de lui louer une chambre.

— D'où arrives-tu ? lui demanda-t-elle.

— Du *Lancaster*, répondit Lewis.

— Bois-tu ? Dossier judiciaire ? insista la dame.

Les pieds ronds et le regard inquiet, Lewis mâcha la moitié de ses mots, se déclarant blanc comme neige.

— As-tu de l'argent pour me payer ?

— Ne vous inquiétez pas, j'ai de quoi passer un bon bout de temps avec vous.

— O.K. Dans ce cas, suis-moi.

Lewis emboîta le pas à la grosse femme et emprunta le dédale de corridors le menant à une chambre aussi petite que laide.

— C'est la dernière, s'excusa l'Irlandaise. Si tu restes ici quelques jours, je t'en offrirai une autre, mais en attendant tu dois t'en contenter.

Lewis jeta sa poche sur le lit, démontrant ainsi son acceptation. Madame McTavish ne s'éternisa pas et après avoir fixé le prix de cette pâle imitation de chambre à coucher, elle abandonna son nouveau locataire à lui-même.

Enfin ! Il était temps de trouver un peu de calme et une certaine appartenance à un lieu. Après sa longue cavale, il avait besoin de poser sa besace et de regagner le droit chemin. Pour fêter son arrivée, Lewis sortit le flacon de whisky confisqué par le capitaine et s'en envoya une grande goulée derrière la cravate. En fait, il vida la bouteille.

— Pour aujourd'hui, cela suffira.

Martin repoussa sa poche par terre et essaya la couchette. Seigneur ! Jamais il n'avait été aussi mal organisé. La paille manquait de volume et l'odeur dégagée indiquait que le foin ou les feuilles étaient pourris. Une mince couverture mitée avait été ramenée par-dessus les rudes draps de lit. Déçu, Lewis se releva et se dirigea vers la fenêtre. Cette dernière donnait sur une petite rue où les maisons serrées les unes contre les autres semblaient se protéger d'un quelconque danger. Des dizaines de poteaux

soutenaient autant de cordes à linge où des frusques blanches s'agitaient au gré du vent, comme dans une chorégraphie mal réglée. Des cabanes de tôle grossière servaient de hangar aux citadins. Là, à l'intersection, une fillette lançait un ballon sur un mur et le rattrapait après une série de contorsions. Valait mieux fermer les rideaux sur le jour aussi beau fut-il. Dormir, Lewis ne voulait plus penser à autre chose, mais avant, il devait découvrir où se trouvaient les chiottes. Jamais un mot ne s'est avéré plus juste. En fait, ce fut l'odeur qui lui permit de repérer l'endroit. Un cubicule, juste assez grand pour tenir assis, gardait dans un seau de fer blanc les reliques dont les pensionnaires de l'étage s'étaient délestés. La senteur, ajoutée à la vue du contenu de la chaudière, lui souleva le cœur et lui coupa l'envie d'uriner au ras du sifflet. Remettant la chose à plus tard, Lewis regagna sa chambre et se laissa tomber sur sa paille en se disant que demain il demanderait un peu de bourre fraîche à sa logeuse.



Le détective privé se rendit à la porte de l'hôpital psychiatrique. Entrer dans l'institution ne représentait pas un grand défi, mais l'affaire se corsait quand il s'agissait d'accéder aux archives. Il lui faudrait exécuter un véritable tour de passe-passe. Rodolphe Cayer avait bien sa petite idée sur la façon de procéder, mais tout dépendait de la bonne volonté de ses vis-à-vis. Les religieuses avaient pour habitude de ne pas laisser pénétrer n'importe qui dans leurs murs. Relevant le torse, le privé se dit que justement, il n'était pas n'importe qui. Avant d'entamer ses recherches à l'asile, Rodolphe s'était informé de deux choses : à quel

étage se situaient les archives et si des patients cohabitaient avec les papelards. Fort des renseignements obtenus, l'enquêteur demanda à la responsable la permission d'aller voir un grand ami, Francis Legris.

— Vous tombez bien monsieur Cayer, annonça fièrement la réceptionniste en consultant un cahier où le nom du malade devait apparaître, le médecin vient à peine d'approuver les visites. Monsieur Legris sera certainement heureux de vous accueillir.

— J'en suis ravi.

Maintenant, le détective ne souhaitait qu'une chose : que le subterfuge utilisé fonctionne. Sinon, il ne donnait pas cher de sa peau, car malgré son âge et ses doigts noueux, la religieuse semblait avoir encore une bonne poigne. D'ailleurs, cette dernière entreprenait de se lever.

— Ne vous dérangez pas pour moi, ma sœur. Inutile de m'accompagner, je connais malheureusement les lieux, lança Rodolphe.

La vieille nonne accepta la proposition. Sans dire un mot, elle toisa l'homme du regard, puis lui indiqua l'escalier. En femme expérimentée, elle avait rapidement conclu que ce monsieur ne lui causerait pas de trouble, elle savait reconnaître ceux apportant la tempête avec eux. Monsieur Cayer semblait être un *gentleman*.

Dès qu'il ne vit plus la religieuse, Rodolphe Cayer s'engagea dans les escaliers, les descendant à toute vitesse. Son temps était limité. En une seule volée de marches, l'homme arriva au dernier étage, celui de la chaufferie. Habitué à visiter des lieux étranges, l'endroit lui parut toutefois lugubre. Une grosse chaudière ronronnait, gobant et brûlant autant de charbon qu'une locomotive. Suspendus au plafond, des tuyaux de chauffage, de gaz anesthésique ou encore d'eau diminuaient la hauteur libre de l'endroit, embarrassant ainsi

le marcheur. Claustrophobe, le privé passa le plus vite qu'il put, d'autant plus qu'il ne devait pas être surpris dans ce lieu. Puis une longue enfilade de portes, les unes fermées à clé, les autres accessibles, mais aucune d'elles qui soit gardienne des archives. Juste en face d'un second escalier, semblable à celui qu'il avait descendu il y a quelques minutes à peine, le détective vit une porte portant le mot : ARCHIVES. Sans faire de bruit, telle la taupe à laquelle il ressemblait, le privé se buta à une porte fermée à clé.

— Zut, j'aurais dû y penser, chiala le privé.

Rodolphe Cayer plongea sa main dans la poche de son veston et en sortit son trousseau de clés personnel. Parmi elles, un passe-partout lui permettrait de satisfaire sa curiosité. Mais la serrure, de type différent, résistait aux assauts du fin limier. Nullement découragé, il fouilla une seconde fois dans sa poche et en sortit une broche. À voir l'allure de l'instrument, ce n'était pas la première fois qu'elle servait. L'homme devait travailler rapidement, son alibi ne tiendrait qu'un temps. Un léger déclic l'avertit que la serrure venait de céder. En deux temps, trois mouvements, la taupe s'engouffra dans la pièce en prenant la précaution de refermer la porte derrière lui. Conformément à sa pensée, l'endroit gardait une dizaine de classeurs empoussiérés. Tirant sa montre de la poche de sa veste, l'enquêteur essayait de figurer le temps qu'il lui restait. Placés en ordre parfait, les tiroirs portaient les vingt-six lettres de l'alphabet. Sans tarder, la taupe ouvrit le tiroir coulissant portant le monogramme O et, du bout des doigts, fit l'inventaire rapide des documents. Pas de O'Reilly. Impossible ! Cette fois, le détective procéda plus lentement. Même conclusion. Déçu par les résultats obtenus, il décida d'inventorier les documents commençant par la lettre L. Cayer procéda donc avec la même dextérité et découvrit le

dossier de Mary Lonergan. Voilà ! Le temps le pressant, l'enquêteur se permit une entorse au règlement de l'hôpital ainsi qu'à son code d'éthique personnel et subtilisa le dossier Lonergan, le fourrant sous son bras. Maintenant, il s'agissait de remettre le tiroir et les lieux en ordre, de reprendre le chemin en sens inverse, de suivre le corridor, puis l'escalier devant la chaufferie. En spécialiste de la filature, Rodolphe s'arrêta un instant, s'assura de bien cacher l'objet de ses recherches. Conscient que le vol d'un dossier médical pouvait lui apporter bien des ennuis, Rodolphe Cayer se persuada que, pour quelques heures, personne ne s'inquiéterait de la disparition des quelques feuilles traitant du passage d'une pauvre immigrée décédée depuis vingt ans. Maintenant, il ne restait qu'à visiter monsieur Legris, son alibi, et si on lui posait quelques questions, il serait au moins en mesure de répondre. Le plus surpris dans toute cette affaire fut le dénommé Legris qui reçut une visite tout à fait gratuite et sans intérêt de la part de quelqu'un qu'il ne connaissait même pas. Voilà, quelques minutes accordées à un pauvre fou auront suffi à brouiller les pistes. Sa bonne action terminée, Cayer salua la vieille religieuse et disparut dans la nature.

Rodolphe entra donc dans l'immeuble abritant également le cabinet Robidoux, et commença la lecture du document. Les premières pages livraient des renseignements personnels semblables à n'importe quel autre dossier médical. Une fois celles-ci éliminées, la véritable histoire de Mary O'Reilly se révélait. Les feuilles étaient remplies de pattes de mouche qui devaient être l'écriture d'une infirmière ou de quelque illustre gardienne de salle. Découlant des observations précédentes, suivait une calligraphie plus ampoulée, prescrivant drogues et traitements, probablement le médecin soignant. Sans conteste, Mary souffrait d'une maladie psychiatrique, mais à la lecture de son dossier, il semblait

qu'on lui avait carrément fait absorber une dose excessive de médicaments afin qu'elle ne dérange personne. Puis survint un évènement, une chicane entre pensionnaires et ce fut la crise, le débordement qui lui valut la réclusion. Le reste était pathétique et d'une cruauté indescriptible. Dégoûté, le détective referma le document. Il n'avait plus qu'à contacter son client.

Lorsque Martin sortit du tribunal, il vit Rodolphe Cayer, l'homme à qui il avait confié un mandat délicat.

— Maître O'Reilly, je voudrais vous parler, murmura la taupe.

— Suivez-moi, ajouta Martin.

Dans un effet de toge, l'avocat traversa l'antichambre de son bureau, où Léa s'escrimait sur sa dactylo, pour finalement atteindre ses quartiers.

— Puis-je vous offrir à boire ? demanda Martin.

Le privé refusa de se laisser distraire. Il avait un travail à terminer, au diable les civilités et les formules de politesse à la mode. Après s'être confortablement installés, les deux professionnels se jaugèrent quelques secondes. Dans sa hâte d'en finir, Rodolphe Cayer décida de briser la glace.

— Maître O'Reilly, j'ai mis la main sur les documents désirés. Il faut vous dire que je suis en faute, car j'ai obtenu le fichier de Mary Lonergan par supercherie. En fait, je l'ai subtilisé aux religieuses. Je vous serais reconnaissant de les lire attentivement afin que je puisse les retourner dans les plus brefs délais.

— Merci, monsieur Cayer...

— ... Ne me demandez pas comment j'ai réussi ce coup de maître, coupa le détective qui aurait aimé sensibiliser Martin à la prouesse qu'il avait exécutée en son nom.

— Je suis un professionnel, vous n'avez rien à craindre, ajouta Martin en touchant de ses mains manucurées la

chemise de carton arrondie par une bonne quantité de feuilles. Je vous le rendrai demain matin.

— Dans ce cas, je vous souhaite une excellente soirée, maître O'Reilly.

Et l'homme se perdit dans le dédale de couloirs.

Ce que Martin découvrit ce soir-là le sidéra complètement. L'encre bleue lui parlait de sa mère et lui raconta son histoire. Celle qui l'avait mis au monde reprenait vie au fil des pages. Puis commença l'interminable calvaire vécu par sa mère à l'intérieur des murs gardiens de la folie. Martin éprouvait la même douleur que cette belle rousse qu'on avait enfermée, faute de pouvoir faire mieux. Pernicieusement, au plus profond de son âme, une brèche s'ouvrait, laissant s'infiltrer un sentiment encore plus difficile à supporter. Chaque mot devenait un véritable supplice. Puis la torture prit toute la place, déchirant le cœur de Martin jusqu'à ce qu'il ne soit qu'une immense crevasse par laquelle la vie de sa mère avait coulé. Martin avait mal à tout son être et des larmes lui brouillaient la vue. Jusqu'où peut-on souffrir avant de mourir ? Quelle limite de souffrance faut-il atteindre avant que la vie ne bascule du côté de l'aliénation et de la mort ? Jamais il n'aurait cru la nature humaine si barbare et si primitive. Les religieuses et les médecins avaient fait souffrir la personne qu'il aimait le plus au monde. On l'avait diminuée physiquement jusqu'à ce qu'elle perde tout respect d'elle-même, on l'avait avilie et prise pour une démente, on l'avait agressée sexuellement et lorsque vint le temps de donner le jour à son bâtard, on l'avait laissée pour morte dans une mare de sang. Comment pourrait-il pardonner à son père d'avoir laissé dépérir sa femme d'une telle manière ? Elwin était aussi coupable que les religieuses, car c'est par son entreprise que le malheur était arrivé. Maintenant qu'il savait, il ferait tout en son

pouvoir pour faire payer les auteurs de ces actes dégradants et rétablir le nom de sa mère.

Par contre, une question issue de cette triste lecture demeurait entière. Selon le dossier, l'enfant dont Mary avait accouché était vivant. Martin venait d'hériter d'un demi-frère. Qu'en était-il advenu de cet enfant né du viol ?

10

Au fil des ans, Elwin O'Reilly était devenu une personne importante, un incontournable. Désormais, Belœil devait composer avec l'Irlandais. Les terres achetées avant son premier mariage avaient été revendues depuis belle lurette et maintenant, les parcelles du Ruisseau Nord étaient en voie de l'être aussi. Depuis son union avec Angélique Rousseau, la vie du cultivateur et homme d'affaires s'était adoucie. Dès qu'il entra chez lui, il se laissait surprendre par la voix de sa tendre Angélique. Jamais il n'aurait pu imaginer plus bel accueil. Souvent, au fredonnement de sa femme se mêlait celle d'un garçon. Thomas O'Reilly pouvait également réclamer le droit d'être appelé le fils de l'Irlandais. Grâce à cet enfant, Elwin plantait ses racines profondément dans le sol québécois. De par son mariage avec la cadette d'Alphège Rousseau, Elwin détenait une terre en bois debout à Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville, cadeau de noce du beau-père. L'Irlandais devenait puissant ; trop, aux dires de quelques-uns.

Le curé Durocher prenait de l'âge et Ernestine l'avait quitté pour un monde meilleur. Selon le bon docteur Bernard, son cœur était usé. Peut-être était-ce à cause d'avoir trop aimé le saint homme ? Allez donc savoir ! Chose certaine, le religieux refusait de porter le poids de

cette mort, il n'avait rien à se reprocher de ce côté-là. Sollicité par son pasteur, Elwin avait fini par accepter une charge de marguillier, l'Irlandais lui devait bien ça. Le bouillant représentant de Dieu sur terre avait soutenu l'expatrié dans chacune de ses batailles.

Au magasin général, Lucie commençait à fatiguer derrière son comptoir et cherchait l'aide d'une jeune femme dynamique. Oh ! Comme elle regrettait le départ de sa meilleure amie, la pétillante Mary. Elle aurait eu la poigne nécessaire pour mener à bien son entreprise. Mais Mary avait sombré dans la folie et n'était revenue que dans une boîte mortuaire.

Élise Dandonneau ne semblait pas prendre de rides. Pourtant, selon le commérage de jalouses, les greluches ayant déjà travaillé dans les bars du bas de la ville étaient des fleurs bien éphémères. Élise avait toujours le béguin pour l'Irlandais. En vérité, elle le voyait dans sa soupe et tout ce qu'on entendait était : « Elwin par-ci, Elwin par-là ». Angélique O'Reilly commençait à en avoir assez de cette catin de luxe qui rêvait constamment à son mari, tandis qu'en prenant de la maturité, le principal intéressé s'amusait de la chose.

— Quand la Dandonneau miaule, l'huissier aboie, et je suis bien placé pour le savoir, soupirait Elwin.

L'immigré se rappelait la scène amoureuse que lui avait fait vivre la belle Élise durant une fête champêtre donnée à l'occasion de son anniversaire. À ce moment, Elwin fut mis au banc des accusés et n'avait pas apprécié le traitement subi. L'officier de justice, imbu de son autorité maritale, l'avait chassé comme un vaurien.

Voici donc que dame Élise, selon une habitude solidement ancrée, mangeait sur la petite table près de la fenêtre. Le train de midi apportait distraction et nouvelles parfois

surprenantes pour qui savait interpréter les va-et-vient sur le quai de gare. Ainsi, poussant le rideau de dentelle gênant légèrement sa vision, Élise vit descendre du wagon de première classe un beau voyageur, mis comme un monsieur, portant chapeau dur et porte-documents. L'homme à la perruque de feu se dirigeait vers une voiture de louage.

— Tiens, le fils de l'Irlandais ! s'exclama Élise.

En effet, Martin O'Reilly avait des affaires à régler avec son père. Enfonçant solidement son couvre-chef et rajustant son foulard de cachemire, le jeune avocat s'installa sur le siège de la calèche et prit le chemin de travers en fouettant le cheval qui n'eut de répit que lorsqu'il arriva chez Elwin O'Reilly.

— Yah ! Yah ! hurlait le Montréalais.

Accompagné de Thomas, Elwin sortait de l'étable quand il vit venir l'attelage. Qui était assez fou pour forcer un animal de la sorte ? Puis, au fur et à mesure que la voiture avançait, il aperçut une tête rouge.

— Cré maudit, cette citrouille appartient aux O'Reilly !

Lorsqu'il découvrit son frère aîné, Thomas sauta de joie. À peine le visiteur eut-il le temps de remettre son chapeau que l'enfant s'élança et se jeta dans les bras de Martin.

— Attention, je tombe ! cria Martin en riant.

Puis retrouvant son aplomb, Martin s'avança pour serrer la main de son père.

— Salut, papa, comment vas-tu ?

— Assez bien, et toi, graine de bandit ?

— Je travaille comme un forcené et si tu veux que je te raconte des histoires d'horreur, tu n'as qu'à me le dire.

— Non, merci, j'en ai suffisamment vécu. Allez, entrons ! Angélique sera contente de te voir.

Lorsqu'elle aperçut Martin, Angélique emprunta le pont du cœur et afficha son plus beau sourire.

— Viens t’asseoir, ordonna Thomas en s’efforçant de se calmer.

— Thomas a raison, répliqua Elwin. On n’est toujours pas pour se parler entre deux portes. Angélique, je suis certain qu’il reste du thé de ce midi et il doit être encore chaud.

Attablés devant une infusion, les O’Reilly remettaient les nouvelles au goût du jour. Elwin commenta son implication comme marguillier dans les affaires de la paroisse, Angélique se disait heureuse d’aider la communauté grâce au bénévolat qu’elle effectuait, tandis que Thomas se plaignait de la sévérité des Clercs de Saint-Viateur.

— Un conseil, Thomas, riposta l’avocat, surveille bien où ils posent leurs sales pattes et n’accepte aucune faveur ou de passe-droit de leur part.

Angélique et Elwin se regardèrent. Que cachait cette soudaine mise en garde ? Martin, habitué à déceler et gérer les sous-entendus, rassura ses parents.

— Je vous expliquerai plus tard... Mais pour l’instant, j’aimerais vous communiquer les résultats d’un dossier qui me tient à cœur.

Puis se tournant vers son jeune frère, il lui dit :

— Excuse-moi, Thomas, cela ne concerne que papa et Angélique si elle le désire.

— C’est ça, aussitôt arrivé, tu m’éloignes de toi, lança le blondinet.

— Pourquoi n’irais-tu pas chez tante Agathe ? demanda Martin.

De mauvaise grâce, le cadet enfila son manteau et se rendit chez la voisine.

— Qu’as-tu de si compliqué à nous dire ? commença Elwin sur la défensive. Angélique peut rester, je n’ai rien à me reprocher.

— Attends avant de t'énerver, mon mari. Écoutons ce qu'il a à nous communiquer.

Martin décocha un sourire à sa belle-mère.

— On ne sait jamais avec un avocat, se défendit Elwin. Vas-y, parle, je suis encore capable d'en prendre.

— Tu te rappelles, papa, combien de fois je t'ai demandé ce qui était arrivé à maman ? Ton refus de m'expliquer a renforcé mon intention de découvrir la vérité, et la vérité, la voici, dit-il en brandissant un dossier. Mary Lonergan est décédée au bout de son sang lors d'un accouchement dans un cachot de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu. Elle était censée y recouvrer la santé et elle y a croisé la mort. Ma mère a été violée par un infirmier et l'enfant né de cet acte odieux est toujours vivant. Voici en quelques mots le résumé de deux années de souffrance. Aujourd'hui, papa, je suis venu te poser une autre question. Pourquoi n'es-tu pas intervenu ? Pourquoi avoir laissé maman dans cette maison de fous et ne pas l'avoir ramenée chez nous ?

Martin avait fini de parler et attendait une explication claire. Au rappel de ce drame, le fils avait ranimé la culpabilité du père. Elwin avait baissé la tête afin que personne n'aperçoive dans sa figure l'accablement qui l'avait poursuivi durant des années. Les larmes coulaient le long de ses joues. Pour sa part, Angélique ne connaissait rien de cette histoire et se demandait si c'était une bonne chose d'en savoir davantage. Parfois, lorsqu'on en apprend trop, on détruit l'image qu'on s'était faite de la situation ou de l'être aimé. Lentement, elle se leva et se dirigea vers la porte afin de rejoindre Thomas.

— Maintenant, c'est à mon tour de t'écouter, lança Martin.

— Ce que je vais te dire ne servira pas à me disculper, mais t'aidera à comprendre le contexte au moment où un

accès psychotique fragilisait Mary. Voici ! Après avoir accouché de toi, ta mère a sombré dans une dépression post-partum, maladie que nous ne connaissions pas à l'époque. À ce grave mal de vivre se rajoutaient des sons et des voix qu'elle entendait constamment dans sa tête. Son délire la poussait à te protéger de façon presque malsaine. Mary refusait que je te touche et lorsque j'insistais, tu hurlais comme un écorché vif. À ce moment-là, j'ai consulté le docteur Bernard. Ce dernier m'a suggéré de faire interner Mary, ainsi elle recevrait de bons soins et serait suivie par un spécialiste. De la voir dans cet asile, sa petite robe délavée sur son corps décharné et le crâne rasé m'ont chaviré le cœur. Pendant son séjour, je ne l'ai visité qu'une fois ou deux et j'en fus bouleversé durant des semaines, voire des mois. J'ai donc coupé tout contact, pensant que cela serait mieux pour elle. À partir de ce moment, la culpabilité devint ma compagne de vie. Mary n'étant plus là, quelqu'un devait nécessairement s'occuper de toi. J'ai pris la charge en espérant ta coopération, mais crois-moi, tu ne m'as pas facilité la tâche. Impossible de t'approcher, ni par la douceur ni par la force. Découragé et à bout de ressources, je me suis plié aux conseils du curé Durocher et je t'ai placé dans une crèche avec l'interdiction formelle de t'adopter. Les religieuses de la Miséricorde n'ont pas respecté leur promesse.

— Oui, ma mémoire me restitue certaines bribes de cet évènement, mais cela reste embrouillé.

— La suite, tu la sais autant que moi. Les papiers que tu as en main parlent. Un jour, j'ai reçu une lettre contenant quelques lignes ou plutôt quelques mots, mais quels mots ! Chacun d'eux portait une dure vérité. La supérieure de Saint-Jean-de-Dieu m'annonçait le décès de Mary. Même si j'avais hurlé à la mort comme un loup, il n'y avait

plus rien à faire, Mary était partie depuis trois jours. On me demandait poliment de récupérer son corps. En ce qui concerne le chiard né de ce viol, il s'agit du garçon que Joe Lonergan a eu la générosité d'adopter.

— Mon cousin, le petit Lewis est donc mon demi-frère ? s'étouffa Martin. Si je me rappelle bien, ils retournaient en Irlande en amenant l'enfant avec eux.

— Honnêtement, cela m'arrangeait. Je ne voulais pas avoir devant la face celui qui était responsable du gâchis de notre vie.

— En fuyant la réalité ainsi que la présence de ce bébé, tu as fermé les yeux sur un tas de choses et tu m'as éloigné de toi. Ton désengagement m'a souvent blessé et moi, pauvre idiot, j'ignorais comment atteindre ton cœur et mériter ton amour. Tu as mis mes sentiments au rencart. Une façon comme une autre d'économiser tes émotions et d'éviter de te poser des questions.

— Que veux-tu dire ? demanda Elwin, piqué au vif.

— Écoute bien, papa, je te raconte une seconde histoire.

Et devant le regard éberlué de son père, Martin commença le récit de son aventure avec l'abbé Victor Dubois.

— Tu te souviens lorsque je servais la messe pour le vicaire Dubois ? Ses besoins n'étaient pas aussi nobles qu'il le laissait entendre. Il a suffi de quelques jours pour que Victor dévoile ses véritables désirs et m'invite à des jeux sexuels avec lui. Je me sentais pris en otage, sali, utilisé et dès que j'ouvrais la bouche, Victor m'imposait le silence. Comme j'aurais voulu t'en parler ! Je savais très bien que les attouchements du vicaire n'étaient pas dans l'ordre des choses. À plusieurs reprises, j'ai essayé de t'expliquer ce qui se passait, mais tu n'avais jamais le temps de m'écouter. Ton refus, ajouté aux sévices, a fait de moi un être détestable,

colérique, proche du déséquilibre émotif. Il m'a fallu attendre que le curé Durocher nous surprenne pour que mon martyr prenne fin. En ce qui me concerne, il ne m'a pas dit un mot, sauf me donner l'ordre de rentrer immédiatement à la maison. Mis au fait de la déviance de l'abbé Dubois, l'évêque de Saint-Hyacinthe a muté le fautif et Victor Dubois a quitté la paroisse au profit de la cure de Saint-Lin. J'ose seulement espérer qu'il n'a pas contraint d'autres garçons. Dans notre jargon juridique, ce comportement anormal s'appelle de la pédophilie et ces actes répréhensibles méritent la prison aux coupables.

Elwin tombait des nues. Son enfant, le fils de Mary, avait été tripoté par le vicaire Dubois, celui à qui ils avaient accordé toute leur confiance. L'Irlandais revisitait cette étape pour le moins difficile qu'avait traversée Martin. Il se rappelait que ce dernier parlait de partir et lui, le père, censé le protéger son petit, avait répliqué en le plaçant comme pensionnaire chez les Clercs de Saint-Viateur.

— Je ne sais comment m'excuser, avoua Elwin, l'air penaud. Cette période de ma vie pèse lourdement dans mes souvenirs. J'avais déjà perdu ma femme et si je comprends bien, j'ai failli causer un tort irréparable à mon propre fils. Pardonne-moi, Martin, termina Elwin en se tenant la tête à deux mains et en pleurant.

— Inutile de te justifier, je t'ai pardonné depuis longtemps. Tu m'as donné une seconde mère qui, par sa douceur, a su m'apaiser. Je dois beaucoup à Angélique. Mais dis-toi que je n'aurai de repos que quand j'aurai retrouvé Lewis. Le sang de maman coule dans ses veines et, ne serait-ce que par respect pour la vie qu'elle a perdu, je veux pouvoir aider mon frérot.

— Et maintenant, que penses-tu faire ? demanda Elwin.

— En ce qui concerne l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, je refilerai le dossier à un confrère de la couronne. À ce moment, nous saurons s'il y a matière à tenter une poursuite criminelle et civile. Les religieuses devront rendre des comptes pour ne pas avoir surveillé leur personnel masculin et ne pas avoir porté assistance à ma mère. Ensuite, je me mets à la recherche de Lewis. J'ignore comment toute cette histoire se développera, mais depuis que je connais son existence, je désire le rencontrer. Pour le reste, on verra. En ce qui a trait à l'abbé Dubois, je vais d'abord le confronter sur son propre terrain et essayer de trouver si d'autres plaintes n'auraient pas été rapportées. La puissance de l'Église ne la dispense pas de ses devoirs de protection envers les enfants. J'estime avoir suffisamment de pain sur la planche pour quelques années, termina Martin en souriant.

Elwin ne rajouta rien. Le fils de Mary, son amour de jeunesse, se porterait à la défense de sa mère. Voilà qui était tout à son honneur. L'Irlandais se rappelait qu'au moment de la mort de Mary, il avait juré que ce crime ne resterait pas impuni. Après tant d'années, les mémoires avaient oublié, mais les écrits demeuraient encore actuels.

— Je te souhaite bonne chance et si je peux t'accompagner ou t'apporter de l'aide, n'hésite pas. Cette fois, je ne fermerai pas la porte de mon cœur.



En ce matin gris d'automne, les quais du port de Montréal débordaient d'activité. Quelques minutes avant que son travail de débardeur ne débute, Lewis s'extrait difficilement de sa paillasse. En traînant les pieds, il se rendit dans la cuisine. Personne. Visiblement madame McTavish

n'offrait pas le déjeuner, ce qui forçait le nouveau locataire du quartier des Irlandais à chercher un autre endroit pour manger. Pas de restaurants, pas de pubs, pas de tavernes ouvertes à cette heure-ci. Seule sa bouteille de whisky, terminée la veille, demeurait désespérément vide. Lewis dut se résoudre à composer avec un estomac dans les talons. Dans le petit local servant de bureau, Lewis quêtâ un verre d'eau au chef débardeur.

— La flotte, c'est juste bon à faire nager les poissons ! dit-il en s'essuyant les lèvres du revers de sa manche.

— Comment t'appelles-tu, l'Irlandais ?

— Lewis, Lewis Lonergan.

— Aujourd'hui, Lonergan, tu feras équipe avec Jerry. Il bosse ici depuis qu'il a quinze ans et crois-moi, il connaît tous les coins et recoins du port. Tu n'auras pas de meilleur maître.

Se considérant comme le chef et le Samson de la place, le gros débardeur jeta un œil méprisant sur le nouvel employé. Ce Lonergan était un peu trop malingre pour faire ce genre d'activité, sans compter qu'il ne semblait pas des plus vaillants. Restait à savoir combien de temps ce feluette résisterait. De toute façon, s'il n'abdiquait pas devant la lourdeur du travail, il se chargerait de casser cet efflanqué. D'une chiquenaude, Jerry l'écarta de son passage. Se souciant de l'esthétique de la bordure roulée de sa tuque de marin, le mastodonte enfonça son bonnet un peu plus profondément sur sa tête d'épingle, puis l'orgueilleux retroussa ses manches, abandonnant au froid mordant ses avant-bras tatoués. L'homme avait le corps en forme de V. De larges épaules et des bras musclés démontraient sa capacité à effectuer un travail exigeant, puis s'amincissant au niveau du bassin, son anatomie se terminait par deux jambes fines pouvant très bien appartenir à un danseur étoile.

— Suis-moi, ordonna le colosse en se dirigeant vers un entrepôt rempli de caisses. Tu dois transporter ce matériel dans la cale du Lydia, là, juste sur la gauche. Attention ! Ça peut t'exploser dans la face !

Le mastodonte se mit à rire de sa farce. Sentant que l'autre se moquait de lui, Lewis montra qu'il avait compris et s'exécuta immédiatement. Une boîte de bois dans les mains, il fit quelques pas hésitants vers la sortie.

— Un instant, le rouget ! l'apostropha Jerry. C'est bien beau transporter, mais encore faut-il savoir placer les caisses correctement. Si la cale est mal balancée, le navire gîtera. Alors, utilise ta cocologie si tu en possèdes une et ne me fais pas une job de cochon.

Ne parlant qu'anglais, Lewis n'avait pas trop saisi le sens de la dernière phrase, mais il faisait de son mieux. Après avoir charroyé une dizaine de boîtes, l'Irlandais jugeait avoir mérité un peu de repos, juste le temps de souffler un peu. Ces maudites caisses pesaient lourd. Pourvu que ce ne soit pas de la dynamite ?

— Aie, le rouget, lève ton cul et magne-toi.

Jerry s'avança vers la pile montée par Lewis et lui donna une poussée sur l'épaule suffisamment forte pour lui soulever le postérieur. La détente fut instantanée. Surpris par cette agression, Lewis bondit en avant et jaugea du regard le dénommé Jerry. L'Irlandais n'était peut-être pas très gros, mais il avait du punch. Ses yeux fixaient ceux de colosse. Tranquillement, il reprit son siège improvisé.

— Tu es sourd ou quoi ? J'ai dit au travail, hurla l'autre.

Comme s'il était assis sur un ressort, Lewis se retrouva debout et, sans réfléchir, il décocha un crochet sous le menton de Jerry. Ce coup en fut un de trop. Le colosse attrapa l'Irlandais par le collet et le souleva de terre, comme il l'eut fait avec un chat. Maîtrisant son adversaire, il lui

servit une taloche ce qui fit tourner la tête de Lewis, lui faisant voir des étoiles. D'une voix qui ne souffrait pas la contestation, le tortionnaire lui dit :

— Je suis très peu patient, l'ami. Tu vides cet entrepôt sans dire un mot et sans t'arrêter. Aujourd'hui, on me paye pour que tu apprennes le travail et, crois-moi, tu vas apprendre.

Dès que ses pieds touchèrent le sol, Lewis avait déjà pris sa décision, ne restait qu'à la mettre en œuvre : cet ignoble individu ne lèverait plus la main sur sa petite personne. Il n'était certainement pas venu ici pour qu'on l'insulte et le soulève comme un vulgaire chat de gouttière. Encore une fois, son salut résidait dans la fuite. Lewis détala comme un lapin et remonta les rues jusqu'à Griffintown, laissant derrière lui son instructeur.

— Bon débarras ! cria Jerry en faisant un bras d'honneur en direction de l'Irlandais.

Lewis se mit donc en quête d'un peu de nourriture et surtout de whisky. Les quelques gorgées bues hier soir n'avaient fait qu'attiser son besoin d'alcool. Tranquillement, les pubs, les bars, les estaminets et autres commerces du genre se réveillaient d'une nuit brumeuse. Les clients les plus matinaux, habitués de la Taverne du port, s'appropryaient les tables que le patron venait tout juste de laver. Quand elle pénétrait à travers les carreaux de vitrail, la lumière du jour allumait des taches de couleur et les redistribuait de façon aléatoire sur le zinc. Lewis s'installa donc à côté d'un groupe de joueurs de cartes. En voyant circuler les as et leur cortège, l'Irlandais fut temporairement transporté dans un des nombreux bars de Cork, là où il avait pris tellement de plaisir. Rompu à la patience propre aux parieurs, Lewis examina chacun des participants, puis lentement, il traîna son siège près des flambeurs.

— Tournée générale, cria Lewis en levant le bras.

C'est ainsi que Lewis avait trouvé le moyen de se faire des amis. Grâce à ses largesses, on le convia à participer à la prochaine brasse. Comment refuser une telle invitation ? Pour une seconde fois, l'Irlandais rapprocha sa chaise. On le pria ensuite de distribuer les cartes. Pour lui, l'affaire était aisée et, en une seule brasse, le nouveau venu avait saisi les subtilités du jeu. Les réguliers auraient certainement souhaité savoir qu'ils composaient avec un professionnel du poker. Heureux de retrouver de vieilles habitudes, Lewis s'amusa à miser de plus en plus haut. Il faut croire que la chance du débutant l'accompagnait, car il commença à remporter ! Mais les billets désertaient les mains de notre parieur et rejoignaient le tas informe au milieu de la table pour ensuite glisser vers un autre gagnant. Ce soir-là, la bonne fortune se montra une amie infidèle. Sans savoir pourquoi, elle quitta celui qu'elle avait abondamment gâté pour courtiser le plus offrant. À quelques reprises, Lewis subit des revers et finalement, à bout de ressources, il fuit la Taverne du port en se promettant de revenir avec plus d'argent.

Après avoir apaisé sa soif de jeu et d'alcool, le clandestin écouta sa voix intérieure. Son ventre criait famine. L'affamé se dirigea donc vers le marché Bonsecours où des femmes, enroulées dans de grands châles de laine, offraient les derniers fruits et légumes de la saison.

Tentant de passer inaperçu, Lewis se mêla rapidement à la foule bigarrée. Deux femmes, particulièrement actives, tripotaient les légumes et, bien malgré elles, servirent de couverture à notre crève-la-faim. Le déserteur s'installa derrière la plus grasse et d'un geste vif, il inséra son bras entre les lourdes robes d'étoffe du pays et attrapa une pomme au passage. Dans ce va-et-vient incessant de mains féminines, le vendeur n'y vit que du feu. Se retirant légère-

ment, Lewis examina sa prise. Dépité, il regardait son maigre butin. Il lui fallait trouver quelque chose de plus substantiel. Répétant son jeu à droite et à gauche, Lonergan finit par se faire pincer par un policier qui veillait à la bonne marche des échanges commerciaux. Les poches pleines de victuailles, Lewis fut amené au poste et forcé d'abandonner les objets de son délit.

— Je ne recommencerai plus, plaidait Lewis. Monsieur l'agent, je suis arrivé hier et j'ai faim. Vous ne jetterez tout de même pas un pauvre homme en prison sous prétexte qu'il a volé un pain ou une pomme.

— Gardez vos justifications pour le juge. Papiers, ordonna le lieutenant de police.

Lewis dut chanter toute une sérénade, pour finalement avouer qu'il n'en possédait pas.

— Pas de papiers, vol à l'étalage, je ne serais pas surpris que vous soyez entré illégalement au pays. Et vous empestez l'alcool... Votre compte est bon, l'ami.

— Si vous fermez les yeux, je vous promets de devenir un citoyen exemplaire, brailla Lewis.

— Où demeurez-vous ?

— Chez madame McTavish.

Réfléchissant quelques secondes, le policier vira son capot de bord.

— Dans ce cas, je passe vos frasques sous silence, mais que je vous reprenne plus, car la peine sera lourde et vous verrez que les barreaux ne seront pas ceux de votre lit.

— Et mon pain ?

— Filez !

— J'imagine que vous allez le manger, brailla Lewis.

— J'ai dit « Filez ! »

Pour ne pas faire mentir le prévenu, le policier prit le pain et s'en déchira une large part.

— Voici ce que je fais de votre butin.

Et le constable enfourna une part non négligeable de la miche confisquée. Frustré, mais s'estimant heureux de s'en tirer pour si peu, Lewis retraits vers sa chambre de misère. Ses jambes s'alourdissaient et la faim le tenaillait de plus en plus. Il n'avait pas mangé depuis plus de trente-six heures, si bien que les escaliers lui parurent insurmontables. Agrippant la rampe, il finit par atteindre le palier supérieur. Plus que quelques pas et là-bas, au fond de l'étroit corridor, la cambuse qu'il avait louée. Elle n'était pas plus belle ni plus grande, mais elle avait la qualité de ressembler à un port de mer. Pour un moment, Lewis pouvait y ancrer son infortune et attendre que la tempête se calme et lui apporte des jours meilleurs. Son entrée sur les terres du Nouveau Monde commençait bien mal. À court de solutions, l'Irlandais se jeta sur sa paillasse et s'endormit. Et dire qu'un dicton célèbre le sommeil en affirmant « Qui dort, dîne. » Lewis opta donc pour un repas gargantuesque.

Puis vint le temps froid, celui qui glace le dos, remonte dans le cou, vous pénètre jusqu'aux os et vous fait lever le poil sur les bras. Lewis ressentit une réelle aversion pour ces mois dont le seul but est de vous faire damner et soupirer après le printemps. Et à entendre parler, l'hiver n'était même pas commencé. Depuis quelques jours, l'Irlandais avait déniché un travail ainsi qu'une nouvelle crèche pour dormir, et tout ça, grâce à son père. Qui l'aurait dit ? Voilà de ça une bonne quinzaine d'années, Joe Lonergan l'avait placé comme stagiaire chez un cordonnier à Galway et aujourd'hui, dans ce Montréal où il était si difficile de vivre, le métier qu'il avait appris lui servait encore. Tout près des boutiques du marché Bonsecours, le savetier avait découvert un local qu'il convoitait et qu'il pourrait transformer en échoppe. Lewis mit sur la table de travail du propriétaire

un bracelet de pierres précieuses ainsi qu'un collier brisé en deux parties. Sous le regard du bottier, l'or et l'éclat des diamants n'avaient rien perdu leur pouvoir de séduction et ne trouvèrent d'autres échos que celui de la cupidité. L'affaire avait été vite conclue et l'ancien détenteur des titres avait rapidement abandonné les lieux, trop heureux de garnir le cou et les poignets de quelque maîtresse. Debout devant le petit local acquis à la faveur d'un crime resté impuni, pour la première fois depuis son arrivée en Amérique, Lewis entrevoyait les joies d'une liberté retrouvée. Maintenant, il pouvait se permettre d'oublier le passé et, grâce à ce nouveau commerce, recommencer sa vie. Dorénavant, il recevrait des gens comme lui, des immigrants de tous azimuts ayant également fui leur pays. Ici, il se ferait de véritables amis qui n'en voudraient pas à son argent ; d'ailleurs il ne possédait plus un rond. Dans ce quartier irlandais, il avait loué un petit logis où exhiber une tête rouge ne choquait personne. Pour se considérer comme complètement heureux, il ne lui manquait qu'une femme, mais confiant dans sa bonne étoile et en y ajoutant un brin de philosophie, il savait que chaque chose arriverait en son temps.



En montant dans le train le menant vers les Laurentides, Martin se sentit fébrile. Pour la première fois, il empruntait le chemin de fer du puissant curé Labelle. L'avocat eut une bonne pensée pour ce visionnaire décédé le 22 janvier dernier. Jusqu'à présent, le roi du Nord avait parfaitement raison, ce moyen de transport supplantait tous les autres.

Lovée au milieu des montagnes couvertes d'épinettes noires et saupoudrées de neige, la petite municipalité de Saint-Lin affichait un air frileux. On aurait dit qu'un grand magicien avait fait apparaître un décor exceptionnel, plantant çà et là une flèche surmontée d'une croix ainsi qu'une poignée de toits recouverts de bardeaux de cèdre. L'agglomération rurale regroupait quelques centaines de citoyens et son territoire s'étendait sur trois seigneuries, soit celle de l'Assomption, La Chesnay et de Marsolet. La nouvelle église paroissiale, d'une rare élégance architecturale, trônait fièrement au centre du village un peu comme une mère veillant sur ses enfants. Tout juste à côté du lieu saint, la puissante maison curiale imposait sa volonté. Voici donc le décor qu'avait choisi le redoutable prélat de Saint-Hyacinthe pour exiler le pécheur. Ce n'est qu'exceptionnellement que le jeune avocat se déplaçait en dehors de son territoire, mais aujourd'hui, il désirait régler un litige laissé en suspens depuis trop longtemps. Martin reconnaissait que la tâche ne serait pas facile, mais il se devait d'affronter celui qui avait abusé de son innocence et de sa candeur. Maître O'Reilly monta les marches lentement, comme s'il avait gravi un calvaire, sachant qu'en haut, il procéderait à la crucifixion du pervers. Martin n'eut pas à attendre bien longtemps avant qu'une femme ne s'approche de la large porte vitrée et lui donne accès à la page barbouillée de son passé.

— Bonjour, madame, commença le visiteur. Serait-il possible de parler à l'abbé Victor Dubois ?

— Vous voulez dire monsieur le curé ?

— Si vous le dites.

La boniche fit entrer l'étranger et le pria d'attendre quelques minutes. Hésitant un bref instant, elle se dirigea vers une porte et frappa doucement. Dérangé au beau milieu de sa sieste, le pasteur de Saint-Lin maugréa.

— Combien de fois ai-je demandé de ne pas m’importuner lorsque je suis dans ma chambre ! Vous comprenez le français, non ? Les heures de visites affichées dans le vestibule ne sont tout de même pas pour les aveugles.

— Mais j’ai voulu bien faire, s’excusa la bonne. L’étranger semble venir de loin.

— De loin ou du village d’à côté, il attendra comme tout le monde. Arrangez-vous pour qu’il prenne son mal en patience.

Depuis le temps qu’elle travaillait au presbytère, la femme savait reconnaître un personnage important et cette fois-ci, c’était le cas. Elle se sentait mal à l’aise de le faire poireauter et même s’il ne s’était pas formellement identifié, elle savait que cet homme n’était pas un simple fermier. Son habillement parlait pour lui. Dès qu’elle eut livré le message, Martin sortit une petite carte de visite légèrement écornée de la pochette intérieure de sa veste.

— Donnez-lui ceci, ordonna-t-il.

Retenant sa curiosité et au risque de provoquer la colère du curé, la servante frappa une seconde fois et tendit le modeste billet d’introduction.

— Sacre Dieu ! jura Victor Dubois.

À cheval sur un éclair, le religieux revisitait le passé. Il revoyait un enfant en surplis et... sa volonté voulait gommer le reste de ses souvenirs. Lui qui croyait qu’après ces années d’errance, cette affaire serait enterrée et oubliée. Une bouffée de chaleur lui monta au visage et Victor se réfugia sur le bord de la fenêtre où il chercha un peu de fraîcheur ainsi que les mots traduisant quelque excuse bidon qu’il pourrait servir à maître O’Reilly. En fait, ses tripes lui dictaient de refuser de le recevoir et de le retourner *manu militari* à ses occupations, éloignant forcément de lui toute accusation. Mais Victor n’était pas dupe et constatait que cette simple

carte de visite laissait déjà transparaître les bouleversements à suivre, et ce, aussi certainement que deux et deux faisaient quatre. Prenant une grande inspiration, le religieux tenta de se ressaisir. Peut-être que Martin ne lui voulait aucun mal et, au contraire, désirait lui accorder le pardon tant espéré ? Le prêtre redressa le torse et essaya de se replacer dans le contexte prévalant avant la fracture. Au lieu d'avoir recours à sa servante pour faire entrer le jeune homme, Victor se rendit lui-même dans la salle attenante à son bureau.

— Martin O'Reilly ! Quelle belle visite ! Viens, suis-moi.

Et candidement, comme il y a près de quinze ans, Martin emboîta le pas au petit vicaire de Belœil, le fils de Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville. Le curé enfila rapidement derrière la table de travail, comme si cette dernière pouvait le protéger de l'orage qu'il craignait. Il avait bien connu Martin, l'enfant, mais ignorait à quelle enseigne logeait Martin, l'avocat.

— Dis-moi, quel bon vent t'amène à Saint-Lin ? demanda Victor en s'écrasant dans le fauteuil à roulettes.

— Je suis venu vous voir et constater de visu comment vous vous tiriez d'affaire. À première vue, vous ne semblez pas avoir changé.

— Ce qui signifie ? lança rapidement Victor déjà sur ses gardes.

— Que les affres de votre bannissement ne vous ont pas trop affecté. Du même coup, votre punition vous aura valu une promotion à Saint-Lin ?

Victor Dubois resta de glace.

— De simple petit abbé pervers, vous avez tout de même réussi à gravir les échelons et à décrocher le titre de curé. Bravo ! Vous savez, peu importe l'endroit où vous

vous cachiez durant toutes ces années, je vous aurais retrouvé, même en enfer s'il avait fallu. Mais vous m'avez facilité la tâche en vous terrant dans cette paroisse.

Victor Dubois ne riait plus, le ton de Martin devenait de plus en plus coupant et son verbe acerbe. Rompu aux confidences du confessionnal, il permit à l'outragé de parler tout son saoul, écoutant de bonne grâce le défoulement d'une colère accumulée. Une fois le sac du visiteur vidé, Victor procéderait comme dans le cubicule sacré : il attaquerait et fermerait la trappe de ce petit morveux par une menace de punition. Mais lorsque Martin enfant eut terminé sa diatribe, ce fut Martin, l'avocat, qui utilisa l'espace laissé par son ancien tortionnaire.

— Savez-vous que je pourrais vous faire mettre en tôle pour les actes indécents posés sur ma personne ?

Victor oublia son plan de match et quitta sa réserve pour décocher quelques flèches à l'adversaire.

— Tu aimais ça, ne viens surtout pas me dire le contraire. Je te revois me demandant de te masturber...

— Comment osez-vous prétendre...

— ... ta bouche était si chaude, continua le curaillon.

— Vous m'avez causé un tort irréparable ! Et qui m'assure qu'aujourd'hui votre petit manège soit bel et bien terminé et ne fait pas d'autres victimes innocentes ?

— Cela ne te regarde pas, cria Victor.

— En effet, vous avez totalement raison, mais en ce qui concerne les actes du passé, vous devrez en répondre devant la justice et écoutez ce conseil : trouvez-vous un bon avocat ou vous décrocherez vingt ans de prison.

Soudainement, un rire démoniaque résonna comme une sombre menace.

— Tu penses me faire peur avec tes sermons d'avocat ? Sache que j'en ai maté de plus coriaces que toi, reprit Victor en se dirigeant vers la fenêtre.

— Dans ce cas, nous nous reverrons devant le juge, monsieur le curé. Nous réglerons ainsi le temporel, car ce crime vous suivra jusque dans votre fosse. « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn. »

11

Le mois de mars apporta dans le quartier irlandais un regain d'activité. Pour la soixante-sixième année consécutive, le 17 mars, on fêtait le saint patron de l'Irlande. Depuis quelques jours, les Montréalais originaires de la verte contrée se préparaient pour le défilé de la Saint-Patrick et, dans Griffintown, chacun se faisait un devoir d'y participer malgré la pauvreté qui les accablait. Petits et grands se creusaient les méninges afin de caser dans leur déguisement le trèfle ainsi que sa non moins célèbre couleur. Lewis se moquait bien de cette agitation populaire. En fait, il comptait plutôt fêter avec ses amis, assis devant une pinte de bière et une table à jouer. Depuis quelque temps, l'incorrigible parieur avait intégré le rang des professionnels et gageait fort, trop fort pour ses moyens. Le modeste cordonnier avait trouvé dans la mafia irlandaise une excellente alliée, ce qui lui permettait à la fois d'assouvir son vice et de miser l'argent qu'il ne possédait pas jusqu'au moment où sa dette atteignit plusieurs milliers de dollars. Ce jour-là, Brady O'Connor, l'homme de main de la pègre, le pria de passer à la caisse.

— Tu nous paies ou on te casse les deux jambes...

D'une entourloupe à l'autre, Lewis s'arrangeait pour ne rien verser, négociant plutôt la valeur de ses services

contre la somme due à la puissante organisation. Et c'est ainsi que le cordonnier du port devint un membre actif du gang de l'Ouest. Cette association de malfaiteurs ayant en commun leur origine irlandaise ne possédait pas de rituels, de hiérarchie, de parrain ou d'omerta. En fait, on avait affaire à une bande de gars pauvres pour la plupart, cherchant un raccourci pour faire de l'argent. Lewis avait déjà prouvé que les délits simples et sans importance ne le rebutaient pas. Ainsi, de larcins faciles en rapineries, il fut entraîné à percer les petits coffres-forts et à perpétrer des vols de banque. En l'espace de quelques mois, le cordonnier venait de passer d'apprenti au statut de professionnel. Après chaque cambriolage, dans la pénombre de l'arrière-boutique du savetier, le dénommé O'Connor faisait les comptes et répartissait les sommes dues à chacun. Lewis y trouvait toujours son intérêt et enfouissait dans ses goussets assez d'argent pour vivre comme un roi. Mais son mentor l'avait bien averti :

— Ne change rien à ton mode de vie, car les policiers ne sont pas aussi idiots qu'on le croit.

En ce jour du défilé de la Saint-Patrick, l'esprit était à la fête et les gendarmes occupés à scruter le bon déroulement de la marche dans les rues de la ville. Plus de personnel dans les services d'ordre public signifiait une surveillance déficiente du côté des banques. Les crapules, réunies sous la gouverne de Brady O'Connor, avaient préparé leur coup depuis un certain temps. Pendant que la majorité de la population sortait flûtes et drapeaux des greniers, Lewis étudiait le plan détaillé de l'établissement, chambre forte et coffre de sécurité de la Banque de Montréal. Seulement quatre employés gardaient le trésor des déposants. La procédure étant bien huilée, le reste ne fut qu'une routine pour les petits bandits à la solde d'une mafia plus puissante

qu'eux tous rassemblés. Cagoulés et menaçant les guichetiers de l'institution bancaire de leur Colt .45, les intrus sommèrent clients et caissiers de se coucher par terre. Pendant que deux truands maintenaient en joue les quatre employés, les deux autres cambrioleurs fourraient dans une poche de fortune le contenu des tiroirs. Mais les crapules avaient oublié la participation possible de la population montréalaise. Un piéton, constatant une animation anormale à l'intérieur de l'établissement, sonna l'alarme et déclencha une opération policière. Le reste du braquage ne fut que bisbrouille, cris et coups de feu, il se termina par la mort d'un homme.

Fuyant les lieux du crime, une poche remplie d'argent entre les mains, Lewis se mit à courir et alla se cacher au fond de son échoppe, tout comme il l'avait déjà fait à Cork. Tremblant comme une feuille, il comprit qu'il manquait d'étoffe. S'il se sortait de ce mauvais pas, il jurerait de ne plus s'en tenir qu'aux tiroirs-caisses et aux sacs des bourgeoises, bien que l'un comme l'autre mène à la même place : au poste de police. Se croyant à l'abri dans le fond de sa boutique, Lewis Lonergan laissa passer l'orage et dès le jour suivant, reprenait sa vie de cordonnier. Malheureusement, un de ses compagnons d'infortune, un dénommé Gigi, fut épinglé par un agent. Gigi en était à son premier vol et ne démontrait pas plus d'aptitude que Lewis. Après un interrogatoire musclé, il signa une déclaration et dénonça par le fait même les trois autres fripouilles.

Le lendemain matin, en ouvrant son échoppe, Lewis examina le ciel. La journée promettait d'être fraîche, mais belle. Avant que ses premiers clients n'envahissent son établissement, le cordonnier s'assura que la poche remplie de billets de banque, qu'il avait pris la précaution de maquiller en noir, était toujours soigneusement couverte par les sacs de charbon reposant près du poêle. Ignorant

comment le vol s'était terminé après le coup de feu, Lewis trouva dans son travail une façon honnête de se détendre et surtout, de penser à autre chose. Ni vu ni connu. Le premier acheteur venait à peine de partir que deux policiers se présentèrent devant lui.

— Lewis Lonergan ?

— Oui, répondit le cordonnier prudemment.

— Veuillez nous suivre au poste de police.

— Je regrette, je n'ai pas le temps. Je dois reprendre le retard d'hier.

— Dans ce cas, nous devons nous montrer plus convainquant, ajouta le plus grand en exhibant des liens.

— Vous n'avez pas le droit de m'arrêter sans motif, déclara un Lewis effarouché.

— Meurtre d'un gardien de la paix et vol de banque, ça vous suffit ? Sachez qu'à partir de maintenant, tout ce que vous direz pourrait être retenu contre vous.

Sans attendre, le policier passa les entraves aux poignets du cordonnier Lonergan.

— Vous faites certainement erreur, se débattait Lewis.

Rien à faire. Sous le regard ahuri du voisinage, l'Irlandais fut amené au quartier général de la police. Identifié et photographié, Lewis fut jeté en prison comme un malpropre, rejoignant du même coup ses complices. Atterrissant au milieu de la cellule, il retrouva tant bien que mal son équilibre.

— Lequel de vous a parlé ? rugit un Lewis aveuglé par la rage. Répondez que je le réduise en purée.

Interpellé devant tout le monde, le délateur imita ses compagnons et garda le bec fermé, afin de ne pas dévoiler son jeu. La grosse voix de Brady O'Connor ramena Lewis à la raison.

— Tu as voulu être des nôtres, cordonnier, alors soit conséquent avec tes gestes.



Martin O'Reilly venait à peine d'entrer dans son bureau quand Léa se présenta devant lui.

— Maître O'Reilly, le poste de police de Griffintown réclame vos services. Hier, durant le défilé de la Saint-Patrick, quatre voleurs ont investi la Banque de Montréal et l'affaire a tourné au vinaigre. En plus d'abattre un agent de la paix, l'un d'eux a raflé une importante somme d'argent.

— Je sais. Je reviens justement du commissariat, mais le panier à salade était vide, tous les légumes ont été transportés au Pied-du-Courant.

Léa retourna à son bureau et ne se préoccupa plus de la suite des évènements. Souvent, il arrivait que les avocats rencontrent les détenus et que leur demande croise celle des policiers.

Habituellement, avant que les pensionnaires des gardiens de la paix ne soient transférés à la prison provinciale, Martin faisait leur connaissance. Mais cette fois, il avait manqué sa chance et devrait se rendre au centre pénitentiaire. L'agent de service lui ayant déjà remis les actes d'accusation, Martin constata rapidement qu'un dénommé Lewis Lonergan avait participé au vol à main armée.

— Lewis Lonergan ? réfléchit-il tout haut. Ce type porte le même patronyme que mon demi-frère...

Non, impossible que ce soit lui ! Son frère biologique vivait à Dublin, en Irlande. Martin continua sa lecture, mais fut incapable de se concentrer. Comme une vrille, le nom de Lewis Lonergan lui transperçait le crâne, provoquant une véritable torture mentale. Et si c'était lui ? Enlève-toi ça de l'esprit, s'ordonna-t-il immédiatement, il n'y a pas qu'un chien qui s'appelle Pataud. Mais le doute s'immisçait dans sa tête au point de l'irriter. Avec rudesse, Martin attrapa

son manteau et son chapeau, si bien que la vieille patère vacilla sur ses pieds. Passant devant sa secrétaire, il lança :

— Léa, je m'absente pour le reste de la matinée.

La jeune femme ne répliqua pas, car il était fréquent que maître O'Reilly quitte le bureau intempestivement. Souvent, il faisait une visite à la maison de détention ou encore à la crèche des petites sœurs de la Miséricorde d'où il revenait tout illuminé. Léa ignorait quel saint lui donnait cet air enfantin, mais chose certaine, ça fonctionnait. Et puis, elle n'avait pas un mot à dire... Cela ne la regardait pas, elle n'était que la secrétaire...

Martin héla un coche, direction au Pied-du-Courant. L'avocat junior tremblait comme une feuille et sentait son estomac se nouer. Il enfila ses gants fourrés afin d'arrêter le mouvement incohérent de ses mains. Mon Dieu ! Le chemin lui semblait interminable ! Finalement, au bout de quarante minutes qui lui parurent une éternité, les murs de la prison apparurent. Un long soupir de soulagement lui permit d'expulser son impatience.

Avenue de Lorimier, Martin se présenta au bloc central autour duquel trois ailes se déployaient en T inversé. Un bref arrêt au poste de contrôle lui confirma que Lewis Lonergan logeait bien dans une des cellules du premier étage.

— Lewis Lonergan a-t-il demandé à voir un avocat ? s'informa Martin au geôlier de service.

Se référant au document rangé sous la lettre L, le gardien-chef fit signe que non.

— Dans ce cas, j'aimerais le rencontrer. Pouvez-vous l'amener dans une salle de consultation ?

— Rejoignez-le dans la deux, lança ce dernier en attrapant un lourd trousseau de clés.

Le gardien responsable traîna un Lewis désabusé, entraves aux pieds et aux poings, à travers l'étroit couloir

percé de cellules. Ce type de prison était commun et connu sous le nom de modèle de Philadelphie. Il ne fallut pas plus de deux minutes pour que les deux hommes débouchent sur un second corridor. Puis ils se dirigèrent légèrement vers la gauche et pénétrèrent dans la salle numéro deux où Martin O'Reilly les attendait.

— Gardien, vous pouvez nous laisser, j'assume l'entière responsabilité de monsieur Lonergan, ordonna O'Reilly.

Le geôlier n'aimait pas confier un détenu à une tierce personne, a fortiori lorsqu'il s'agissait de son avocat. Il suffisait d'une minute d'inattention pour se ramasser avec un individu en cavale, surtout que celui-ci appartenait à la mafia irlandaise. Restés seuls dans l'étroite salle de consultation, les deux hommes se dévisagèrent. Deux têtes rouges, l'une en face de l'autre, deux statures opposées, l'un grand et bien bâti, le second frêle et chétif, et pourtant tous les deux issus du ventre de la même femme. L'un ayant réussi sa vie, son vis-à-vis l'ayant gâchée. Au bout de quelques secondes, Martin enjoignit à son demi-frère de s'asseoir. Son cœur battait la chamade et il dut se retourner afin de retrouver son calme et suivre le scénario qu'il s'était proposé.

— Bonjour, je me nomme Martin O'Reilly, criminaliste au cabinet Robidoux. Je sais que vous n'avez pas demandé l'assistance d'un avocat, et de ce fait, je vous offre mes services comme défendeur.

— Wow ! Je n'ai pas les moyens de vous payer. Robidoux, ça me dit quelque chose, répéta lentement Lewis. Est-ce vous qui plaidez pour les Irlandais de Griffintown ?

— Cela m'arrive, reprit Martin.

— Dans ce cas, allez-y, sortez-moi du trou, mais pour l'argent... Je ne suis qu'un pauvre cordonnier ! se plaignit le détenu.

Martin s'assura une seconde fois du nom du prisonnier, puis lui demanda à quel endroit il habitait. Effectivement, au chapitre traitant de son travail, Lewis réitéra qu'il était cordonnier et qu'il avait appris son métier à Galway en Irlande.

— Oui, monsieur, ici comme là-bas, je suis un mal-aimé.

— Ce qui signifie ?

— *Any way!* Personne ne veut de moi. J'ai été obligé de quitter ma famille de Dublin pour vivre à Galway. En fait, c'est là que j'y ai appris mon métier. Puis j'ai plié bagage pour m'installer dans la ville de Cork. Un soir, ivre mort, je me suis caché sur un bateau. Lorsque je me suis réveillé, le capitaine larguait les amarres pour l'Amérique. À cette heure, tout ce que je souhaite, c'est de sortir de cette prison, et pas les deux pieds devant, si possible.

Martin en était certain, ce petit truand était bel et bien son demi-frère. Lui qui espérait le rencontrer depuis longtemps faisait face au désenchantement. Au lieu de dévoiler son secret tout de suite, le jeune avocat renvoya cette confiance à plus tard. Maintenant, au même titre que les autres, il lui fallait défendre cet infortuné. Sortant de sa mallette un livret vierge, Martin commença son interrogatoire personnel.

— Le nom de votre père ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous lui voulez ? Il n'a rien à voir avec ce qui m'arrive. Il s'est libéré de moi en me mettant à la porte.

— Son nom, insista Martin.

— Joe Lonergan, cracha finalement Lewis. Content ?

— Oui, répondit froidement Martin. Celui de votre mère ?

— Juliet Lonergan.

— Maintenant, vous me racontez le déroulement du vol et dans les menus détails, s'il vous plaît. Si vous voulez retourner en Irlande, vous avez intérêt à ne pas me duper.

Naïf, Lewis décrivit le cambriolage de la banque comme s'il se produisait actuellement, tout en négligeant de parler du coup de feu.

— Qui a tiré sur le policier ? demanda Martin.

— Je l'ignore. Nous étions quatre et lorsque j'ai entendu le pétard, j'ai pris mes jambes à mon cou et je me suis caché.

— Vous savez qu'on vous accuse du meurtre d'un agent ?

— Quoi ? Je ne suis pas un tueur ! Mon fusil n'était même pas chargé ! Comment voulez-vous que je l'aie plombé, votre perdreau ? Seul celui qu'on appelle Gros Nez possédait un revolver avec des balles.

— Pouvez-vous prouver que votre Colt .45, car c'est bien ce que vous aviez, ne contenait pas de projectiles ?

— Certainement.

— Et l'argent ? Dans votre fuite, avez-vous gardé quelque somme ?

— Non, reprit mollement Lewis, je tenais la poche avec Ben. Ah ! Et puis, faites donc ce que vous voulez, je m'en fous éperdument.

Martin posa encore un bon nombre de questions significatives. Lewis répondait du mieux qu'il pouvait, tentant de ne pas trop se dévoiler. En fait, Martin avait pitié de ce frère. Lewis était devenu un petit voleur de peu d'envergure, mais qui s'était tout de même associé à la mafia irlandaise. De par son serment d'office, son avocat devait tout mettre en œuvre pour le défendre et le sortir de cette impasse, avec le moins de dégât possible et le moins de temps à passer au cachot. Lewis avait naïvement raconté le cambriolage, ce qui l'accusait automatiquement. Mais

avant tout, son procureur devait faire tomber la charge la plus grave, soit celle de meurtre au premier degré.

Lorsque Martin revint à son bureau, il demanda à ce qu'on ne le dérange pas. La tempête soufflait dans son cœur et il avait besoin d'une pause pour laisser la rafale s'apaiser. Il avait retrouvé son frère, mais quelle déception ! Sa mère avait perdu la vie pour cet avorton incapable de perpétrer un vol convenable. Et son père, devait-il l'aviser qu'il avait reconnu Lewis dans l'un de ses clients ? Martin se souvenait qu'Elwin n'avait jamais voulu voir le fils de Mary ou même en entendre parler, mais le temps avait passé.

Pour mettre de l'ordre dans ses pensées, Martin n'avait d'autre lieu que la crèche des bonnes sœurs de la Miséricorde. Là, il retrouvait une partie de son enfance et le calme dont il avait besoin pour réfléchir. Empruntant le nouveau tramway, Martin se rendit chez les nonnes, comme on les appelait, et apprit que sœur Marie-Claire avait été mutée. Mise au courant des visites répétées de l'homme de loi, la supérieure avait sommé la jeune religieuse de ne plus le revoir.

— Il est des tentations qu'il faut savoir repousser, même si le prix à payer semble bien élevé, prêchait la directrice à sœur Marie-Claire. Vous pouvez accueillir le même visiteur une fois, deux fois, mais pas au-delà. Ce monsieur O'Reilly me paraît impertinent. N'est-il pas capable de faire la différence lorsqu'il s'adresse à une femme ayant donné sa vie au Christ et aux orphelins ? Je crains, ma chère enfant, qu'une affaire de sentiments et de moralité ne vous éloigne de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je vous exhorte donc à ne plus le revoir. Pour enlever toute possibilité à ces rencontres pour le moins hasardeuses, vous serez transférée dans une autre salle et comptez-vous chanceuse

que je ne vous envoie pas dans un autre établissement. En attendant, pour évacuer votre trop-plein d'émotions, vous jouerez à la maman chez les zéro à un an.

Martin fut profondément peiné du transfert de celle qui savait l'écouter, car le simple fait de dire et de nommer ses réflexions suffisait à les remettre en ordre. Devant cette absence forcée, Martin réalisa qu'il était tombé en amour, mais c'était bien mal connaître le fils de l'Irlandais que de le priver de la présence de Marie-Claire. Il la retrouverait...

Maître O'Reilly demanda tout de même de se recueillir dans la chapelle. Il ne ressentait qu'un seul désir : penser. Puisque la réceptionniste le reconnaissait comme étant un de leurs anciens pensionnaires, elle le conduisit au lieu de culte. Là, entre la statue de la Vierge et celle de Saint-Joseph, Martin choisit le dernier banc. Tous les jours, lorsqu'il était enfant, sœur Marthe l'amenait prier. Martin ferma les yeux et n'entendit plus que le tic-tac incessant de l'horloge. Ce bruit régulier lui rappelait également les Clercs de Saint-Viateur. Il revoyait l'image du pécheur, le corps à demi enfoui dans les flammes de l'enfer et le temps qui s'égrenait : toujours, jamais ; toujours rester, jamais sortir. Comme cette représentation de la géhenne l'avait fait souffrir quand il était tombé dans les griffes de l'abbé Dubois. Puis, ouvrant les yeux pour chasser cette pensée lugubre, il détailla l'horloge grand-père dont les aiguilles grugeaient les heures à venir, dévorant les minutes au même rythme que le balancier. Les deux avaleuses de temps laissaient fuir derrière elles ce qui désormais appartenait au passé. Curieusement, l'écoulement des jours n'était pas le même pour tous. Tout un chacun se l'accaparait à sa manière, en faisait ce qu'il voulait, mais dans la réalité, la mesure s'avérait toujours aussi égale. Le bruit sec et régulier du tic tac réglait l'existence de chacun.

Après avoir passé près d'une heure dans la petite chapelle à tourner dans tous les sens les arguments afin d'assurer la défense de Lewis, Martin regagna son bureau. Des trois frères, Thomas, Lewis et lui-même, il se considérait comme le plus chanceux. La vie n'avait épargné aucun d'eux, mais Lewis avait vraisemblablement hérité de la plus mauvaise part. Quant au jeune Thomas, il se préparait à prendre la suite de son père et à devenir un fermier prospère. En ce qui le concernait, lui, le fils de l'Irlandais, après bien des batailles, il s'était rangé du côté de la loi. Pourtant, il aurait suffi de si peu pour tomber, comme Lewis, du côté obscur de la clôture. Martin fut tiré de ses pensées par sa secrétaire, lui annonçant la visite de Rodolphe Cayer.

— Vous m'avez demandé de venir ? s'informa le détective.

— Parfaitement. J'ai deux enquêtes à vous confier, mais assoyez-vous, ordonna Martin en désignant un fauteuil. Voici ! La première consiste à retrouver les traces d'un dénommé Lewis Lonergan, ayant déjà habité l'Irlande. Il y a de ça un an, l'homme a quitté son pays en empruntant le *Lancaster* pour ensuite s'installer dans le quartier des Irlandais. Je désirerais connaître les raisons motivant son départ des villes de Dublin, Galway et Cork. Je crains qu'il ait voulu éviter la justice. Quant au second mandat, il m'apparaît plus délicat. Il s'agit de savoir si le curé Dubois, exerçant son ministère dans la paroisse de Saint-Lin des Laurentides, aurait eu des relations malsaines avec des enfants de son entourage ou directement sous sa garde. Ce dossier, je vous le répète, nécessite beaucoup de doigté, car des réputations sont en cause.

— Vous pouvez compter sur moi, articula faiblement la taupe.

— Effectivement, votre notoriété n'est plus à faire.

L'homme repartit vers ce qui lui semblait être une

entreprise qu'il devait mener avec finesse, du moins celle ayant trait au religieux. En ce qui concernait ce Lonergan, l'affaire exigeait la simple collaboration des différents corps policiers des villes nommées par maître O'Reilly. Par l'entremise de Martin, Rodolphe Cayer avait obtenu l'adresse de Joe Lonergan, demeurant à Dublin. À partir de cette information, le détective avait pu lui télégraphier afin de mettre quelques informations au clair. Puis dans une courte missive, Cayer demanda au commissariat de faire enquête, en lieu et place, sur son client : « Lewis Lonergan possédait-il quelques casiers judiciaires ou dossiers en suspens ? »

Patient comme un castor, Rodolphe Cayer attendit près de trois semaines avant de recevoir des nouvelles de Dublin. Selon le capitaine de police irlandaise, aucun dossier ne traînait dans les classeurs du quartier général. Interrogé par un agent, Joe Lonergan, le père de Lewis avait répondu de bonne grâce.

— J'ai mis mon garçon à la porte dans le but de lui inculquer le sens des responsabilités et de la vraie vie. Lorsqu'il demeurait avec nous, cet enfant vivait aux crochets de la famille et refusait de travailler. À l'âge de treize ans, je l'ai donc placé comme apprenti chez un cordonnier de Galway. À partir de ce moment, j'ai peut-être reçu deux lettres, au maximum, et puis plus rien. Dans ses premières missives, il me disait aimer son métier et me remerciait du geste posé. Connaissant mon fils, le silence qui s'ensuivit cachait probablement quelque chose. Depuis très longtemps, il n'a pas écrit un seul mot et j'ignore ce qu'il est advenu de lui.

À la deuxième étape de sa recherche, le détective adopta la même démarche et télégraphia à Galway. Le policier chargé de l'enquête se rendit sur *Shop Street*, à l'endroit où résidait le vieux cordonnier Sully, prenant la peine d'écouter

celui à qui Joe avait demandé un stage de formation. Ce dernier profita de l'occasion pour se vider le cœur.

— Cet enfant de charogne a saisi un de mes couteaux et m'a appliqué la lame sur la gorge, comme s'il voulait me saigner. Je n'ai jamais porté plainte, quoique je le regrette encore. J'y vois là une menace de mort, monsieur, et même si je ne suis pas des plus jeunes, je tiens tout de même à la vie. Et dire qu'ici même, derrière ce comptoir, je lui ai appris le métier de cordonnier, dans lequel il excellait d'ailleurs, mais je ne lui ai jamais enseigné à devenir un bandit, où là encore il performait. Après m'avoir quasiment éborgné, ce pourri est parti en coup de vent et j'ignore à quel endroit il a échoué. Chose certaine, je plains ceux qui lui ont ouvert leur porte.

Encore une fois, Lewis avait réussi à se tirer des griffes de la police de Galway.

Rodolphe Cayer achevait sa tâche. Il ne lui restait qu'à vérifier le fief de Cork. Là, les affaires s'embrouillèrent. Même si aucun dossier n'entachait la réputation de Lewis Lonergan, les autorités soupçonnaient fortement le disciple de Saint-Crépin d'être responsable de la disparition de Laura McCowans. Selon son rapport, la vigile de nuit affirmait avoir reconnu le cordonnier de *Saint Patrick's Street* jetant dans le grand marais de Munster quelque chose qui ressemblait à un corps savamment recouvert d'une bâche. À une demande expresse de la part du policier de s'identifier, le savetier avait refusé d'obtempérer et s'était ensuivi une poursuite à travers les rues et ruelles de Cork. L'agent de la paix déclarait avoir perdu toute trace du présumé meurtrier au détour de *Shop Street*. Même si Lewis ne possédait pas de cause en suspens, il bénéficiait d'une fort mauvaise réputation. L'individu jouait aux cartes dans les pubs du port et ses amis faisaient partie des crapules de Cork ainsi que de la mafia. Le lendemain, suivant les indications de la

vigile, à l'aide d'un grappin, les policiers procédèrent à une fouille du marais de Munster, confirmant ainsi les soupçons d'homicide. Un corps avait été repêché à l'endroit même où l'agent avait vu le cordonnier Lonergan. À l'autopsie, le médecin légiste constata que la dame était décédée d'un violent coup reçu à la tête par un objet contondant. De plus, elle montrait des marques à la partie postérieure du cou, comme si le criminel avait voulu arracher quelque chose de sa fine encolure. La femme fut d'ailleurs formellement identifiée par son époux qui, la veille, avait signalé sa disparition à un poste de police. Depuis ce temps, personne n'avait revu le cordonnier et son commerce de *Saint Patrick's Street* restait à l'abandon.

Avant de s'attaquer à son second mandat, le privé fit parvenir au bureau de Martin un résumé de sa recherche qui devrait tout de même être complété ultérieurement.

Le second dossier de Rodolphe Cayer s'avérait plus complexe. Le mieux aurait été de connaître un autre prêtre ou un supérieur, tel un évêque, à qui le curé se serait possiblement confié sous le sacro-saint couvert du sacrement du pardon. En fait, le détective ignorait par quel bout prendre le problème. Cela lui paraissait aussi compliqué que de s'attaquer à un serpent venimeux. Dans le but d'obtenir sa reddition et le rendre inoffensif, il fallait saisir le reptile derrière la tête ou l'immobiliser avec un bâton pour ensuite le forcer à cracher son venin. Mais le suspect semblait plus futé que n'importe quel serpent. Heureusement, Rodolphe Cayer n'était pas né de la dernière pluie.

Le détective commença donc par se prendre une chambre à l'Hôtel Central de Saint-Lin. Pour le temps de son séjour, il changerait son nom pour celui d'Hercule du Ruisseau et deviendrait un commis voyageur, un vendeur d'articles de toutes sortes.

L'étranger entreprit de faire un tour du village afin de repérer les personnes et les endroits où les cancons circulaient aussi facilement que le sang dans les veines. Il lui fallait faire preuve de grande prudence, car si quelqu'un le démasquait, son enquête se terminerait abruptement, aboutissant à une impasse, et jamais Rodolphe Cayer n'avait échoué dans ses missions. Hercule du Ruisseau se présenta donc au magasin général. Après avoir décliné nom et profession, il ouvrit sa petite valise noire contenant des peignes à tige, peignes de coiffeur, peignes à poux, duo de miroirs et de brosses nacrés, épices d'Orient, mouchoirs brodés, talc et poudre compacte. Pour les messieurs, il offrait à des prix défiant toute compétition : savonnettes, blaireaux, rasoir à manche et quoi d'autre encore ? Tout en vendant ces pacotilles à la propriétaire du commerce local, Hercule posait quelques questions discrètes concernant la vie paroissiale, mais qui dit discrètes, risque souvent de recevoir des réponses prudentes. Ainsi, le bref entretien au magasin général n'éclaira nullement le détective sur les comportements déviants du curé.

Aux fins de son enquête, Hercule du Ruisseau s'octroya une visite chez le barbier. Ici, dans ce sanctuaire réservé aux mâles, les langues se délieraient-elles plus facilement ? Après que le transfuge eut apprécié la chaise rembourrée du merlan, il ressortit du temple masculin avec une nouvelle coupe de cheveux, une barbouze rasée de frais et aucune accusation possible envers Victor Dubois. Au contraire, le Figaro de Saint-Lin déclara avoir en haute estime le prêtre et selon lui, ce dernier ne prêtait flanc à aucune affaire de mœurs.

Tous les matins, le détective s'astreignit à aller à la messe. Tous les jours, on pouvait le voir s'installer religieusement dans le troisième banc d'en avant. Son unique souci consis -

tait à scruter les gestes du curé qui, dos à l'assistance, se perdait dans des prières en latin auxquelles un enfant de chœur répondait en marmonnant. Du Ruisseau s'efforçait de surprendre le signe compromettant qui lui donnerait matière à pousser son expertise un peu plus loin. Durant les jours de la semaine, le prêtre n'offrait qu'une liturgie matinale et un seul garçon suffisait à donner le change à l'officiant. Par contre, le dimanche, les paroissiens pouvaient se prévaloir d'une seconde messe, ce qui exigeait l'ajout d'un autre servant. Ainsi, le jour du Seigneur, le décorum religieux imposait des contraintes beaucoup plus terre-à-terre.

Hercule du Ruisseau se permit d'analyser les nombreuses allées et venues entre la sacristie et le chœur. Une fois le Saint-Office terminé, les enfants ressortaient rapidement du diaconique. Rien ne semblait anormal. Pour se rassurer, il se permit d'interroger les garçons portant le surplis. Les doutes furent encore une fois levés.

Le détective décida de laisser tomber sa cause qui, de toute évidence, commençait à tourner en queue de poisson. Valait mieux revenir à l'hôtel et éviter de faire des remous. Demain, avant de repartir, il rendrait visite au principal suspect dans cette affaire afin de se faire une tête, puis il retournerait à Montréal par le premier train. Jusqu'ici, rien dans son enquête ne lui permettait de dire qu'une faute incombait au représentant de Dieu. De toute façon, si méconduite actuelle ou passée avait eue lieu, elle ne s'était pas faite pas au vu et au su de toute la communauté, mais dans les alcôves de la maison de Dieu ou des endroits où la discrétion s'avérait de mise. Comme prévu, le lendemain matin, du Ruisseau se rendit au presbytère afin de rencontrer le numéro un dans cette affaire de mœurs. Contrairement à ses attentes, la taupe se retrouva devant un homme

affable et ouvert. Les civilités étant terminées, le curé accepta de discuter de la vie paroissiale et de faire visiter l'église à ce bonhomme pour le moins curieux. À toutes les questions introduites par le privé, le religieux répondait de manière à donner entière satisfaction à son vis-à-vis. Hercule du Ruisseau conclut donc que rien d'exceptionnel ne se tramait à Saint-Lin.

De retour dans le bureau de maître O'Reilly, Rodolphe Cayer, alias Hercule du Ruisseau, posa une lourde enveloppe sur le pupitre de Martin.

— Prenez une chaise, mon ami, l'obligea Martin. J'imagine que vous avez bien des choses à me dire.

— Je préfère que vous lisiez mon rapport à tête reposée. En ce qui concerne Lewis Lonergan, vous y trouverez une bonne partie des réponses que vous attendiez. Par contre, je n'ai pu mener à bien le second mandat que vous m'aviez confié. Pour la première fois dans ma carrière, je reviens avec des résultats peu probants, tout au plus, des hypothèses hasardeuses.

— Laissez-moi juger, monsieur Cayer, laissez-moi juger... Je vous remercie donc pour le travail accompli. Allez, je ne vous retiens plus, vous m'avez l'air fatigué. Vous avez bien mérité votre repos.

Sur ces mots, le détective passa la porte et se dirigea vers son propre cabinet. Il referma soigneusement le battant derrière lui et s'allongea sur le canapé convertible. Cette virée au pays du curé Labelle l'avait complètement lessivé. Quel drôle de bonhomme que ce Victor Dubois ! soupira le privé. Et sur des pensées contradictoires concernant le prêtre, l'enquêteur s'endormit.

Enfermé dans son bureau, Martin O'Reilly ne perdit pas de temps et d'un geste rapide, déchira l'enveloppe scellée contenant des renseignements sur Lewis et sur

Victor Dubois. Une lecture attentive lui confirma que Lewis Lonergan était bel et bien un escroc de petite envergure. Il n'était pas surpris du résultat des recherches qui montraient que son demi-frère avait fui l'Irlande pour sauver sa peau. Pour la première fois, le jeune avocat de la défense se félicita de ne pas avoir postulé pour un poste à la Couronne, car dans ce cas, il aurait eu la responsabilité de prouver que le cordonnier Lonergan était un minable, un fuyard, un voleur et, qui sait, peut-être un assassin. Mais il ne fallait pas croire que la tâche serait facile pour autant. Martin devrait plaider en sa faveur et créer une opinion positive qui, au mieux, l'innocenterait, au pire, lui vaudrait quelques années de cellule. En ce qui concernait le meurtre dont on l'accusait à Cork, au sud de l'Irlande, Lewis ferait probablement face à l'extradition et là, Martin ne pourrait rien faire pour lui et sa liberté serait grandement compromise.

Le brillant criminaliste mit de côté le dossier traitant de Lewis et s'imposa une pause avant de lire celui de Victor Dubois. Visiblement, Rodolphe Cayer avait agi avec beaucoup de professionnalisme. Difficile de sonder les âmes quand les faits reprochés hantaient le domaine du secret. On ne parlait pas de ça, même lorsqu'on était une victime. Malheureusement, maître O'Reilly n'avait pas de cause. Il était le seul témoin et l'unique sacrifié. Amener un pédophile devant les tribunaux demandait plus que des faits ou l'illusion de penser que l'on détenait la vérité, il fallait un sacré courage. Pourquoi avait-il gardé le silence au moment des faits ? Parce que les actes reprochés étaient contre nature et pour la bonne raison que c'est un prêtre qui l'avait entraîné dans ce jeu de touche-pipi. Combien de fois avait-il tenté d'en parler à son paternel ? Lui seul aurait pu changer le cours de son histoire et c'était sur cette

indécision de divulguer le secret qu'avait tablé Victor Dubois, le rendant encore plus invulnérable. Si seulement il avait été capable de dire les choses et son père, de l'écouter. À regret, Martin referma le dossier. Il devait penser à autre chose...

12

Maintenant, l'affaire devenait sérieuse. Pour la première fois de sa vie, Lewis se retrouvait derrière les barreaux. Le braquage avait mal tourné et il y avait eu mort d'homme. Qui avait tiré ? Là-dessus, le cordonnier avait sa petite idée. Chose certaine, il était bien décidé à se défendre bec et ongles. Il ne casquerait sûrement pas pour un autre, *no way*.

Sachant qu'il risquait gros et, adoptant la loi du chacun pour soi, Lewis accepta à reculons l'aide d'un juriste. N'ayant jamais eu affaire avec le genre de corneilles qui croassaient dans les couloirs du palais de justice, Lewis s'en remit entièrement au réputé criminaliste irlandais. À la requête de son procureur, maître Martin O'Reilly, Lewis ne put donner le nom d'une personne pouvant témoigner en sa faveur.

— Mes amis sont tous du même acabit et ce n'est certainement pas Gros Nez qui avouera que lui seul possédait un fusil chargé.

— Avez-vous d'autres procès en suspens ailleurs ? avait demandé Martin à son frère.

Comme il n'avait pas envie de passer les prochaines années derrière les barreaux, Lewis décida de taire sa mésaventure de Cork. Que son avocat commence par le

sortir de ce merdier et on verra pour la suite des choses. Mais *Jaysis* ! Comment diable s’y prenait-il pour accumuler les gaffes qu’il payait chèrement quand d’autres s’en tiraient impunis ? Personne ne pouvait répondre à sa place. Parfois, certaines personnes venaient au monde tout de travers et durant toute leur vie, ils baignaient dans une aura négative. Malheureusement, Lewis faisait partie de ceux-là.

Il fallut plusieurs rencontres entre avocat et détenu pour que Martin cerne à quel genre de gars appartenait son frère. Il n’était ni franc ni menteur et naviguait constamment entre la vérité et la fabulation. Il y avait de quoi perdre son latin, mais heureusement, Martin avait l’habitude de défendre les truands et Lewis ne faisait pas exception. Tenant compte de l’expérience de son procureur, l’Irlandais s’en remit totalement à maître O’Reilly.

Puis, après quelques mois d’impatience, pour l’un, et de préparation pour l’autre, vint enfin le jour du procès de Lewis Lonergan. Dans le box des accusés, un rouquin de petite taille, les mains liées, le teint livide, attendait qu’un étranger plaide sa cause et qu’un second décide du reste de son existence. Flanqué de deux policiers, Lewis se tenait prostré et regardait par terre, espérant que le procureur de la Couronne ne ferait pas l’inventaire de tous les mauvais coups qu’il a fait dans sa vie. Advenant le cas, il lui faudrait certainement remonter à Mathusalem, se disait Lewis. L’homme qui défendait l’accusé était beau à voir. Dans la force de l’âge, droit comme un chêne, le teint frais, les cheveux couleur de feu, il avait troqué son habit civil pour une toge dont les manches risquaient de lui servir d’ailes à chacune de ses envolées oratoires. Au cou, un mince rabat blanc empesé constituait l’unique décoration octroyée par la cour. Debout derrière le pupitre des témoins, Martin O’Reilly s’emparait d’une épaisse pile de papier à droite et

la transférait à gauche l'instant d'après. L'avocat semblait fébrile. Était-ce parce que le procès s'annonçait difficile ou bien à cause qu'il défendait son frère ?

Déjà, le profil de l'accusé n'apparaissait pas très clair. Lewis possédait des droits civiques protégés par l'Irlande, dont il était citoyen. Par contre, Martin fit valoir que son client, étant né au Québec et vivant ici depuis peu, était également soumis à la *Common Law*, d'autant plus que les fautes reprochées s'étaient produites à Montréal. Martin savait son frère assis entre deux chaises et assujetti à deux juridictions. Le procès de Lewis comportait deux volets. Avant toute chose, Martin devait l'innocenter de l'homicide du policier et, dans un second plaidoyer, l'exonérer de cette affaire du vol de banque. Maintenant, tout le poids du processus judiciaire reposait donc sur les épaules de maître O'Reilly.

Une sorte de rumeur confuse se répandit dans la salle en même temps que le public accaparait les quelques bancs mis à la disposition des témoins de la Couronne et de la défense, des journalistes à potins et des curieux. Parmi eux, un homme se glissa sur un des sièges encore disponibles derrière le procureur de la firme d'avocats Robidoux. Pour l'instant, l'individu ne désirait pas se faire reconnaître. Aujourd'hui, Elwin O'Reilly venait voir plaider son fils aîné, ce qui le forçait à faire face à l'enfant de Mary. Malgré leur tignasse de la même couleur, la différence entre les deux frères s'avérait étonnante. Non pas parce que l'un se tenait du côté du bon droit, tandis que l'autre tardait à trouver le chemin de la rectitude, mais parce qu'autant le premier faisait preuve de beauté et de maîtrise de soi, autant le second ressemblait au vilain petit canard à qui il restait un long parcours avant de devenir un majestueux cygne noir. Pauvre Mary, elle avait donné sa vie pour mettre au monde ce déplorable héritier !

— Oyez, oyez, la Cour du Banc de la Reine présidée par l'Honorable Alexander Scott est ouverte, cria l'huissier.

Par respect et par déférence, l'assemblée se leva à ces mots, et Lewis vit entrer le juge qui avait son sort entre ses mains. L'accusé fut tenté de sourire à l'homme caché derrière la toge et sous la perruque frisottée, question de l'influencer positivement. Après tout, il n'était pas un si mauvais bougre ! pensa-t-il. Heureusement, Martin lui avait répété de garder une attitude humble. Fini le temps des fanfaronnades ou des coups d'éclat. L'avocat de la défense aimait particulièrement plaider devant l'honorable Scott, car ce dernier jouissait d'une excellente réputation. La notoriété et la justesse de ses jugements n'étaient plus à faire.

Et commença alors le dépôt des pièces à conviction ainsi que la parution des témoins. La première personne appelée fut l'agent ayant procédé à l'arrestation de l'accusé. Il jura sur l'évangile qu'il dirait toute la vérité, rien que la vérité. Le gardien de la loi décrivit, point par point, l'opération policière menée chez le cordonnier, c'est-à-dire sur les lieux de son travail et, déversant son mépris, il fit clairement entendre qu'un immigré résidant à Griffintown était souvent considéré comme un citoyen de second ordre. Déjà, l'accusé jetait un regard de détresse à son procureur. Cet O'Reilly avait-il suffisamment d'étoffe pour le défendre correctement ou bien le laisserait-il tomber ? Penché sur son pupitre, ce dernier n'intervenait pas, ne s'opposait pas et prenait des notes. Puis vint la déposition du second témoin, celui ayant pourchassé le cambrioleur, reconnu comme étant celui dans le box, même si au moment de la poursuite, il portait une cagoule. L'homme jura que celui qu'il avait talonné tenait dans ses mains une poche remplie de billets de banque volés. Cette fois, Martin sortit de sa réserve et s'opposa vigoureusement. Comment le policier pouvait-il prétendre connaître le contenu du sac, alors que

l'utilisation dudit sac n'avait pas encore été clairement établie.

— De la spéculation, Votre Honneur ! insista Martin.

Puis vint le tour de la défense de contre interroger l'agent ayant procédé à l'arrestation.

— Si je comprends bien, et vous me reprenez si j'erre, commença Martin, vous avez poursuivi l'accusé et, manque de chance, vous avez perdu sa trace ?

— Exact, Votre Seigneurie. Mais pour mieux se situer, il faut retourner en arrière. Nous étions le 17 mars, jour du défilé de la Saint-Patrick. Une foule surexcitée s'était entassée dans les rues avoisinant la banque, ce qui a considérablement nui à la poursuite.

— Vous reconnaissez donc votre incompetence à suivre le fuyard. Vous attribuez la faute à la foule... excitée, comme vous le dites.

Le policier n'eut pas le temps de répondre que déjà le procureur de la défense le remercia.

Puis la Couronne fit appeler un autre témoin. Le procureur de Sa Majesté alla à la pêche, comme on dit dans le jargon judiciaire, et tenta d'établir la présence de Lewis Lonergan sur les lieux du crime ce jour-là.

— Ils portaient tous des passe-montagnes, Votre Seigneurie, déclara une employée qui avait tenu la poche ouverte pendant qu'un des leurs y fourrait l'argent des tiroirs-caisses. Si j'avais vu la moindre mèche de ces cheveux roux, je m'en rappellerais certainement.

— Dans ce cas, revint à la charge la Couronne, vous jurez qu'un sac a été utilisé pour y mettre le butin ?

— Sans aucun doute, un des hommes me l'a placé de force dans les mains.

— Vous avez donc participé à l'opération de remplissage, mais ne pouvez dire avec qui ? Reconnaissez-vous cette personne si vous entendiez sa voix ?

— Objection ! cria la défense. Mon confrère déborde du cadre fixé par législature. S'il en était ainsi, nous pourrions faire en sorte que madame écoute de l'opéra et lui demander qui chante ?

— Objection retenue, trancha le juge.

Les trois autres employés à comparaître n'apportèrent rien de neuf à la cause. Questionné à savoir qui avait appelé les policiers, l'un d'eux répondit :

— Même si le tumulte régnait dans les rues, un passant remarqua une agitation anormale à l'intérieur de la banque.

— Objection, Votre Honneur, cria Martin. Ce n'est que du oui-dire.

— Objection maintenue, reprit le juge Scott.

Après la pause du midi, Martin O'Reilly fit valoir ses points de défense et commença son plaidoyer. Au moment où le jeune avocat fit un demi-tour vers la salle, il aperçut son père assis non loin derrière lui. La surprise fut totale et provoqua une dérive dans son exposé. Pourquoi Elwin s'était-il déplacé jusqu'au palais de justice ? Pour la première fois, son paternel assistait à un de ses débats judiciaires, lui qui n'avait jamais émis le souhait de le voir plaider. Martin sentit alors une bouffée d'orgueil l'envahir et prit pour son bénéfice la présence d'Elwin O'Reilly. Aujourd'hui, au moment où son frère risquait la prison, Martin n'adressait plus son discours qu'au juge Scott. Ses envolées oratoires avaient également pour but d'épater Elwin O'Reilly. Déjà reconnu pour son talent de débateur, maître O'Reilly livra un plaidoyer magistral dans ce dossier. Les mots lui venaient aisément et ses arguments eurent l'heur de faire verdire le procureur adverse et d'impressionner le magistrat.

Après cette harangue, le tribunal se déclara prêt à rendre son jugement sur le banc.

— Pour moi, il est clair que la Couronne ne s'est pas acquittée de son devoir, soit de prouver hors de tout doute

raisonnable que l'accusé était présent lors du vol de banque. En foi de quoi, je ne puis prononcer une décision en sa défaveur. Par conséquent, monsieur est donc libre.

Alexander Scott donna un coup de marteau sur son pupitre, signifiant que l'affaire était jugée. Puis, dans un bruissement de toge et un effet théâtral, il s'éclipsa.

Mais Lewis Lonergan n'en avait pas tout à fait fini avec la loi des hommes et, à reculons, il reprit le chemin des cellules. La salle se vida tranquillement de ses curieux. Elwin resta immobile, regardant Martin qui s'activait à remettre ses papiers durement malmenés dans sa mallette. Lorsque ce dernier eut terminé, le père s'avança en tendant la main.

— Toutes mes félicitations, mon fils, je suis fier de toi. J'ai devant moi un excellent avocat, sinon le meilleur. Tu me vois doublement heureux, parce que tu as réussi à faire innocenter ton demi-frère.

— Moi aussi, papa, car à présent, même s'il n'est que de la mauvaise graine, je considère Lewis comme mon propre frère, et ce, au même titre que Thomas. J'ai appris à l'aimer et s'il avait eu les mêmes chances que moi, il serait peut-être devenu quelqu'un de bien. Viens, je t'amène avec moi, conclut Martin.

Étendu sur son grabat de misère, Lewis attendait qu'on le libère. Cette mauvaise farce avait assez duré. Il avait tâté du crime et cela l'avait réduit à l'état de fugitif. Il devait reprendre sa vie en main et suivre le courant, ainsi il trouverait une certaine stabilité. Comme pour répondre à sa volonté de changement, le gardien l'appela.

— Lonergan, on vous demande dans la salle de consultation.

Assis sur un des bancs durs du pénitencier, Lewis vit s'avancer vers lui deux hommes se ressemblant étrangement. Deux têtes rouges, deux dos droits et cette justice

dans les yeux ne trompèrent pas Lewis. L'un d'eux était son défenseur, mais l'autre lui était parfaitement inconnu.

— Bon, qu'est-ce que j'ai encore fait de croche ? demanda un Lewis sarcastique.

— Rien, mon frère, déclara Martin.

— Mon frère ? Lequel de nous deux a perdu la boule ? Toi ou moi ? Tu te prends pour mon frère, maintenant ? Je te rappelle que tu es un O'Reilly et moi un Lonergan. Seraient-ce nos deux tignasses rousses d'Irlandais qui te dérangent à ce point ? Eh ! En passant, je te remercie de m'avoir sorti du trou, dit Lewis en tendant la main.

— Je suis heureux pour toi, mon frère.

— Arrête ton cinéma ! Et vous, qui êtes-vous ? demanda-t-il à Elwin. Mon père, j'imagine ?

— Presque, répondit ce dernier. J'étais le mari de Mary, celle qui t'a donné le jour.

— Wô, wô une minute, recommencez, je n'ai pas bien compris ! Mon père, ma mère et mes frères vivent en Irlande.

— Tu as raison, mais partiellement.

Elwin raconta la naissance illégitime du bébé de Mary et la fin tragique de sa belle Irlandaise. Puis en quelques mots, il résuma l'adoption de Lewis par Joe Lonergan.

— Et moi, reprit Martin, je suis le fils de Mary et d'Elwin. Tu vois, Lewis, tous les deux nous pouvons nous inscrire comme les descendants de Gaël. Notre mère s'en montrait très fière.

— J'ose à peine vous croire, moi qui me suis si souvent révolté contre cette chienne de vie. Finalement, je ne suis qu'un minable né d'un viol et engendré par un sans cerveau. Je n'ai rien en commun avec vous si ce n'est cette perruque rouge.

— Non, reprit Martin, Mary Lonergan nous unit tous les trois.

Et joignant le geste à la parole, Martin se leva et se blottit contre les deux hommes. En sanglotant, Lewis répétait pour lui-même : « Je ne le mérite pas. »

Au bout de quelques heures, toutes émotions passées, Lewis signait le formulaire qui le rendait libre. En bon père de famille, Elwin ramena ses fils chez lui pour quelques jours. Après tous ces bouleversements, chacun avait besoin de retrouver une certaine quiétude et de laisser décanter le vin trouble. Lewis découvrit un second frère, n'ayant aucun lien avec lui, un joyeux luron né du second mariage de l'Irlandais, et qui portait la terre en lui. Thomas se déclara heureux d'élargir sa fratrie et pour lui, il y avait toujours de la place pour un autre rouquin.

Thomas prit Lewis en charge et se révéla un excellent guide lorsque vint le temps de faire visiter la ferme. Le blondinet développait un projet le distinguant des autres agriculteurs de la région.

— Ici, la terre est bonne et riche, disait-il à son frère. La mer de Champlain a laissé des alluvions et chaque graine mise en sillon porte son fruit. Imagine maintenant tous les arpents qu'Elwin a défrichés et a semés de blé qui pousse à pleines clôtures. Plus personne n'aurait faim. Tu sais ce que j'aimerais, lança le cadet ? Je voudrais développer une ferme modèle où chaque exploitant agricole pourrait se renseigner et trouver une solution à son problème et même, apporter son expérience et son avis. Nous possédons tout ce qu'il faut : un grand ruisseau au nord, d'immenses terres fertiles, des animaux de ferme et une érablière. Je rêve, diras-tu. Peut-être ! Mais d'autres comme moi croient à cette nouvelle production.

Et dans le but de faire participer Lewis à son aspiration, Thomas l'invita à marcher. Ici et là, il s'arrêtait, nommait les arbres et humait le sol.

Impressionné, Lewis écoutait et admirait ce que Thomas et son père avaient bâti. Lui seul s'était inscrit au tableau des échecs, mettant en danger sa vie et celle des autres. Il ne retournerait plus en Irlande, les tribunaux l'attendaient à Cork, par contre, il se devait de rassurer Joe et Juliet et leur donner l'heure juste sur l'avenir qu'il entrevoyait.



Cher père,

Tous les matins, le soleil allume pour moi une journée remplie de bonheur, car je vis à la campagne sur la terre d'Elwin O'Reilly. Depuis que je suis parti de ta maison, je me suis délibérément imposé un long détour dans le monde peu reluisant du crime. Puis, après un séjour dans la prison de Sa Majesté, j'ai enfin compris à quel point la vie pouvait être facile lorsqu'on suit le chemin tracé, celui que tu voulais me montrer, mais que j'ai obstinément refusé d'emprunter.

Malheureusement, je n'avais d'intérêt que pour la violence, les délits et les méfaits. Ces mêmes valeurs m'ont forcé à fuir l'Irlande. Et de fil en aiguille, j'ai largement donné au milieu de la fripouillerie et de la malhonnêteté, faisant miens les mérites du gangstérisme. Mon errance m'a amené au cachot où un homme m'a non seulement défendu, mais a mis en lumière le monde pourri duquel j'étais issu. Ainsi me fut racontée l'histoire d'une pauvre femme violée par un infirmier sans scrupules. Ce père biologique m'a légué un bien triste héritage, celui de la violence. Aujourd'hui, je refuse de vivre dans la terreur que le crime et l'anarchie engendrent. Je ne veux plus supporter

le poids de cette hérédité et je parie tous mes jetons sur la bonté et l'amour que ma mère m'aurait porté si elle avait survécu. Elle ne m'aurait certainement pas rejeté et m'aurait chéri un tant soit peu. Cette prise de conscience ne remet pas en question l'affection que j'ai pour ma famille adoptive. Je vous aime beaucoup et je regrette de vous avoir laissé la mauvaise part de moi-même.

Aujourd'hui, je suis à l'aube d'élaborer des projets et avec l'aide d'Elwin et d'Angélique, de Martin et de Thomas, j'espère réussir. Je suis arrivé ici d'une drôle de façon, mais j'ose croire que je les surprendrai par la droiture que je développerai au fil des jours.

Je t'embrasse bien fort et salue Juliet pour moi, ainsi que mes frères.

Ton fils adoptif, Lewis.



Pour la première fois dans sa vie, Lewis vivait pour autre chose que le crime, le jeu et la boisson.

— Explique-moi le plus clairement possible ce que tu aimerais faire, demanda Elwin.

— Ouf ! Rien de très compliqué, mais il faut absolument que je m'éloigne de Griffintown et de sa mafia, car si ce n'était de Martin, au lieu de vous parler, je moisirais en tôle. À ce titre, je réalise que je ne dois pas m'éparpiller dans tous les sens. Je ne suis qu'un petit cordonnier de rien du tout, mais un bon cordonnier. Comme n'importe quel savetier, je peux réparer à peu près n'importe quoi, mais la création m'intéresse beaucoup plus. À deux reprises, j'ai possédé, et je possède encore une boutique.

Comme un rappel de sa vie antérieure, Lewis revit le sac contenant des billets de banque cachés dans le charbon. Avec un minimum de chance, il devait toujours s'y trouver.

— J'ai une petite réserve disponible qui dort dans mon échoppe de Montréal, déclara Lewis. Si je pouvais la récupérer...

— Honnêtement gagnée ? demanda Elwin.

Lewis ne répondit pas. Elwin n'avait-il pas lui-même bâti son empire avec de l'argent enterré par l'ermite ? Et ce trésor, n'était-il pas le résultat d'un autre crime ?

— Dans ce cas, nous avons peut-être une chance. J'ai cru entendre, au magasin général, que le cordonnier du village voulait vendre. Le pauvre diable a perdu sa femme il y a un an et désire demeurer chez sa fille à Chambly. Que dirais-tu de prendre sa relève ? Je pourrais négocier le prix pour toi en spécifiant que c'est pour mon fils...

Lewis avait-il bien compris ? Elwin l'acceptait comme un de ses fils ? Il était un des leurs ? Des larmes de joie noyèrent les yeux verts de Lewis, mais Elwin décida de ne pas commenter, sinon il entrerait de plain-pied dans le remous des émotions. Il abandonnait volontiers ce domaine aux femmes.

— Et que ferais-je de mon échoppe la Place Bonsecours ?

— Si tu as eu l'intelligence de t'y installer, tu pourrais la garder et trouver un gars de confiance qui travaillerait pour toi.

Cette fois, Lewis venait d'entrevoir clairement son avenir. Un souvenir lui noua l'estomac. Il revit dans la pénombre d'une boutique le vieux cordonnier de Galway qui lui avait appris le métier. Ce professeur exigeant le complimentait souvent en lui rappelant que l'élève avait dépassé le maître.

— Approche, ordonna Elwin en le prenant par les épaules, nous allons demander à Angélique de nous faire du thé chaud. Elle seule sait en faire du bon.



Après avoir sauvé son frère de la tôle et fait du tourisme durant quelques jours sur la terre de son père, Martin retrouva le calme de son petit appartement. Le temps passé dans la maison de celui qu'on surnommait amicalement l'Irlandais lui avait apporté un immense bonheur. Et que dire de cette drôle de famille reconstituée où les mâles occupaient toute la place ? Le brillant avocat avait non seulement tiré Lewis du cachot, mais avait dévoilé à un homme son appartenance et ses ascendants. Sans sous-estimer la loi et ses multiples tentacules, il avait éloigné de son demi-frère le spectre de l'extradition. Des trois personnes au courant de cette sordide affaire de meurtre à Cork, aucune ne parlerait. Le détective Rodolphe Cayer n'entreprendrait jamais d'action ni ne divulguerait les renseignements reçus durant son enquête. Ces informations ne lui appartenaient pas. Lewis demeurera également muet sur ce sujet, cela faisant partie de son passé. Il avait eu le cran de se reprendre en main, alors il préférerait oublier. Quant à Martin, après avoir déployé tous ses efforts pour faire libérer Lewis, il aurait été plutôt mal venu de redonner vie à ce que le vieux continent avait enterré. D'ailleurs, d'autres criminels misaient sur son talent de plaideur pour se sortir d'une mauvaise situation.

Elwin O'Reilly avait pardonné et ouvert son cœur à ses fils, portant secours à chacun dans la mesure de ses moyens. Il avait fait la paix avec chacun d'eux. La grande habitation qu'il avait fait construire pour Mary bourdonnait d'anciennes et de nouvelles voix. Elles lui parlaient d'amour, de famille et de labeur. Par son affection, sa douceur et sa patience, Angélique avait réhabilité la place que Mary tenait dans

cette maison et l'Irlandais ne craignait plus de penser à celle qu'il avait perdue. Tout était bien ainsi. Dans son cœur l'ordre était revenu et chacun y occupait une niche particulière. Il ne lui restait qu'à attendre la prochaine génération d'O'Reilly et de Lonergan.

À SUIVRE...

HUMOUR

- Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

- Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

- Dominique Girard *Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

- Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
Au fil des jours
Au gré du vent
S'écoule le temps... En trois temps

RÉCIT

- Lina Savignac *Gens du voyage, une expérience de caravaning*

ROMAN

- Claude Daigneault *Le culte des déesses, tome 1*
Le courage du mouton, tome 2
Petite vengeance deviendra grande
Une fille, ça ne pleure pas
Les Frincekanoks
- Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*
Shaktis
- Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*
- Monique Michaud *Le dernier regard*

ROMAN

- Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite, Tome 1*
Lili, Tome 2
Charles, Tome 3
La maison sur la grève
L'Irlandais, Elwin, Tome 1
L'Irlandais, Martin, Tome 2

TÉMOIGNAGE

- Sylvain Goulet *Susciter une réflexion qui t'appartienne, 2^e éd.*
- Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*
- Lise Ste-Marie *Permission d'écrire la vie*

SUPENSE

- Sylvain Goulet *Disparition suspicieuse*
- Yvan Savignac *Le projet Panatium*
La piste maudite
- Alain Trudeau *Protocole*

Collection jeunesse

La petite caboche

Album + de 5 ans

- Claude Daigneault *Une amitié explosive*
Le grand projet

Album + 6 ans

- Lina Savignac *Les petits souliers roses et La chatte de Jeanne*

Achévé d'imprimer
en septembre 2012
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap-Saint-Ignace
Imprimé au Canada



Photo : Pierre R. Chapleau

Quand vivre et écrire se rencontrent en catimini, que les personnages lient leur existence à notre histoire commune, que les mots se conjuguent pour dépendre des états d'âme, des décors ou des faits marquants survenus dans le passé, entremêlant le vrai et le faux, alors, sous la plume de l'écrivain, le roman peut se permettre d'exister.



Le fils de l'Irlandais

Depuis plus de cinq ans, l'Irlandais vit sur ses terres et tente, avec son fils Martin, de reconstituer une cellule familiale pour le moins boiteuse. Un jour, un grand voilier venu d'Irlande, transportant dans ses flancs Joe Lonergan le frère aîné de Mary, arrive au port de Montréal. Une simple visite de courtoisie chez l'Irlandais se transformera en une véritable pomme de discorde au cours de laquelle le sort du petit Lewis sera fixé. Ramené en Irlande aux côtés de ses parents adoptifs, l'enfant découvrira une autre famille.

Durant ce temps, afin de retrouver son équilibre et redonner à Martin une certaine stabilité, Elwin O'Reilly reprend femme. Mais la religion perturbera profondément Martin, lui volant les plus belles années de sa jeunesse. Une révolte sourde gronde dans son cœur. Dans le but d'abreuver sa soif de justice, le fils de l'Irlandais deviendra un avocat renommé et un redoutable plaideur.

Le hasard réunira les trois demi-frères et leur permettra de jeter les bases d'une nouvelle famille.



9 782924 187012